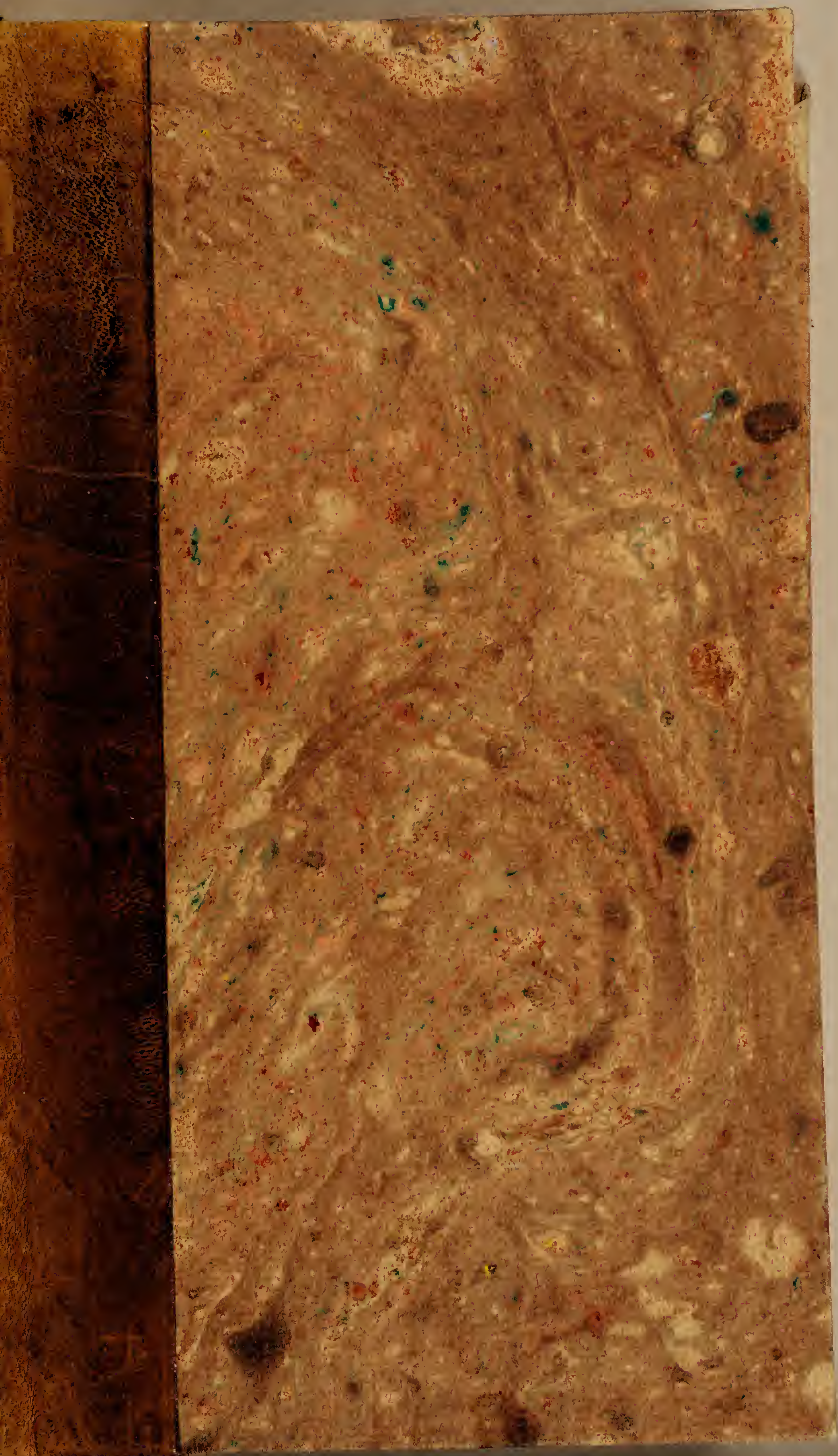


180.



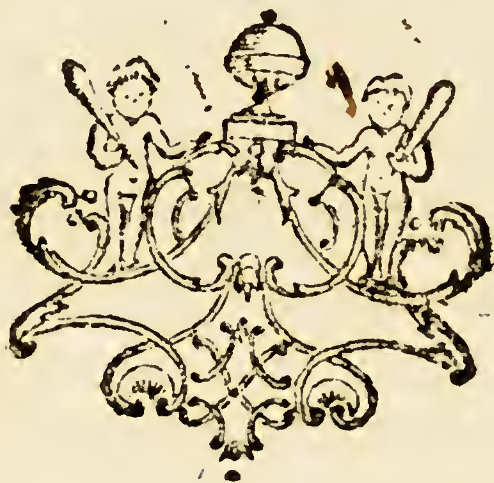
An

VOLTAIRE

PARMI

LES OMBRES.

Ergò erravimus.



A PARIS,

Et se trouve

A LIEGE, chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire & Imprimeur.

A BRUXELLES, chez J. VAN DEN BERGHEN, Libraire & Imprimeur.

M. DCC. LXXVI.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Personne n'ignore l'Épitre que M. de Voltaire a écrite à Boileau, & sa réponse peu satisfaisante; mais on ne savoit pas que, piqué de cet écrit, il avoit trouvé le moyen de pénétrer dans les Ombres, pour s'éclaircir avec ce Poëte célebre. Déja il avoit annoncé ce projet singulier :

„ Tandis que j'ai vécu, on m'a vu hautement,
„ Aux badauts effarés dire mon sentiment.
„ Je veux le dire encor dans ces Royaumes sombres :
„ S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les Ombres.

Un zele si ardent montre bien l'Apôtre de la Philosophie. *Non content d'avoir dissipé les préjugés de la terre, il a voulu porter parmi les Ombres le jour nouveau de la vérité.*

M. de Voltaire, peu satisfait de son voyage, a gardé un profond silence :

mais Boileau a ſu lui confier à lui-même (ſans qu'il s'en doutât) le récit fidele de cet événement : il nous eſt parvenu par la voie la plus ſinguliere ; & nous nous hâtons de donner au Public ce manuſcrit unique & précieux. On ſavoit déja comment M. D. V. parloit aux Mortels : il eſt intéreſſant d'apprendre comment les Ombres lui ont parlé. Tout y eſt exact & ſincere ; & M. D. V. ne pourra nier aucun des faits.

Étant ſimplement Éditeur, on ne peut rien nous imputer. Nous avons donné ces Entretiens, & nous avons dû les donner dans la plus ſcrupuleuſe exactitude. Ce ſont les diſcours des Ombres, & d'Ombres qui voient juſte & parlent vrai. On ne doit les lire qu'avec reſpect & ſoumiſſion. Cependant nous nous en ſommes permis une lecture curieuſe & réfléchie ; & nous oſons préſenter ici quelques obſervations démonſtratives de leur vrai ſens. L'objet du voyage de M. D. V. a été de ſe plaindre à Boileau, de la vivacité de ſon Épitre : de converſer avec les Ombres ſavantes : de jouir, parmi

elles, de la gloire de ſes talens & de ſes ſuccès : de répandre, dans ce ſéjour, les lumieres de la nouvelle Philoſophie; & ſur chacun de ces objets, il s'eſt cruellement trompé. Boileau lui a rappellé un ſouvenir affligeant de ſes diſputes littéraires. Il n'a pu parler aux Ombres illuſtres : quelques-unes ſeulement, qu'il a vues en paſſant, lui ont donné de ſéveres avis : enſorte qu'il s'eſt amérement repenti de ſa démarche imprudente.

A l'égard de ſon grand projet d'inſtruire les Ombres & de les guérir de leurs préjugés, *c'eſt préciſément ce qui lui a occaſionné les plus vifs regrets. Il a été décidé, pour punir & ſa témérité, & l'excès de ſon zele philoſophique, qu'il ſeroit envoyé à diverſes Ombres, pour ſubir une diſcuſſion rigoureuſe de tous ſes écrits. Chaque Ombre en a ſaiſi un caractere; & il ſe trouve, qu'outre quelques grands hommes qui l'ont accuſé, & jugé par le contraſte de leurs ſentimens & de ſes erreurs, dix autres Ombres, qui*

ont ſoutenu l'erreur, lui ont prouvé, par la reſſemblance de ſes ſyſtêmes, que lui ſeul les avoit égalés & ſurpaſsés. Il réſulte delà, que les Ouvrages de M. D. V. renferment le poiſon réuni des erreurs de toute la terre.

Le motif des Ombres n'a pas été de donner ſur chacun de ces Chefs, un traité complet : il eût fallu épuiſer dans un Ouvrage immenſe, toute la Philoſophie & toute la Religion. Elles ont ſeulement voulu, par l'analyſe & la réfutation de ſes ſyſtêmes, le montrer dans le vrai, & à ſon ſiecle, & aux ſiecles futurs. En effet, ſes Ouvrages ont rempli, ont étonné l'Europe & le monde entier : il y eſt admiré par bien des gens, comme le plus bel eſprit, peut-être, de ſon tems : ce ſuffrage eſt fondé à certains égards. Cette haute réputation accréditant ſes ſyſtêmes, il étoit eſſentiel de les décompoſer, &, ſans rien ôter à leur mérite littéraire, d'en extraire l'erreur & l'impiété. Voilà ce qu'ont fait les Ombres. Elles diſent par-là aux hommes : Admirez, ſi vous le pouvez abſolument, les talens

de Voltaire ; mais ſous le grand Poëte, ſous le Littérateur, l'Hiſtorien & le Philoſophe, voyez-y l'ennemi déclaré de la Religion. Que ce juſte regard ôte pour vous le ſcandale de ſes Écrits. (a)

Les Philoſophes qui ne ſavent point reſpecter les Oracles même de la Religion, reſpecteront, ſans doute, moins encore ceux des Ombres ; parce qu'ils ne rendent, comme les premiers, que la vérité, qui par-tout les importune & les irrite. Il faut prévenir leurs prétendus griefs. On n'a point rendu, vont-ils dire, la vivacité de l'imagination & du ſtyle de M. D. V., la force ingénieuſe de ſes argumens : on y trahit ſa cauſe. Mais doivent-ils préſumer qu'un Poëte, dans un ſéjour ſi redoutable, & au milieu des Ombres

(a) En s'énonçant ainſi, les Ombres ſe prêtent à la façon de parler des enthouſiaſtes de M. de Voltaire ; car elles n'ignorent nullement que les vivans, qui ont encore quelques étincelles du bon goût, ne le regardent que comme un Poëte, quelquefois grand, à la vérité, mais très-ſouvent couvert de taches : comme léger Littérateur, téméraire Hiſtorien, & Philoſophe outré.

célebres, ait eu autant de confiance & d'audace, que ſur le trône de la Littérature? Oſoit-il y parler avec hauteur & amertume, & y créer de minces ſophiſmes? La puiſſance des Ombres, le langage majeſtueux de la vérité, déconcertent, atterent les plus arrogans mortels. Il eſt même étonnant qu'il ait eu le courage de répondre, quoique modeſtement : Ergò erravimus.

D'autres trouveront, peut-être, que les Ombres lui parlent avec trop de ſévérité! Eſt-il d'ailleurs vraiſemblable, diront-ils, que Celſe ou Julien défendent le Chriſtianiſme? Non-ſeulement, répondra-t-on, vraiſemblable; mais la choſe ne doit, & ne peut être autrement. La mort diſſipe toutes les erreurs : ergò erravimus; *& les ennemis de la vérité, la voient auſſi clairement que ſes adorateurs. Ils ne devoient donc parler que d'après elle, d'autant mieux qu'ils avoient l'ordre d'éclairer & de détromper M. D. V. Ainſi, ce qui paroît ſévérité, amertume, dans les Ombres, n'eſt qu'une juſte fermeté. En condamnant elles-*

mêmes leurs erreurs monſtrueuſes, pouvoient-elles les reprocher à M. D. V. ſans y joindre une juſte indignation? Et d'ailleurs un Poëte qui, ſur la terre, a manqué à tous les égards poſſibles, & d'honnêteté, & de décence & de religion, en méritoit-il parmi les Ombres?

On ne peut, au contraire, que rendre juſtice à leur modération. Pas une qui ait attaqué les talens, les ſuccès littéraires de M. D. V., (a) ſa probité, ou ſes mœurs. Elles ne combattent que ſes ſyſtêmes d'erreur; elles ne lui oppoſent que ſes propres extraits: loin de les multiplier, (quelle affreuſe image n'auroient-elles pas tracée?) elles n'en citent qu'un preſque ſur chaque objet. Elles lui épargnent la honte & le dégoût de certains extraits, dont l'impiété & l'indécence révoltent au

---

(*a*) Quoique les Ombres n'aient pas voulu examiner la Littérature de M. D. V., leur ſilence n'ôte rien à la juſteſſe des critiques que l'on a faites. Voyez M. Clément, mais ſur-tout la nouvelle édition *de la Henriade*, commentée par M. de la Beaumelle, revue & corrigée par M. Fréron.

ſeul regard; & dans leurs reproches les plus fermes, on ſent qu'elles ont ménagé M. D. V., & qu'elles n'ont pas voulu l'accabler par le ſtyle foudroyant d'une vérité vengereſſe. Eût-il pu en ſoutenir l'éclat & la force?

On pourroit peut-être obſerver, que le ſtyle des Ombres ſavantes, devoit non-ſeulement les caractériſer, mais préſenter plus d'énergie encore qu'il n'y en a dans leurs écrits. Cette idée paroît d'abord juſte, & elle ne l'eſt pas. Le ſtyle d'un Boſſuet, d'un Paſcal, peint leur maniere forte de penſer & d'exprimer leurs penſées. Mais dès qu'ils ſont parmi les Ombres, ces grands talens ſont comme abſorbés par la vérité : ils la voient, & n'ont plus que ſon langage : tous les ornemens du ſtyle cedent à cette noble ſimplicité. Voilà ce qui établit une ſorte d'uniformité dans les diſcours des Ombres.

D'autres enfin, voudroient y trouver des objets de curioſité, des choſes ſublimes & juſqu'ici inconnues. Non; les Ombres ne veulent point amuſer les Mortels, mais les éclairer. Ainſi leur

unique objet a été de montrer à M. D. V. ſes erreurs, pour le ramener à la vérité, & nous inſtruire. De là, cette même marche de toutes les Ombres : & les ſéances ne ſont diſtinguées, que ſur la variété des matieres. Auſſi cette différence eſt ſenſible; chaque Ombre ſe borne à un caractere précis de M. D. V., & le réſultat du tout, épuiſe ce qu'on peut appeller, ſon eſprit d'erreur.

Nos Philoſophes ſeront peu contens de certains traits que les Ombres leur ont adreſſés. Mais pouvoient-elles juger le Chef, ſans condamner ſes bandes? Un mot ſur cet objet. S'élever contre la Philoſophie & les Lettres, ſeroit une ignorance gothique; mais diſcerner la fauſſe de la véritable, peindre au naturel ceux qui oſent uſurper ce titre reſpectable, lors même qu'ils veulent renverſer tous les principes de la Religion, des mœurs & de la Société, dans le tems qu'ils donnent pour ſageſſe les leçons les plus ténébreuſes, ce n'eſt là manquer ni

aux Sciences, ni à la Philoſophie, c'eſt en établir les juſtes droits. Voilà le ſeul but de tout ce qu'on oppoſe à la déplorable Philoſophie de nos jours.

Nous nous attendons que les Partiſans de M. D. V., très-mécontens, s'en prendront ſans doute à l'Éditeur. Ils auront tort. Au reſte, la crainte de leurs murmures ne nous empêchera jamais de ſervir la Religion & l'État, en nous élevant contre les abus de la fauſſe Philoſophie. Nous ne reſpectons que la véritable. Amicus Plato, amicus Ariſtoteles, ſed magis amica Veritas.

Il ſe pourroit faire qu'avant l'impreſſion de cet Ouvrage, M. D. V., très-âgé & très-infirme, mourût. Mais actuellement, en Septembre 1776, *il eſt vivant. Nous déclarons hautement, que ce voyage dans les Ombres n'a aucun rapport, ni avec ſa mort, ni avec le jugement de ſon* être. *Qui oſeroit, ou prévenir ou ſonder celui de l'Éternel?*

On nous paſſera quelques Notes, nous les faiſons rares & courtes.



VOLTAIRE
PARMI
LES OMBRES.

Ier. *ENTRETIEN.*

BOILEAU ET VOLTAIRE.



A Peine Voltaire entroit dans le séjour des Ombres, que Boileau vint à sa rencontre. Voltaire pénétré de respect & de joie, oublia presque son mécontentement, pour le combler d'éloge. Cependant, il lui représenta, avec une sensibilité modeste, la peine que lui avoit causée sa réponse très-vive, & dont ses ennemis s'étoient malignement amusés. Vous-même, repartit

Boileau, vous ne dites rien de votre Epitre que j'ai trouvée très-déplacée. Je ne vous conſeille pas, au reſte, de ranimer ici vos diſputes : vous n'en auriez que du déſagrément. Vous le ſavez, c'eſt ce qui a fait le malheur de vos jours.

Mais vous, reprit Voltaire, n'avez-vous pas eu comme moi des diſputes littéraires ? Je n'ai jamais, dit Boileau, critiqué que les mauvais écrits. J'ai toujours reſpecté les perſonnes, la Religion & les mœurs. Auſſi, quand on me repréſenta que je me faiſois bien des adverſaires, *je ſerai honnête homme*, répondis-je, *& je ne les craindrai pas.* Tel eût dû être l'objet, l'eſprit de vos critiques. Voltaire, peu accoutumé aux leçons, ſe ſentit ému ; mais n'oſant le témoigner : J'ai, comme vous, dit-il, attaqué le mauvais goût & les plats Ecrivains ; cependant mes ennemis ont été plus injuſtes & plus ulcérés que les vôtres. Vous vous jugez ainſi favorablement, repartit Boileau : ici on n'en juge pas de même. On trouve vos critiques trop ardentes ; de là, tant de ſcenes déſagréables pour vous.

Mais quoi, dit Voltaire, harcelé par

une foule de mauvais Ecrivains, ne pouvois-je pas, dans le haut rang que j'occupois ſur le Parnaſſe & dans la Littérature, les corriger avec empire & fermeté? Les injures, repartit Boileau, ne ſont *ni empire ni fermeté* : & vous avez ſouvent employé ce moyen peu philoſophique, ſur-tout contre les Théologiens. Pourquoi, repliqua Voltaire, oſoient-ils ſe meſurer avec moi? Convenoit-il à de peſans Scholaſtiques, cachés dans la pouſſiere des Ecoles, de contredire, d'attaquer mes ſyſtêmes? Attaquoient-ils, reprit Boileau, vos lauriers poétiques & littéraires? Non, répondit Voltaire, ils ne pouſſoient pas juſques-là leur audace : mais à la moindre opinion philoſophique, ils me harceloient & crioient à l'impiété. Vous aviez donc tort, repartit Boileau, de les traiter avec tant de fiel & de mépris. Dès-là qu'ils ne critiquoient pas vos Ecrits littéraires, ne pouvoient-ils pas diſſerter ſur la Religion avec plus de juſteſſe que vous? Et parce qu'ils n'étoient ni Poëtes, ni Mathématiciens, leurs raiſonnemens en étoient-ils moins ſolides? Sans inſiſter là-deſſus, pourſuivit Boileau, je vous dis que vos diſputes ameres

ont troublé votre repos, & terni votre gloire.

Vous croyez, repartit Voltaire, que des traits lâches & impuissans d'envie & de calomnie, ont pu donner atteinte à l'état de ma réputation ? Elle n'en étoit que plus célebre. Les Grands me vengeoient par leurs bienfaits, par leur amitié; & les Savans, par leurs éloges. Cet encens philosophique, dit Boileau, n'empêchoit pas que des critiques aussi fortes que sensées, ne détrempassent d'amertume vos jours les plus doux & les plus rians. Vous vous trompez, répondit Voltaire : ces critiques étoient pour moi (& je l'ai dit hautement) *le croassement des grenouilles*. Je les oubliois dans leur fange, & je jouissois en paix de la gloire de mes lauriers. Vous avez souvent, repliqua Boileau, affiché cette force de dédain: mais la vivacité, l'âpreté de vos réponses, vous trahissoit : elles annonçoient que ces satyres vous perçoient jusqu'au fond de l'ame. D'ailleurs, ce qui étoit bien affligeant encore, c'est que, presque toujours, vous les avez méritées, provoquées. Vous prenez donc (dit Voltaire avec feu) le parti de mes ennemis? Pensez-vous que la

crainte me fermera la bouche? Je n'ai jamais ſouffert.... Point d'aigreur, Voltaire, dit Boileau avec autorité. Vous êtes ici pour m'entendre; ſoyez docile & reſpectueux. Je vais vous montrer vos torts, dans le récit rapide de quelques-unes de vos diſputes. J'en ai reçu l'ordre. Voltaire fut forcé de s'adoucir, de prêter attention; & Boileau continua:

(*a*) Vous avez traité M. de la B. avec une hauteur cauſtique & une baſſe dériſion. Vous l'avez deſſervi à Berlin & à Paris: il vous l'a rendu en vous accablant par des Lettres ſanglantes. Vous n'oublierez jamais cette tirade cruelle:
„ *Je ſuis dégoûtant pour le Public*, &
„ qu'êtes-vous à ſes yeux? Qu'eſt pour
„ les dévots, l'Auteur de *la Pucelle*
„ *d'Orléans?* pour les Chrétiens, l'Au-
„ teur du *Sermon des cinquante:* pour
„ les Rois, l'Auteur de ce mot à ja-
„ mais odieux, *il n'eſt qu'un Dieu &*
„ *qu'un Roi:* pour ce Roi, l'*Auteur*
„ *de ſa vie privée:* pour les ames gé-
„ néreuſes, l'implacable ennemi de

(*a*) Il paroît que Boileau avoit ſu au vrai toutes ces anecdotes, recueillies dans l'*eſprit de M. D. V.* & dans *les grands hommes vengés.*

„ Desfontaines, de Rouſſeau : pour des
„ eſprits vrais, l'infidele compilateur
„ de l'Hiſtoire univerſelle : pour les
„ cœurs droits, le pâle envieux de
„ Maupertuis, de Monteſquieu, de Cré-
„ billon : pour toutes les Nations,
„ l'homme qui a médit de toutes :
„ pour les Libraires, l'Ecrivain contre
„ lequel tous les Libraires élevent leurs
„ voix : pour tous les honnêtes gens,
„ le &c ? Et après cela, lequel des deux,
„ de la Beaumelle, ou de Voltaire, eſt
„ le plus dégoûtant pour le Public ? „
Ce ſtyle aſſurément eſt vif, dit Boileau, il ſent la paſſion & la vengeance : mais avouez qu'il eſt triſte de l'avoir excité. Cet accès de fureur, reprit Voltaire, a été blâmé par tous les honnêtes-gens : vous-même vous le condamnez. J'en conviens, repartit Boileau : mais vos ennemis ont ri de ces ſarcaſmes, où ils ont vu du vrai.

M. de S. H... continua-t-il, a eu tort de faire une Epigramme très-comique ſur certains coups de cannes. (*a*) Vous pouvez vous en plaindre juſtement ;

(*a*) M. de V. a été trop ſenſible à cet événement ; bien d'autres Poëtes ont eu le même ſort, après de vives Epigrammes, & ils n'en ont rien dit.

mais pour cela, l'appeller *Malheureux, qui après avoir vécu de vos aumônes, vous a volé & outragé* : le traiter *d'Escroc public, de Plagiaire;* dire que sa Piece est une *infâme Brochure, digne de la plus vile canaille, faite, sans doute, par un de ces mauvais François, qui vont dans les Pays étrangers, déshonorer les Belles-Lettres & leur Patrie.* Ce style annonçoit, qu'emporté par le dépit, vous n'y étiez plus. Est-il aisé de se posséder, dit Voltaire, quand on éprouve une cruelle insulte d'un petit Ecrivain? Mais qu'en arrive-t-il? repartit Boileau : cet Ecrivain se venge. Il vous dit : " Si je ne fais pas honneur à ma
,, Patrie & aux Lettres, il est sûr que
,, je ne les déshonore pas. Je ne suis
,, pas sorti de France, par la crainte
,, que quelque décret ne m'empêchât
,, de me promener aux Tuileries. Je
,, n'ai jamais eu la bassesse de louer les
,, Nations étrangeres aux dépens de
,, la mienne. Je n'ai jamais fait des vers,
,, pour m'écrier en les finissant :

Dieux! pourquoi mon Pays n'est-il plus la Patrie,
Et de la gloire & des talens!

,, Ah! M. de Voltaire! si je voulois faire

„ le portrait d'un *mauvais François qui* „ *déshonore les Lettres & sa Patrie*, „ (& en cela, d'autant plus coupable „ qu'il auroit pu leur faire honneur) „ que cela me feroit facile! Je fais où „ en trouver l'original. „

Ces reproches font en réponfe, & préfentent des raifons plutôt que la paffion. Me perfuaderez-vous, qu'ils ne vous aient pas vivement ulcéré? La diftance de ces petits Auteurs, jufqu'à moi, dit Voltaire, rendoit ces traits impuiffans. Mais ces traits, dit Boileau, étoient lancés aux yeux de la Nation; on en apprécioit la jufteffe & la force.

Quel motif, pourfuivit-il, alléguerez-vous pour juftifier ceux dont vous avez accablé Rouffeau de Geneve? Seroit-ce, parce qu'il a écrit pour prouver à fa Ville, qu'elle ne devoit point admettre les Comédiens? Lui-même, repartit Voltaire, n'a-t-il pas travaillé pour le Théâtre? En cela, reprit Boileau, il a été inconféquent. Mais enfin, quoiqu'il fe foit attiré de juftes blâmes par fes écrits contre la Religion, il eft le plus décent des Philofophes modernes; celui qui s'eft le mieux exprimé fur la Divinité, fur la Loi, fur l'Immortalité; celui, dont le ftyle décou-

vre plus de génie & de feu; celui qui a même critiqué l'*égoïſme* & *les rêves* de certains Philoſophes. Lui convenoit-il, interrompit Voltaire, de ſe joindre à nos ennemis? Vous convenoit-il, repartit Boileau, de l'appeller *hypocrite*, *extravagant*, *d'une atrocité abominable*, *gredin*, *fou de Village*, & de le peindre ainſi dans vos honnêtetés littéraires :

Cet ennemi du Genre-Humain;
Singe manqué de l'*Arétin*,
Qui ſe croit celui de *Socrate:*
Ce Charlatan trompeur & vain,
Changeant vingt fois ſon *Mithridate*;
Ce Baſſet hargneux & mutin,
Mordant également la main
Ou qui le feſſe, ou qui le flatte,
Ou qui lui préſente du pain.

Connoît-on ſous ces traits burleſques & ſanglans, le portrait d'un homme d'un vrai génie? Vous le traitez plus mal encore dans la *guerre de Geneve.* Qu'eſt-il arrivé de là? Tous les gens ſenſés vous ont blâmé; & on vous a écrit, ſous le nom d'un Quakre, des lettres piquantes. Voltaire fut forcé d'avouer, que de telles diſputes n'ho-

noroient ni les Lettres, ni les Littérateurs. J'ai parlé trop vivement, dit-il; mais quand on eſt offenſé, on s'oublie aiſément. Jamais, reprit Boileau, Rouſſeau ne vous avoit offenſé. Toujours il avoit parlé de vous avec reſpect.

Je ſuis moins étonné dès-lors que vous ayez traité l'Auteur de l'*Oracle des nouveaux Philoſophes*, DE POLISSON, DE MALHONNÊTE HOMME, DE VALET DE LIBRAIRES : que vous ayez appellé l'Abbé Nonnote, (qui a ſi bien relevé vos erreurs hiſtoriques,) *ignorant*, *oiſon*, *inſolent*, *impudent*, *frippon*, *énergumene*, *monſtre*, &c. Avez-vous trouvé ces termes honnêtes dans mes Satyres? Jugeroit-on que l'Extrait ſuivant eſt tiré des Ecrits d'un des plus fameux Philoſophes : " Le monſtre crie ſans „ ceſſe, Dieu, Dieu! excrément de la „ nature humaine, dans la bouche de „ qui le nom de Dieu eſt un ſacrilege... „ Il faut montrer avec quel zele tu te „ joins à un tas de gredins, qui jettent „ de loin leurs ordures, à ceux qui cul„ tivent les Lettres avec ſuccès. „ Eſt-ce-là du ſublime? de la force, de l'autorité?..... Voltaire convint, qu'irrité de la témérité d'un homme inconnu dans les Lettres, en voulant l'humi-

lier, il avoit mis trop de feu dans ſes réponſes. Ce n'eſt point là du feu, reprit Boileau, ce ſont des groſſiéretés très-froides; ſavez-vous ce qu'on en a conclu? Que vous aviez tort; que la colere vous ôtoit toute réflexion : & que faute de raiſons, vous alliez aux injures. On vous a même adreſſé, au ſujet des invectives dont vous avez accablé M. Larcher, démonſtrateur fidele, ſolide & irrécuſable des fautes énormes de votre *Philoſophie de l'Hiſtoire*, cette maxime ſi vraie, & par-là plus piquante : *On ſe prive de tout droit à la gloire pour les belles choſes qu'on a dites, quand on s'avilit juſqu'au point d'en produire d'auſſi dégoûtantes.*

Au reſte, je trouve plus d'imprudence encore, dans ce même ſtyle dont vous vous êtes ſervi contre l'Auteur de l'Année littéraire. Je pourrois vous rappeller dix extraits de la force du précédent : celui entr'autres, du *pauvre Diable*, qui après des imputations baſſes & horribles, finit par ces mots; *cet animal s'appelloit Jean Fréron* : on ne peut s'y méprendre. Pouvois-je traiter autrement, dit Voltaire, un Journaliſte, qui, en toute occaſion, m'a ſi cruellement déchiré? Mais, reprit

Boileau, la ſource de cette querelle ſi ancienne & ſi amere, n'a été que la critique modérée d'une de vos pieces littéraires. Mais ces ſorties, où l'on ne voyoit que fureur & indécence, loin de vous juſtifier, annonçoient le dépit d'être battu. Mais vous aimiez l'Antagoniſte le plus redoutable, qui pouvoit vingt fois l'année, amuſer la France à vos dépens. La raiſon, la juſteſſe, le ſel attique rendoit ſes ſatyres plus piquantes. (*a*) Vos ennemis devoroient ſes feuilles. Où étoit donc votre prudence?

Voltaire ſe plaignit amérement à Boileau de ce qu'il juſtifioit ſes ennemis les plus déclarés. Quel intérêt, dit-il, y avez-vous? Et pourquoi me rappeller tant de traits déſagréables? Je n'y ai, répondit Boileau, d'autre intérêt que le vôtre. En vous prouvant que votre âcreté dans les diſputes a empoiſonné vos jours, je veux vous inſinuer l'ur-

(*a*) M. Fréron s'eſt attiré la haine de tous les faux Philoſophes, parce qu'il a eu le zele & le courage de s'élever contre leurs ſyſtêmes. En ſervant ainſi la Religion & l'Etat, s'il a eſſuyé des ſatyres & des calomnies, il a mérité & acquis l'eſtime de tous les Citoyens ſenſés.

l'urbanité & l'équité dans les diſcuſſions littéraires : je vous en avois donné l'exemple. Au reſte, continua-t-il, il ſuffiſoit même, ſans vous offenſer, de contredire vos ſentimens, pour animer votre plume : vous la trempiez dans le fiel. M. Craſſet, répondant à vos Lettres, n'approuve pas ce que vous aviez écrit contre la Religion ; vous le déférez à M. Duhaler, comme un ſcélérat indigne de ſa protection : vous appellez ſon Ecrit, *un Libelle abominable.* M. Vernet, autrefois votre ami, eſt-il obligé de s'oppoſer aux opinions, que, depuis votre Château *des délices*, vous répandiez dans Geneve ? vous faites contre lui deux Libelles diffamatoires. M. Greſſet quitte-t-il la carriere du Théâtre? vous lui adreſſez une Epigramme d'un comique inſultant. Vous traitez de même M. Trublet, parce qu'il ne donne pas aſſez d'éloges à la Henriade. Vous le voyez, vous-même avez formé tous vos ennemis.

Moi, je les aurois formés, reprit triſtement Voltaire ! Ah ! je ne deſirois que des amis ; je les ai cultivés, eſtimés : c'eſt ce qui me rendoit ſi ſenſible, quand ils me manquoient. Perſonne, repartit Boileau, ne vous a man-

qué, qu'après vos plus vives attaques. J'ajoute que la plupart de vos disputes ont pris naissance dans vos préjugés contre la Religion, ses Ministres & ses adorateurs. C'est à regret que je vous les expose ; car réellement elles doivent vous humilier.

Pourquoi avez-vous lancé contre M. de Pompignan, tant de traits de dérision? parce qu'il a parlé avec zele & justesse dans un discours public, contre les faux Philosophes & pour la Religion? Pourquoi avez-vous écrit sous le nom d'un Quaker, deux Lettres de fiel, à M. l'Evêque du Puy? lui avez-vous adressé l'*Instruction pastorale de l'humble Evêque d'Alithopolis*, remplie de railleries insipides? parce que, par un Mandement, il a prémuni son troupeau contre la séduction de la Philosophie incrédule. Comment avez-vous traité M. de Varbuston, Evêque de Glocester, qui s'étoit plaint de ce que vous prétendiez vous appuyer de son suffrage, en attaquant Moïse? " Tu exer-
„ ces, lui dites-vous, ton insolence &
„ ta fureur sur les Etrangers, comme
„ sur tes Compatriotes. Tu hais, tu
„ calomnies dans ton Pays : tes mains
„ dégouttent de fiel & d'encre. „ Des

écarts ſi prodigieux d'où naiſſent-ils? de la haine contre les défenſeurs de la Religion? Et le fond, & la forme de ces ſatyres, tout y eſt dans l'indécence la plus révoltante.

Voltaire, un peu interdit, n'oſoit juſtifier un ſtyle auſſi incivil, auſſi amer; mais, dit-il, je voyois clairement que dans ces écrits, c'étoit moi ſur-tout qu'on attaquoit: en me défendant, il falloit auſſi défendre les Savans qui m'avoient comme chargé de leur cauſe. Vous vous en êtes ſinguliérement expliqué, repartit Boileau, dans votre Lettre à M. l'Auteur de la Comédie des Philoſophes: *Je n'ai été fâché contre vous, que parce que vous avez battu ma livrée.* On ſavoit que vous étiez leur Chef, mais non qu'ils portaſſent *votre livrée.* Ils méritent cependant un peu ce terme, par leurs adulations éternelles. Au reſte, nul motif, nul intérêt poſſible, ne peuvent excuſer la morgue avec laquelle vous avez oſé inſulter à tout ce qu'il y a de plus reſpectable. Deux traits encore; (je vois votre émotion, & je ſens votre peine; mais c'eſt ici le Pays du vrai; ſoutenez-vous, je finis.)

La Sorbonne cenſure le Roman de

Bélisaire, où un Citoyen ose signer une attaque ouverte, qu'il livre à la Religion. Vous faites contre un Corps si recommandable à tous égards, des pieces bouffonnes, mais sans sel & sans pudeur. Voyez les trois *Empereurs en Sorbonne*, l'Epître à *l'Empereur de la Chine*, &c. Vous osez encore adresser, sur le même sujet, à M. l'Archevêque de Paris, Prélat si distingué par sa naissance, ses titres & ses vertus, un Mandement burlesque, sous le nom de *l'Archevêque de Cantorbery*. De bonne-foi, Voltaire, que penser d'un Poëte, qui, armé de quelques saillies comiques, ne respecte ni état, ni rang, ni dignités? Qu'avez-vous à répondre?

Voltaire, humilié par un détail si vrai, si précis, dont il ne pouvoit ni nier, ni colorer les faits, pria instamment Boileau de terminer une séance si mortifiante. J'étois venu, dit-il, moins pour me plaindre doucement de votre Epître, que pour avoir avec vous des conversations agréables & intéressantes sur la Poésie & les Lettres. Après m'avoir ainsi accablé par de si tristes souvenirs, ne me refusez pas cette consolation. Je ne le puis, Voltaire, répondit Boileau, & je me borne

à cet avis d'amitié : Vous devez retourner ſur la terre : Quittez vos préventions & vos aigreurs : Apprenez la modération qui doit caractériſer l'homme de Lettres, & le reſpect qu'il doit aux Puiſſances & à la Religion.

Mes ordres ſont remplis. Tout eſt ici fixé par une Loi ſuprême. Une Ombre reſpectable va vous l'annoncer...... Je l'apperçois........ Je vous quitte.

Voltaire, lorſque Boileau diſparut, voyant arriver une Ombre inconnue, fut ſaiſi d'une vive terreur. Après un ſilence reſpectueux, ne pourrois-je ſavoir, dit-il, Ombre illuſtre, quel eſt le Savant à qui j'ai le bonheur de parler? Mon nom, répondit l'Ombre, doit vous être caché; je viens ſeulement vous annoncer les Loix immuables de ce ſéjour, & y régler vos démarches. Je n'y ſuis venu, (dit Voltaire, plus effrayé encore par ce début d'autorité) que pour y converſer avec les Savans & les grands hommes de tous les ſiecles; que pour puiſer dans leurs diſcours des nouvelles connoiſſances.

Projet de ſuperbe & du curioſité, repartit l'Ombre : elles ſont bannies de ce ſéjour. Toute votre gloire littéraire n'eſt ici que néant & vanité. Quoi, dit Voltaire étonné, ç'a été l'unique objet de mes travaux & de mes veilles, & je n'en jouirois pas parmi les Ombres!.... Ouvrez-moi cette porte fatale...... que je retourne dans la région des vivans.

Non, repartit l'Ombre, c'eſt à moi de fixer l'inſtant de votre retour. Vous avez à *guérir les Ombres de leurs préjugés :* il faut remplir ce noble deſſein. Voltaire ſentit toute la force de l'ironie : ce projet, répondit-il modeſtement, n'étoit qu'un trait riant d'imagination ; je viens m'inſtruire chez les Ombres, & non pas les inſtruire. Je le crois, dit l'Ombre : mais pour punir ce propos téméraire, vous paroîtrez vous-même devant les Ombres, & tous vos ſyſtêmes y ſeront exactement diſcutés & jugés. Je ne vous dis point encore le nombre & l'objet de ces ſéances, vous l'apprendrez ; ſeulement, écoutez mes ordres.

Vous parlerez à de grands hommes, qui, ayant enſeigné & défendu la vérité, reprendront les erreurs que vous

lui avez oppoſées. Je vous conduirai à d'autres, qui, comme vous, ſe ſont trompés; & qui, en ſe condamnant, vous diront de vous condamner de même. Ne ſoyez pas ſurpris s'ils ſoutiennent & prouvent préciſément le contraire de ce qu'ils ont établi dans leurs Ouvrages. Outre que la vérité les a éclairés, il leur eſt défendu de rien dire qui puiſſe la combattre.

Vous pouvez expoſer modeſtement vos raiſons : mais n'oubliez jamais le reſpect & la terreur où doit être ici un mortel, & préſervez-vous de vos hardis écarts.

Sans doute pluſieurs Ombres vous adreſſeront des vérités fortes : ce ne ſera que d'après vos violents Extraits, qui ajoutent à l'erreur, l'audace, l'indécence ou l'impiété! Quelques reproches qu'on puiſſe vous faire, ne vous livrez point à votre feu : cette témérité ſeroit puniſſable.

N'attendez pas des Ombres un mot de curioſité ſur leur état : ne faites point de queſtions indiſcretes. Leur ſort éternel, comme le vôtre, eſt un myſtere réſervé à Dieu ſeul.

Je vous accompagnerai par-tout : mais, ſimple témoin de vos entretiens,

je vous laiſſerai entiérement libre. Puiſſiez-vous reconnoître vos erreurs & céder à la vérité! C'eſt l'unique but que je me propoſe. Mais, hélas! que votre bandeau eſt encore épais! Ah! ſi vous abuſiez de ces moyens puiſſans de lumieres!......

Voltaire conſterné de ces ordres rigoureux, donnés avec le ton d'une tranquille & majeſtueuſe autorité, prévit les amertumes de ces redoutables entrevues : mais il n'attribua ces menaces qu'aux *préjugés des Ombres*, & ne déſeſpéra point de les éclairer.

Cette idée rendit inutiles les avis ſalutaires de l'Ombre. Il m'eſt dur, lui dit-il, de parler à des Ombres ſéveres, & auxquelles je n'ai rien à dire. Ne pourrois-je pas m'en diſpenſer? Non, répondit l'Ombre avec fermeté, il faut obéir. Du moins, repliqua Voltaire, ſi dans les routes immenſes de ces vaſtes régions où vous voulez me conduire, je rencontrois des Savans dont je connois les écarts, ne pourrois-je pas les aborder? Je vous le permets, dit l'Ombre, & peut-être ſerez-vous trompé dans votre attente. Ce n'eſt plus ici la politeſſe & la diſſimulation des ſociétés de la terre : tout y eſt

franchiſe & vérité. Au reſte, vous le ſouhaitez, & j'y conſens...! Allons d'abord trouver l'Empereur Marc-Aurele : il vous attend.



IIME. ENTRETIEN.

L'EMPEREUR MARC-AURELE ET VOLTAIRE.

VOLTAIRE, ſuivant l'Ombre dans une région ſi nouvelle pour lui, étoit frappé ſur chaque objet, tantôt d'admiration, tantôt d'étonnement & de terreur. Il arriva enfin dans un lieu ſolitaire, & y trouva Marc-Aurele, qui converſoit avec d'illuſtres Philoſophes, & qui le reçut avec cet air de bonté & de douceur, qui l'avoit toujours caractériſé. Cet abord gracieux le raſſura un peu : & pour attirer ſa bienveillance, il lui dit la haute eſtime qu'il avoit eue de lui, & ſon zele pour venger ſa gloire, que des ignorans & de faux dévots avoient oſé attaquer. Vous l'avez fait, répondit Marc-Aurele, d'un

ſtyle peu ſublime & peu honnête :
„ La nouvelle Rome, dites-vous,
„ vient de canoniſer un Capucin, nom-
„ mé Cucuphin : & Ribaudier damne
„ Marc-Aurele. O Ribaudier ! L'Eu-
„ rope commence à tonner contre
„ tant de ſottiſes. „ Eſt-ce là le ſtyle
de vos éloges ? Irrité, reprit Voltaire, de voir des Docteurs ignares damner avec audace, les plus grands hommes de Rome & de la Grece, j'ai cru pouvoir marquer une juſte indignation. La vérité, repartit Marc-Aurele, s'exprime avec plus d'honnêteté & de douceur. Au reſte, vous vous trompiez encore : les Chrétiens ne damnent perſonne, ce jugement terrible eſt réſervé à Dieu ſeul. Ils diſent ſimplement que l'Idolâtrie, fût-elle jointe à de belles qualités, eſt toujours condamnable. Vous n'adorâtes jamais les Idoles, illuſtre Empereur, repartit Voltaire : inſtruit par la Philoſophie, le culte de l'Empire ne fut pour vous qu'un emblême, qui portoit vos vœux à la Divinité. Je ne vous dirai, répondit Marc-Aurele, ni mes ſentimens intimes, ni l'état où j'ai rendu mon ame à mon Créateur : mais voici ma conduite extérieure.

Placé, dès l'âge de huit ans, dans la compagnie des Saliens dédiés à Mars, & engagé ensuite dans la Secte des Stoïciens, je suivis, & par éducation & par les principes de ma Secte zélée pour la Religion de l'Empire, les superstitions Romaines. Voilà ce que l'on n'a pu louer dans moi, ni mes persécutions du Christianisme. Mais, reprit Voltaire, votre regne fut celui de la douceur & de l'humanité : à peine pouviez-vous vous résoudre à punir les coupables : sans doute les Chrétiens mis à mort, ne furent condamnés que par les anciennes Loix, ou par les Magistrats : peut-être même s'attirerent-ils ce Jugement par leur zele imprudent & inquiet. Ce ne furent pas, repartit Marc-Aurele, les Policarpes, les Irénées, les Justins exécutés sous mon regne. Je ne fis point d'Edit général de persécution : mais enfin, je souscrivis à la mort de bien des Chrétiens. Il est vrai, que mieux instruit par les Apologies de Justin, d'Athénagore & de Méliton, j'écrivis en leur faveur aux Villes de l'Asie mineure ; j'ordonnai même que si on les accusoit encore comme tels, l'accusateur seroit

punì de mort. Depuis ce tems-là, cependant, & même depuis le miracle de la Légion *fulminante*, il y eut encore bien des Martyrs. Eſt-ce ſérieuſement, reprit Voltaire étonné, que vous rapportez ce prétendu miracle? Eſt-ce ſérieuſement vous-même, repartit Marc-Aurele, que vous niez un fait dont je fus le témoin, un fait dont je fis mention moi-même, ainſi que peu d'années après Tertullien le dit hautement à la face du Sénat? Un fait, inſcrit encore aujourd'hui ſur la colonne Antonienne! Que les Païens l'aient attribué à un Magicien de mon armée; qu'ils aient mis dans les nues un *Jupiter Pluvius*, ces chimeres, loin de détruire le fait, en prouvent la réalité. Ne donnez plus dans le ridicule de ceux, qui, d'après leurs opinions & leurs intérêts, tranchent hardiment ſur les faits anciens.

Mais voyons l'objet qui vous amene. Sous quel titre vous préſentez-vous ici? Je ſuis regardé, (répondit Voltaire très-flatté de la queſtion) comme le chef des Philoſophes : j'aſpire à la gloire d'en jouir parmi les Ombres. Quelles ſont, repliqua Marc-Aurele,

les preuves de votre Philoſophie ? Voltaire alors cita avec complaiſance ſa Henriade, ſes belles pieces de Théâtre, ſes Hiſtoires, & même les élémens ſublimes de la Philoſophie de Newton : (*a*) & crut un moment recevoir la palme philoſophique devant cette auguſte aſſemblée. Vos Ouvrages, reprit Marc-Aurele, annoncent le Poëte, le Littérateur, l'Hiſtorien : mais vous n'êtes pas Philoſophe : nous ne donnons ce titre eſtimable qu'à ceux qui ont formé les hommes dans la vraie ſageſſe. Quoi, dit Voltaire étonné, vous me refuſeriez, grand Empereur, le titre même de Philoſophe ! Tous ceux de mon ſiecle m'honorent comme leur modele & leur maître : quant à la vraie ſageſſe, je n'enſeignai que le patriotiſme, l'humanité, la bienfaiſance. Ces Savans en jugeront, répondit Marc-Aurele.

Je le ſais, tel eſt le préjugé inoui de votre ſiecle : quiconque eſt verſé dans

(*a*) M. D. V. eut la prudence de ne point parler du Dictionnaire philoſophique, de la Philoſophie de l'Hiſtoire, & de cette immenſité d'ouvrages analogues renfermés dans le précieux Recueil de ſes mêlanges.

une ſcience, ne fût-ce que la Poéſie ou les Lettres, ſe croit fiérement Philoſophe, & paſſe pour tel. Nous n'en jugeons point ainſi dans les Ombres. Apprenez quels en ſont les vrais caracteres, & vous-même enſuite, portez votre arrêt. Non : ces Sophiſtes, dont fourmilloit l'Empire, ne furent jamais Philoſophes, quoiqu'ils oſaſſent en prendre le nom, images de la plupart des Philoſophes prétendus de votre ſiecle; & pour vous le prouver, je vais vous montrer le contraſte de votre Philoſophie & de la mienne. Ce qui l'aggrave encore, c'eſt que vous avez vécu dans un ſiecle de vérité & de lumieres : & moi, dans un ſiecle de ténebres & de ſuperſtitions.

Les Ombres prêtant une nouvelle attention, environnerent Voltaire : & il comprit alors la différence prodigieuſe de cette Séance & de celles des Académies : Marc-Aurele reprit la parole. Ma Secte, dit-il, avoit ſes opinions : mais elle prenoit pour baſe, la fidélité à la Religion de l'Empire. Vous, au contraire, regardez comme un titre de Philoſophie, de nier, d'attaquer, de railler la Religion de la Patrie, la Religion qui vous éleva dès

l'enfance. Eſt-ce là votre ſageſſe? Je ne me ſuis jamais élevé contre la vraie Religion, répondit Voltaire : je n'ai combattu que les préjugés. C'eſt-à-dire, reprit Marc-Aurele, que les vérités & le culte du Chriſtianiſme, n'ont été à vos yeux que préjugés : par-là, préciſément, vous vous condamnez. Préférer avec audace vos propres lumieres aux Oracles divins & prouvés de votre Religion, en détacher les Peuples, joindre aux faux ſyſtêmes les railleries du culte reçu & reſpecté, c'eſt les ſéduire & non les éclairer : & vous prétendez être Philoſophe?

D'autres vont plus loin encore. Vos jours ont fait éclorre des ſyſtêmes d'athéiſme, plus réfléchis, plus noirs que ceux de nos Lucreces. Toujours, interrompit Voltaire, je les ai condamnés. Je le ſais, répondit Marc-Aurele : mais il eſt humiliant pour votre ſiecle de prétendue philoſophie, d'avoir enfanté de telles horreurs. Moi, quoiqu'élevé dans le Paganiſme, j'ai admis un Etre ſupérieur. Je l'ai appellé (*a*) *Cauſe divine*, *Cauſe premiere*, *Rai-*

(*a*) Penſées de Marc-Aurele, par M. Joly. Ch. 3, pag. 35.

ſon, *Eſprit*, *Intelligence.* Toujours dans le Spectacle des êtres phyſiques & des événemens, j'ai remonté à cette premiere Cauſe : *Qu'ai-je affaire*, ai-je dit, *d'un monde ſans Providence & ſans Dieux ?*

Mais vous, qui avez reconnu le premier Etre, pourquoi nier ſa ſageſſe & ſa providence ſur les êtres libres ? Pourquoi attaquer, railler cette liberté ? J'ai vu, dit Voltaire, une chaîne immuable dans les êtres & les événemens : je n'ai pas conçu qu'un atôme pût la rompre à ſon gré. Chaîne imaginaire, repartit Marc-Aurele, quand on y ſuppoſe de la néceſſité. On le ſait, il eſt une harmonie générale & immuable dans les êtres phyſiques ; il en eſt une très-ſage dans le rapport des êtres moraux avec le Créateur. Mais c'eſt cette force, cette ſageſſe, qui conſtitue leur liberté ; la nier, c'eſt ôter le vice & la vertu : c'eſt juſtifier tous les méchans ; ils ne peuvent être tels que par le choix libre du mal. Moi, quoique Stoïcien, j'ai appellé le Deſtin, * *la liaiſon & l'enchaî-*

* Pag. 66 & 68.

nement des Causes que la Providence régit. J'ai reconnu le libre arbitre dans les mouvemens volontaires du corps, & dans le choix libre entre le bien & le mal moral.

Mais venons, dit-il, à la morale. Vous n'estimez que les Sciences spéculatives & curieuses. Vous vouliez être reçu parmi nous, à titre de Poëte célebre. Je sus mieux apprécier l'ordre & le prix réel des Sciences. Je remerciai les Dieux " de ce qu'étant né avec
„ une grande passion pour la Philoso-
„ phie, * je n'étois pas tombé entre les
„ mains de quelque Sophiste, & que
„ je n'avois pas perdu mon temps à
„ lire toutes sortes d'Auteurs, ni à
„ étudier la Logique & la Physique. „
Ces écueils que j'ai évités, n'offriroient-ils pas votre méthode? Vos écrits immenses, sur mille objets curieux, n'annonceroient-ils pas le Sophiste dont j'ai été préservé?.... Voltaire, quoique piqué, n'osoit manquer à Marc-Aurele. Autres tems, autres études, dit-il : la pénétration de mon esprit m'a porté à embrasser toutes les Sciences. C'est une philosophie universelle. Mais cette

* Chap. 2, p. 23.

philoſophie ſi brillante de vos jours, repartit Marc-Aurele, qu'a-t-elle donc propoſé aux hommes, pour regle de leurs mœurs? l'inſtinct terreſtre de la nature : l'utilité phyſique ou la convention arbitraire des hommes : eſt-ce là les éclairer, les guider, ou les perdre? Je ne ſuis point tombé dans ces écarts, dit Voltaire : j'ai hautement annoncé la Loi naturelle. Oui, reprit Marc-Aurele ; la Loi naturelle, fixée d'après vos opinions : ainſi ſous le voile *de vertus de préjugés*, avez-vous attaqué la vertu réelle : & ſous celui *de vices de préjugés*, avez-vous approuvé des penchans déréglés. Falloit-il modifier cette Loi ſainte, ſur vos propres idées? Moi, j'ai reconnu pour Loi, l'ordre de mon Créateur. " J'ai admis „ *la raiſon humaine*, donnée à chacun „ de nous, pour gouverneur & pour „ garde..... un écoulement de celui „ qui gouverne le monde....... * J'ai „ établi trois rapports, l'un avec la „ Cauſe environnante; l'autre avec la „ Cauſe divine, dont procede tout ce „ qui arrive à tous les êtres ; & le

---

* Chap. 6, p. 90, 108, 116.

„ troisieme avec tous ceux qui passent leur vie avec moi.... Faire une „ injustice, c'est être impie; car la „ nature universelle ayant créé les „ êtres raisonnables les uns pour les „ autres, afin qu'ils se prêtent de mutuels secours, (comme il convient à „ leur dignité,) sans jamais se nuire, „ celui qui désobéit à cette volonté de „ la nature, offense certainement la „ plus ancienne Déesse: (*a*) & faire „ un mensonge, est aussi pécher contre cette Divinité. Celui qui peche, „ peche contre lui-même; & l'homme „ injuste se fait du mal à lui-même, „ puisqu'il se rend méchant. „ Voilà une Loi divine, clairement établie: je ne l'ai cherchée, ni dans mes caprices, ni dans mes goûts; mais dans l'ordre & la raison suprême.

(*b*) De là, je tirai les devoirs. Sur quoi, vous, les avez-vous établis?

(*a*) Le terme *Déesse* ne surprend point dans Marc-Aurele. Il s'explique clairement ailleurs sur la nature & son Auteur.

(*b*) Marc-Aurele, comme les autres Ombres, parle de lui avec sincérité. Son éloge dans sa bouche, n'est pas orgueil; mais franchise & vérité.

Toujours, répondit Voltaire, j'ai annoncé la probité, l'humanité..... Toujours, repartit Marc-Aurele? Mais ces noms pompeux & ſtériles, étoient anéantis par vos autres principes. C'eſt depuis le funeſte regne de la Philoſophie de votre ſiecle, qu'on voit partout les devoirs violés, l'ordre troublé, les mœurs dégradées : elle ôte les loix & les freins : nous avons ſu l'ouvrage de ténebres, brûlé par un auguſte & religieux Arrêt, avec les Citoyens pervers qu'il avoit ſéduits...(*a*) L'anecdote conſterna Voltaire, & il ne répondit rien.

Je ne compoſai point, reprit Marc-Aurele, des Ouvrages curieux, amuſans ou dangereux : je n'écrivis que des penſées morales. Je ne prétendis point par-là, comme vous, inſtruire l'Univers, & lui donner pour regles mes penſées : je me bornai à en faire ma regle, & à y puiſer mes devoirs : fils ſoumis & reconnoiſſant, bon pere, fidele époux, ami ſincere, Juge équitable, Général laborieux & intrépide, Empereur conſacré à la Patrie ; voilà ce que j'appris dans ma Philoſophie.

(*a*) Abbeville.

Valoit-elle bien vos ſyſtêmes ſpéculatifs, arbitraires, nuiſibles?

Car enfin, vous annoncez, dites-vous, la Loi, & vous donnez en même-tems des leçons contagieuſes, en autoriſant, en inſinuant la volupté : vous ne la condamnez que quand elle eſt injuſte : vous n'inſultez que les Moines ; & dans les autres, vous ne faites qu'en plaiſanter : Et vous êtes moraliſte? Eſt-ce à moi, répondit modeſtement Voltaire, à condamner ſi ſévérement ce qui ne fait tort à perſonne? Tel eſt donc, reprit Marc-Aurele, votre principe : vous ne traitez de crime, que ce qui eſt contre la probité : & vous méconnoiſſez la ſainteté de la Loi. Je pourrois appuyer ce reproche ſur un nombre de vos extraits : il me ſuffit de vous oppoſer ce que j'ai dit & penſé au milieu de la licence du Paganiſme. En condamnant la colere, j'ai mis la volupté au deſſous encore...... " Un homme ver-
„ tueux & honnête, ne s'eſt jamais
„ repenti d'avoir négligé la volupté :
„ donc la volupté n'eſt ni utile ni
„ bonne.... * Dans la conſtitution d'un

* Page 276.

„ être raiſonnable, je ne vois aucune „ vertu qui puiſſe être miſe en oppo„ ſition avec la Juſtice: mais j'y vois la „ continence oppoſée à la volupté. „ Eſt-ce là le langage de la Philoſophie ſenſuelle de votre ſiecle ?

Quelques traits de pieces badines, répondit Voltaire, ne forment pas notre Philoſophie : ce ſeroit en juger ſans équité. J'en juge avec juſteſſe, reprit Marc-Aurele : j'y vois l'apothéoſe des paſſions, & le mépris de tous les Moraliſtes qui les condamnent. Mais les paſſions ne ſont-elles pas, dit Voltaire, l'inſtinct & le penchant de la nature? Pourquoi les blâmer inéxorablement? Parce, dit Marc-Aurele, que les déſordres auxquels ſe porte vivement une nature déréglée, ne ſont ni ſon inſtinct, ni ſa loi; mais le choix d'un cœur aveugle qui cherche ſon bonheur dans les ſens. La raiſon, la Religion vous le crioient, & vous n'avez pas voulu les entendre. Mes lumieres ſur cet objet, n'ont-elles pas été plus ſaines, plus vives, plus pures ? " Vois ce qu'exige ta nature, * „ comme ayant des ſens; & n'en re-

* Page 262

„ jette pas l'impreſſion, à moins qu'elle „ n'altere dans toi, l'ame raiſonnable. Voyez comme j'alliois les ſenſations légitimes avec la nature; ne condamnant que celles qui altéroient la nobleſſe de l'ame.... Et ailleurs : * " Celui qui recherche les voluptés comme des biens, & qui fuit les douleurs comme des maux, eſt impie... „ Celui qui court ſans ceſſe après les „ plaiſirs des ſens, ne s'en abſtiendra „ pas pour une injuſtice, ce qui eſt „ une impiété manifeſte...... Commence enfin à ſentir qu'il y a quelque choſe en toi de plus excellent „ & de plus divin que les objets de „ ces paſſions dont tu es tiraillé comme les marionnettes le ſont par un „ cordon.

L'image eſt humiliante : voilà pourtant ce que vous peignez aux hommes, comme les moyens ſûrs & légitimes d'être heureux. Ainſi Epicure leur annonçoit-il ſa félicité. Epicure, reprit Voltaire contriſté, rien de ſemblable dans notre morale : nous établiſſons un bonheur pur & honnête, un bonheur de l'eſprit, joint aux plai-

* Page 118.

ſirs innocens des ſens : oui, repliqua Marc-Aurele, parce que tout ce qu'inſpirent les ſens, vous le regardez comme un don de la nature, qui nous invite à en jouir. Que je penſai différemment! Dans une Cour Impériale, centre des biens & des plaiſirs, loin d'y placer la félicité, je ne la vis que dans la vertu. * " Il dépendra toujours „ de toi de mener une vie heureuſe, „ ſi tu veux prendre le droit chemin, „ & te conduire bien. „ Voilà le bonheur que dicte la raiſon. Voilà une ſaine morale qui n'a rien de commun avec les maximes terreſtres de votre Philoſophie.

C'eſt là où l'on voit ſon inconſéquence. D'une part, elle prétend s'élever aux connoiſſances les plus ſublimes; *ſpiritualiſer*, *diviniſer* les hommes par les ſciences qu'on préſente comme une *étincelle de la Divinité:* de l'autre, elle les abaiſſe par les maximes terreſtres *&* *animales* des ſens. Moi, ſans imiter les Newton, qui (dites-vous modeſtement) *s'eſt ſoumis les Cieux* par ſes calculs aſtronomiques, j'ai

* Page 351.

j'ai compris que la vraie grandeur de l'homme, étoit de conſerver un noble empire ſur ſes paſſions, & de ſe gouverner par la raiſon. " Si tu ne
„ vois rien de meilleur, que le génie
„ même qui réſide en toi; qui com-
„ mande à tes propres deſirs; qui exa-
„ mine tout ce que l'imagination te
„ préſente; qui ſe ſauve, comme le
„ diſoit Socrate, * loin des atteintes
„ des ſens; qui ſe ſoumet lui-même
„ aux Dieux, & qui aime les hom-
„ mes: ſi tout le reſte te paroît bas
„ & vil en comparaiſon de lui, ferme
„ ton cœur à tout autre objet, qui,
„ venant une fois à t'attirer, ne te per-
„ mettroit plus, ſans te faire éprou-
„ ver un tiraillement fâcheux, de don-
„ ner le premier degré d'eſtime à ce
„ bien particulier aux êtres de ton eſ-
„ pece, & le ſeul qui t'appartienne
„ véritablement. „ Eh bien, trouvez-vous cette maxime vraiment philoſophique? Nous connoiſſons, répondit Voltaire, la ſévérité de la Secte Stoïcienne, & nous avons choiſi un juſte milieu entre cette rigidité exceſſive, &

* Pag. 232.

la molleſſe ſybarite. Tout ce qui s'écarte de la raiſon, reprit Marc-Aurele, n'eſt point un juſte milieu. Encore une fois, votre ſyſtême bien analyſé, rentre dans celui d'Epicure. Il eſt banni de ce ſéjour.

Une choſe m'étonne encore, pourſuivit-il. C'eſt qu'en prétendant ſuivre la raiſon, vous ayez contredit, raillé les maximes parfaites de l'Evangile, quoique conformes à la plus ſublime raiſon. Ce qui eſt outré, atrabilaire, ne peut jamais être raiſonnable, répondit Voltaire; & nous n'avons attaqué que les maximes de cette eſpece. Je n'entreprends point ici, dit Marc-Aurele, de venger l'Evangile : & je vous dirai ſimplement, que c'eſt une ſaine raiſon, qui, malgré les ténebres épaiſſes de mon ſiecle, m'a cependant éclairé ſur le détachement des objets de la terre, ſur le recueillement intérieur de l'ame, ſur l'avantage de poſſéder ſon être, ſur le ſupport des défauts d'autrui, & ſur le pardon même des ennemis. Que vous ayez raillé ces maximes dans vos Moraliſtes, elles doivent vous humilier dans un Philoſophe Romain. Je n'ai blâmé, dit Voltaire, que ceux qui vouloient don-

ner leurs vertus idéales & myſtiques, pour la Loi parfaite. Dites franchement que vous vous êtes moqué des Chrétiens ſoumis à l'Evangile ; que vous avez traité de ſimples & d'imbécilles, tous ceux que vous ne jugiez pas ſavans de votre ſcience.

Mon ſuffrage a été plus philoſophique que le vôtre. Je vivois dans un ſiecle où Rome étoit remplie de Grands & de Savans : rien, dans vos Nations les plus brillantes, ne peut égaler cette ſplendeur. Au milieu de cet éclat, voici ce que je penſois des gens vertueux. " N'es-tu point en état „ de te faire par des vivacités d'eſ„ prit.... Sois ſincere, grave, labo„ rieux, continent. * Ne te plains pas „ de ton ſort ; contente-toi de peu : „ ſois humain, libre, ennemi du luxe, „ ennemi des frivolités... „ Et ailleurs : „ Il eſt très-poſſible d'être en même „ tems un homme divin, & un hom„ me inconnu à tout le monde.... ** „ Tu ne peux plus eſpérer de devenir „ un grand Dialecticien, un grand Phy-

* Page 289.
** Page 350.

„ ficien : renonceras-tu à être libre, „ modefte, fociable, réfigné aux vo- „ lontés de Dieu? „ Croyez-vous, Voltaire, qu'un Citoyen qui a ce genre de vertu, ne vaut pas un Poëte ou un Aftronome? Voltaire étoit excédé d'une féance fi longue & fi férieufe. Il avoit cru n'entendre parmi les Ombres, que des difcours curieux & fublimes fur les fciences; & on ne lui annonçoit qu'une trifte morale : il n'afpiroit qu'à fortir d'une affemblée fi grave, & fi différente des falles académiques. Pour y réuffir, je l'avoue, dit-il, notre morale philofophique n'a pas le même objet qu'avoit la vôtre : nous l'avons conformée à la trempe & aux befoins de notre fiecle. Terminons, je vous prie, ce détail; & permettez que j'aille trouver quelques Ombres littéraires. (*a*)

Je veux encore, répondit Marc-Aurele, vous montrer quelques diffé-

(*a*) Quelques penfées des Ombres, portent contre certains Philofophes. Quoique M. D. V. ait échappé à quelques erreurs, on peut bien le regarder comme *folidaire*. Et c'eft l'enfemble de la Philofophie, que les Ombres attaquoient. Au refte, elles ne lui ont jamais imputé aucune erreur que les fiennes propres.

rences de caractere entre vos Philoſophes & nous. Vous avez porté juſqu'à la manie, le goût & l'eſtime du Théâtre. A vos yeux, c'eſt l'école de la ſageſſe. Obligé, en qualité d'Empereur, d'aller quelquefois au Spectacle, je travaillois utilement dans ma Loge. Du reſte, voici ce que j'en penſois. " Il s'y
„ dit auſſi de bonnes choſes ; (dans
„ la Comédie) mais après tout, quel
„ peut être le fruit de toute la peine
„ qu'on prend à diſpoſer, à embellir
„ ces fictions ? Le goût des Spectacles
„ magnifiques, eſt un goût frivole :
„ ces grandes repréſentations.... va-
„ lent-elles mieux que la vue des four-
„ mis qui travaillent à charier des pe-
„ tits fardeaux ; de ſouris épouvan-
„ tées, qui courent çà & là, ou de ma-
„ rionnettes ? *„ C'eſt abaiſſer injuſtement le Théâtre, répondit Voltaire. Au reſte, les vôtres étoient ſouvent cruels & indécens : les nôtres n'offrent que la condamnation du vice & la leçon de la vertu. Sous cette leçon ſpécieuſe, reprit Marc-Aurele, que d'écueils! Auſſi, les Auteurs de Théâtre

---

* Page 152.

n'ont jamais eu parmi les Grecs & les Romains, le titre de Philoſophes.

Autre différence encore, dans notre caractere philoſophique. Vous n'avez travaillé que pour briller dans votre ſiecle, & faire percer votre nom dans les ſiecles futurs. N'eſt-ce pas là, dit Voltaire, une noble émulation? Plus d'héroïſme en aucun genre, ſi vous la condamnez. La raiſon, dit Marc-Aurele, ne blâme point une émulation légitime : mais un deſir ardent de vaine gloire, n'eſt qu'orgueil. Voici ce que j'ai penſé ſur cet objet. " J'ai „ ſouvent admiré, juſqu'à quel point „ l'homme s'aime lui-même par deſſus „ tout; & que cependant il fait moins „ de cas de ſa propre opinion, ſur ce „ qu'il vaut, que de celle d'autrui. * „ Auſſi, loin de vouloir me faire un nom après ma mort, j'ai fait ſentir le néant des plus grands hommes, déja oubliés : " Après tout, (ai-je „ ajouté,) quand votre nom ne de„ vroit jamais être oublié ſur la terre, „ que ſeroit-ce? pure vanité. Que „ faut-il donc ambitionner? une ſeule „ choſe : d'avoir l'eſprit de Juſtice; de

* Page 297.

„ faire des actions utiles à la ſociété ; „ d'éviter conſtamment tout mal. * „ C'eſt de ce principe d'équité, de cette juſte appréciation de ſoi-même, que naîtroient la modération, la tranquillité de l'ame ; alors même qu'on critique, ou nos Ouvrages ou notre conduite. En ne travaillant, vous, que pour la gloire, il n'eſt pas étonnant que tout ce qui la bleſſoit, n'excitât votre vif reſſentiment. Peut-on ſe modérer, interrompit Voltaire, quand on ſe voit en but à de lâches agreſſeurs ? Ah ! Voltaire, la critique la plus ſenſée, ſuffiſoit ſouvent pour animer votre courroux. Moi, en qualité d'Empereur, je pouvois ſentir plus vivement, & punir plus ſévérement ceux qui oſoient m'attaquer : voici cependant comme je penſois, comme je me conduiſois. " Si „ quelqu'un peut me reprocher que je „ penſe ou que je me conduis mal, je „ me corrigerai avec plaiſir : car je „ cherche la vérité, qui n'a jamais fait „ de mal à perſonne ; au-lieu que c'eſt „ un vrai mal de ſe tromper & de s'i„ gnorer ſoi-même. „ ** Quelle forte leçon pour vos Philoſophes !

* Page 280. ** Page 291.

C'eſt toujours par le principe de vaine gloire, que vous avez ſouvent regardé en ennemis, ceux qui pouvoient égaler, ou diſputer vos talens. Vous avez protégé les Ecrivains ſubalternes qui vous faiſoient hommage ; pour rendre leur encens plus flatteur, vous les éleviez eux-mêmes au deſſus de leur ſphere, tandis que vous ne ſongiez qu'à déprimer tous ceux qui pouvoient obſcurcir votre gloire, & qui, certes, valoient mieux que vos adulateurs. J'ai ſu, repartit Voltaire, apprécier, eſtimer, encourager les talens ; mais auſſi, quand on m'attaquoit, j'ai eu de la fermeté, & point de reſpect humain. Trop peu, repliqua Marc-Aurele : & on ſentoit votre motif. J'ai toujours cru qu'un Philoſophe qui n'aſpiroit qu'à répandre la lumiere & la vertu, devoit eſtimer, aimer les gens éclairés & vertueux, loin d'être ſuſceptible d'une baſſe envie : " Quand „ tu voudras te donner du plaiſir, „ ſonge aux excellentes qualités de „ tes contemporains ; rien de ſi agréa-„ ble que l'image des vertus qui écla-„ tent dans les mœurs de ceux qui vi-„ vent avec nous : aie toujours ce

„ tableau à la main. „ Ah, Voltaire! ſi ce tableau ſi doux eût été en votre main & dans votre cœur! ſi vous aviez voulu y jetter un regard de complaiſance & d'eſtime; quel plaiſir pur & délicieux! que de diſcuſſions & d'amertumes vous vous ſeriez épargnées. Les Ombres alors, permirent à Voltaire de ſortir: Allez, lui dit Marc-Aurele; annoncez à vos Littérateurs, que quelque brillans que ſoient leurs ſuccès, ils n'auront jamais, non plus que vous, le titre eſtimable de Philoſophes, ſi, comme vous, ils méconnoiſſent la vraie morale philoſophique.

Voltaire étant triſtement ſorti de l'aſſemblée : Vous voyez à peu près, lui dit l'Ombre, le ton & le langage de ceux auxquels je dois vous conduire. Pas un qui ne diſcerne vos erreurs, & ne vous montre la vérité. Heureux ſi vous ſavez l'entendre ! Quoi ! dit Voltaire : moi, le chef des Philoſophes de mon ſiecle! être congédié de l'aſſemblée de ces ſages! être dépouillé du titre même de Philoſophe; & cela par un Empereur que j'ai comblé d'é-

loges! ô dureté, ô injuſtice du ſort!.... J'en conviens, dit l'Ombre. Mais ici nul égard humain, nulle balance que celle de la vérité.... A l'inſtant, Voltaire apperçut près d'un bocage, des Ombres qui lui parurent reſpectables : Quels ſont ces Savans, demanda-t-il; ne pourrois-je pas les aborder? Vous le pouvez, répondit l'Ombre. Vous y trouverez le Cardinal de Polignac..... Voltaire y vola. C'eſt donc vous, illuſtre Cardinal; ſans doute, c'eſt ici le Temple du Goût, & vous y préſidez (*a*). Je ſais, repartit le Cardinal, que vous m'avez choiſi pour votre introducteur dans le Sanctuaire de ce Temple : il n'eſt ici que chimeres; & les arrêts de ce Dieu, que vos propres opinions.... Mais enfin, répondit Voltaire, cette fiction ſi heureuſe, n'eſt-elle pas tout à la fois une réalité? Vos écrits n'ont-ils pas encore l'aménité, les graces, le goût qui les caractériſent? Ce n'eſt point là, dit le Cardinal, ce qui les a fait inſcrire dans le Temple de la vérité. J'ai démontré l'exiſtence de l'E-

(*a*) On aſſure que M. D. V. étonné du ſuffrage des Ombres, ſur ſon Temple du Goût, en prépare une édition toute différente de la premiere.

tre ſuprême; j'ai confondu les Athées: voilà la ſolide gloire. Les beautés littéraires ne méritent point une place dans ce Sanctuaire auguſte : croyez-vous y voir la Henriade?

Cette queſtion étonna, mortifia Voltaire; mais il n'oſa exprimer ſon mécontentement : Vous n'ignorez pas, dit-il, les éloges de toute l'Europe. Je ne vous les conteſte point, reprit le Cardinal; mais vous n'ignorez pas vous-même, que les éloges du Parnaſſe ne ſont pas toujours ceux de la vérité : témoins ceux que vous donnez à Lucrece. Je n'ai jamais, repliqua Voltaire, approuvé ſon Athéiſme. Non, dit le Cardinal : vous m'avouerez cependant, qu'il eſt un peu ſingulier de prétendre que nous nous ſommes réconciliés; & que Lucrece me rendant hommage, *ſes écrits & les miens ſont immortels.* Je parlois, dit Voltaire, de la diction, de la poéſie, des images. Fragile immortalité, repartit le Cardinal! l'ouvrage d'un Athée fût-il écrit ſupérieurement, ne mérite que l'exécration de tous les ſiecles.

A l'égard de la réconciliation prétendue, pourſuivit le Cardinal, la fiction eſt trop forte. Sachez qu'il n'eſt

aucune union entre l'ennemi de la Divinité & ſon défenſeur. Croyez-moi, Voltaire, oubliez la chimere & la vanité de votre Temple du Goût; aſpirez à celui de la vérité : c'eſt là où ſe fera le redoutable examen de tous vos écrits. Malheur à vous, ſi, malgré vos lauriers, cette vérité ſévere & inflexible n'y trouve, ſous la beauté des images & les agrémens du ſtyle, que le néant & le menſonge.

Le Cardinal diſparut. Je vous en avois prévenu, dit l'Ombre : vous ſerez peu content des converſations, où vous avez cru jouir de tant de délices & de gloire..... Voyez-vous ce ſéjour aſſez triſte; c'eſt là où eſt Socin. Vous le connoiſſez ſans doute? Oui, répondit Voltaire : ç'a été un diſputeur, & un ſophiſte chrétien ; je l'eſtime peu : pourquoi converſer avec lui? Tel eſt l'ordre, repliqua ſéchement l'Ombre, & Voltaire obéit.





IIIme. ENTRETIEN.

SOCIN ET VOLTAIRE.

Par quelle ſinguliere deſtinée, dit Socin, vois-je en ce ſéjour, le chef d'une philoſophie qui a oſé franchir dans ſes ſyſtêmes hardis, les bornes même que nous avions reſpectées dans un ſiecle d'indépendance & d'incrédulité? Voltaire embarraſſé d'un début ſi impérieux, voulut adoucir Socin, & répondit modeſtement, qu'il étoit charmé de voir des Savans, qui malgré l'ignorance & les préjugés de leur ſiecle, avoient amené l'aurore des lumieres dans la Religion & dans les Lettres. Quel que ſoit votre motif, reprit Socin, je ſais l'ordre qui vous a été preſcrit : & pour m'y conformer, ſans vous dire un mot ſur les Lettres, je me borne à un objet. On voudroit vous adjuger dans votre ſiecle le titre de Philoſophe *créateur*, par des opi-

nions *neuves* ſur la Religion. Non: l'on vous fait honneur de mon bien. J'ai été votre guide, votre maître. J'ai fondé votre fortune, & vous ai tracé la route. Vous n'avez fait que pouſſer plus loin mes faux principes. J'ai reſpecté, dit Voltaire étonné, j'ai admiré vos efforts & vos progrès naiſſans ; mais je n'ai jamais prétendu ſuivre vos traces : notre carriere a été toute différente.

Pour les rapprocher, reprit Socin, il ſuffit de vous expoſer l'origine & la ſuite de mon ſyſtême. Je vécus dans un tems, où les Sectes multipliées de la prétendue réforme, déchiroient l'Egliſe. Leur principe général étoit l'examen des Ecritures, & le droit de former leur religion ſur le ſens qu'elles donnoient à ces Livres ſaints. Moi j'allai plus loin; je n'avois que vingt-un ans : & n'ayant lu encore que les Ouvrages de mon oncle Lélio Socin, j'entrepris de former ſeul le Code de ma Religion ſur ma raiſon. Tout ce que je crus lui être conforme, je l'adoptai ; ce que je jugeai lui être oppoſé, je le rejettai. Voilà exactement votre principe, & il vient de moi.

Je ſens que votre propoſition a du vrai, dit Voltaire; mais je puis vous proteſter que, n'ayant jamais lu vos écrits, je n'ai ſuivi cette route, que parce que le bon ſens & mes lumieres me l'ont inſpirée. Vous & moi, lui dit Socin, c'eſt par un eſprit d'incrédulité & d'orgueil, que nous avons oſé fixer ſur nos minces lumieres, les objets les plus ſublimes de la Religion. Quoi! dit Voltaire, la raiſon n'eſt-elle pas émanée de Dieu? n'eſt-elle pas notre regle, notre guide? peut-on s'égarer en la ſuivant? Sophiſme qui ne peut ſéduire que les foibles mortels, répondit Socin. La ſaine raiſon eſt la vérité; mais le raiſonnement du Philoſophe eſt-il donc la raiſon éternelle: & ne ſentez-vous pas, qu'en donnant le nom de *raiſon* à tout ce qu'on juge vrai, on conſacre ſouvent ſes idées & ſes erreurs, ſous ce nom reſpectable? Telle eſt la fauſſe route qui nous a précipités dans les ténebres.

Ainſi donc, en la ſuivant cette route, pourſuivit-il, je regardois comme un eſclavage, la ſoumiſſion à l'autorité de la Foi. Je voulus penſer librement,

& d'après moi ſeul. Je l'avoue, dit Voltaire, j'ai adopté cette liberté de penſer comme le privilege inaliénable de la Philoſophie; j'en ai établi les droits & les avantages; j'en ai joui. Je le ſais, dit Socin : & cette liberté qui nous parut ſi raiſonnable, eſt bien oppoſée à la raiſon. Car enfin, qu'on puiſſe choiſir librement ſes ſyſtêmes purement philoſophiques, rien de ſi juſte. N'importe qu'on ſe trompe ſur les tourbillons ou l'attraction; ſur la Poéſie ou le bon goût; mais ſi Dieu nous révele des vérités dogmatiques & morales, s'il nous oblige de croire & d'adorer ſes Oracles, pouvons-nous alors *penſer librement*; ce droit prétendu ne ſeroit-il pas abſurde & impie?

Il y a plus; par une ſorte mépriſe, vous paſſez adroitement de la liberté de penſer, *à la liberté de parler*, *de dogmatiſer*. " Qui garde le ſilence ſur ces deux „ objets, (*la Religion & le Gouvernement*) qui n'oſe regarder fixement ces „ deux poles de la vie humaine, eſt un „ lâche. „ * On comprend votre ſens.

* Raiſon par alph. 10me Entretien.

Un Philoſophe, reprit Voltaire, peut-il inſtruire les hommes, ſans les former dans les vrais principes de la Religion & de la Société ? Un Philoſophe, repartit Socin, qui n'a aucune autorité, ni dans la Religion, ni dans la Société, a-t-il le droit d'en attaquer les vrais principes, d'en établir les regles prétendues ſur ſes idées ? voilà où eſt la témérité; voilà ce que répriment & la Religion & le Gouvernement, & ce qu'ils répriment avec équité. Vous approuvez donc, repliqua Voltaire, les entraves qu'on donne au génie, en perſécutant ceux qui éclairent les hommes ? Je n'approuve, dit Socin, aucune perſécution. Je vous dis ſimplement, que réprimer de hardis Ecrivains, qui, énorgueillis par leurs talens, oſent attaquer la Religion, & régler le Gouvernement, le cenſurer, c'eſt l'autorité la plus juſte en elle-même, & la plus utile aux Citoyens. Qu'on ne ſoit comptable qu'à Dieu de ſes ſentimens, pour cela peut-on les répandre quand ils ſont contagieux? C'eſt cependant ſur ces cenſeurs vigilans & éclairés, ſur ces Tribunaux que vous parlez ainſi : " Arra-„ cher aux hommes la liberté de pen-

„ ſer ! juſte Ciel ! tyrans fanatiques, „ commencez donc par nous couper „ les mains qui peuvent écrire ; arra- „ chez-nous la langue qui parle contre „ vous ; arrachez-nous l'ame, qui n'a „ contre vous que des ſentimens d'hor- „ reur. „ (*a*) Que dites-vous de ce ſtyle ? eſt-il clair & énergique ?

Voltaire n'oſa juſtifier un texte ſi ardent. Il ſe jetta d'une maniere vague & embarraſſée, ſur le zele de la Philoſophie, ſur l'amertume de l'intolérance. Laiſſez, interrompit Socin, toutes ces diſcuſſions ſtériles & diſparates. Le droit *de penſer* contre la vérité de Dieu, eſt un abus inſoutenable. Mais le droit *de parler librement*, c'eſt-à-dire de répandre hautement ſes erreurs, eſt un attentat juſtement réprimé par les Loix.

Je reviens à cette liberté de penſer, ſource de mes erreurs. Aveuglé par ce ſyſtême, je regardois la Foi Chrétienne comme un joug ſtupide & inſupportable. Quoi, me diſois-je, captiver ma raiſon ! croire ſur l'autorité d'autrui, ce que je ne puis concevoir !..... Non, non : briſons ces

(*a*) Mél. Phil. tome 4, page 340.

entraves ; ſecouons ce joug ; ſuivons mes lumieres. Et comment, reprit Voltaire, réſiſter à des idées ſi juſtes, ſi évidentes ? La Foi, comme à vous, me parut toujours un hommage imbécille. C'eſt vous-même, repliqua Socin, qui en avez fait cet hommage imbécille : " & elle conſiſte (*la Foi*) à „ croire, non ce qui eſt vrai, mais ce „ qui paroît faux à l'entendement ; (*a*) „ *& ailleurs* : je crois ce qui eſt impoſſible à ma raiſon ; ou plutôt, je crois „ ce que je ne crois pas ; „ (*b*) avouez que c'eſt faire de la Foi un délire.

Mais, dit Voltaire, la Foi n'exige-t-elle pas que j'immole ma raiſon ? & dès-lors, ne dois-je pas croire ce que je juge être faux ! . . . . . . Non, Voltaire, répondit Socin. La Foi n'immole jamais la ſaine raiſon, mais le raiſonnement. La Foi ne nous dit jamais de croire ce qui eſt contre la raiſon, mais ce qui eſt au deſſus de la raiſon ; ce qui eſt impoſſible, mais ce qui eſt incompréhenſible. Vaines diſtinctions, repartit Voltaire : elles ne

---

(*a*) Raiſon par alph. Art. *Foi*.
(*b*) Mél. phil. tome 6, page 321.

peuvent ſatisfaire un eſprit philoſophique. Pour lui, tout ce qui ne peut ſe concevoir eſt impoſſible. Diſtinctions très-réelles pour un eſprit juſte, repliqua Socin. La raiſon nous eſt donnée pour connoître les vérités naturelles ; mais étant ſi bornée, peut-elle connoître les vérités infinies, ou la profondeur de l'être de Dieu ? Vous l'avez dit vous-même : *Il m'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.* Vous avez ainſi apoſtrophé les Docteurs. „ Je pourrois te faire un *in-folio* de „ queſtions auxquelles tu ne pour- „ rois répondre, que par quatre mots : „ *Je n'en ſais rien.* Et cependant tu „ as pris tes degrés, tu es fourré, & „ ton bonnet l'eſt auſſi, & on t'appelle „ maître. „ Dites-le-moi, Voltaire : ſi on retournoit ce texte ſi fin, ſi honnête, contre les Philoſophes, qui veulent non-ſeulement tout connoître, mais *tout comprendre*, que répondriez-vous ? Voltaire qui ne s'attendoit pas à cette rétorſion, fut embarraſſé. Il s'excuſa, en diſant qu'il n'avoit parlé que des queſtions *baroques* & *inintelligibles* de quelques Théologiens. Au ſurplus, ajouta-t-il, ſi j'ai regardé comme impoſſible ce que je n'ai pu com-

prendre, c'eſt que je ne vois, ni dans l'objet, ni dans la raiſon, le germe de cette poſſibilité.

Vous vous trompez, reprit Socin: il eſt deux genres de preuves : l'un *intrinſeque*, quand on découvre dans l'objet même le nœud intime & direct de ſa vérité; l'autre, *extrinſeque*, quand cette vérité, quoique non conçue, eſt appuyée ſur des preuves extérieures, mais infaillibles. Telle eſt la certitude des Myſteres. Dieu ne montre pas directement dans l'abyme auguſte de ſon être, leur vérité immuable & éternelle; mais il nous dit : (*Et il appuie ſa parole ſur des moyens divins :*) TEL MYSTERE EXISTE. Alors cette exiſtence eſt auſſi certaine que les vérités mathématiques. C'eſt donc la raiſon elle-même, qui, quoiqu'elle ne le conçoive pas, nous dit de le croire. Nous avons trouvé, dit Voltaire, le point qui concilie ces deux choſes oppoſées, & le voici. Un objet peut être vrai *théologiquement*, & faux *philoſophiquement*. Ainſi, nier, ſuivant la raiſon, un myſtere; ce n'eſt point dire que la révélation ne le propoſe pas comme vrai. Sophiſme pitoyable, repartit Socin, quoique vous l'ayez puiſé,

dites-vous, dans *un puiſſant génie* (*a*). C'eſt aſſurer tout à la fois, le *oui* & le *non*. Car enfin, Dieu eſt toute vérité; & conſéquemment, la vérité naturelle & philoſophique, auſſi bien que la vérité ſurnaturelle & théologique. Il eſt donc méthaphyſiquement impoſſible, que le même objet ſoit contraire à la vérité naturelle, & conforme à la vérité ſurnaturelle : c'eſt ſe démentir dans les termes.

On ſent le motif, continua Socin, de cette diſtinction abſurde. Vous voudriez, en niant les Myſteres, feindre encore une ſorte de reſpect pour la révélation. Mais ce reſpect illuſoire, ne ſe ſoutient pas; & tandis que vous paroiſſez quelquefois la reconnoître par bienſéance; mille fois ailleurs, vous en parlez avec mépris. " Il n'y a, di-
„ tes-vous, que la révélation qui puiſſe
„ apprendre clairement aux Saints,
„ comme on mange le Fils en corps
„ & en ame, ſans manger le Pere & le
„ Saint-Eſprit. (*b*) Et encore, il n'eſt
„ pas gravé dans la raiſon, que trois
„ ſont un; qu'un morceau de pâte eſt

(*a*) Dict. phil. page 69.
(*b*) Mél. phil. tome 7, page 10.

„ l'Eternel; (*a*) que l'âneſſe de Balaam „ a parlé. „ (*b*) Eſt-ce là dire que vous croyez les Myſteres *vrais théologiquement?* Voltaire rougit de ſa controverſe; & pour la pallier, il dit qu'il avoit ſimplement voulu expoſer que les Myſteres, n'étant pas dans la raiſon, lui paroiſſoient contraires à la raiſon. Du moins, reprit Socin, falloit-il les expoſer avec juſteſſe, & ne pas dire avec autant d'ignorance que de groſſiéreté, qu'un morceau de pâte, eſt l'Eternel. N'inſiſtons pas davantage : reprenons la ſuite de nos erreurs.

Ne pouvant concevoir la Divinité éternelle du Verbe, je tâchai de rétablir l'Arianiſme. Moi, interrompit Voltaire, je n'embraſſai aucune Secte. Pourquoi donc, repartit Socin, avez-vous dit que " la divinité de J. C. n'avoit „ été reconnue qu'au Concile de Ni-

---

(*a*) Il paroît que M. de Voltaire a oublié ſon Catéchiſme; autrement il ſe ſeroit donné bien de garde de faire uſage de ces bizarres expreſſions. Car la ſubſtance du pain étant changée, par la Conſécration du Prêtre, en la ſubſtance du Corps de J. C., on ne peut dire qu'en blaſphémant, qu'il n'eſt pas *gravé dans la raiſon qu'un morceau de pâte eſt l'Eternel.*

(*b*) Le Caloyer.

„ cée, malgré les oppoſitions des trois „ quarts de l'Empire? qu'aucun Evan„ gile n'avoit dit qu'il étoit conſubſ„ tantiel à Dieu? „ (*a*) N'eſt-ce pas là le pur Arianiſme? que dis-je? non; vous ne fûtes pas Arien. Cette Secte donnoit à J. C. les titres les plus ſublimes, & même le nom de DIEU, de FILS de Dieu. Vous, ſous cent emblêmes palpables *du Dieu Viſthon*, incarné parmi les Indiens, & d'autres paralleles impies, vous en avez parlé d'une maniere, qui eût fait frémir Arius. Je tais cet affreux détail.

Je niai, pourſuivit Socin, le péché originel, ne pouvant comprendre qu'on pût pécher avant ſa naiſſance, ni être coupable d'un péché étranger. Je niai l'éternité des peines que je jugeai contraires à la bonté de Dieu. N'avez-vous pas ſoutenu ces mêmes erreurs, & par les mêmes motifs? Voltaire en convint, & vouloit encore ajouter de nouvelles raiſons. C'eſt ainſi, interrompit Socin, que vous & moi avons oſé juger les voies du

(*a*) Mél. philoſ. tome 3, page 81; tome 6, page 354.

du Très-Haut, ſur nos foibles lumieres; comme ſi nous connoiſſions parfaitement la tache originelle & ſes ſuites, le rapport redoutable de nos œuvres avec la juſtice & la ſainteté de Dieu? C'eſt ainſi que voulant trancher ſur des décrets adorables, nous avons témérairement expoſé notre être & notre ſort. Vous ajoutez dans votre aveuglement une dériſion : " Mon ami, je „ ne crois pas plus l'enfer que vous: „ mais il eſt bon que votre Servante, votre Tailleur, & même votre „ Procureur, le croient. „ (*a*) Vous plaiſantez donc ſur un objet ſi effrayant!

Je conclus. Pour me raſſurer ſur toutes ces erreurs, j'imaginai un moyen, celui de dire que les dogmes contre leſquels je m'élevois, n'étoient point FONDAMENTAUX, c'eſt-à-dire, ESSENTIELS au Chriſtianiſme. Ainſi admis-je la bonne foi & la ſûreté dans toutes les Sectes. N'eſt-ce pas là le berceau & le modele de votre tolérance philoſophique? Voltaire vouloit en prouver la ſageſſe & la douceur....

(*a*) Dict. phil. art. *Enfer*.

Inutilement, interrompit Socin : il n'eſt ici queſtion que d'un point. Notre principe mutuel, *la liberté de penſer*, nous a précipités dans les mêmes erreurs. Il eſt une différence énorme cependant. Vous y en avez joint une multitude d'autres, plus fortes encore ; mais dont je ne ſuis point chargé de vous parler. Vous avez pouſſé l'abus de la raiſon juſqu'au fanatiſme : titre dont vous gratifiez le zele des croyans. Voltaire, atterré à ce mot : Moi, fanatique ! s'écria-t-il, moi, qui ai foudroyé ce monſtre ! Il n'y a qu'une Ombre qui puiſſe me faire impunément un reproche auſſi noir. Point d'humeur, Voltaire, reprit tranquillement Socin : ſi jamais on a calomnié ſur le fanatiſme, c'eſt vous. Rappellez-vous ce que vous écriviez au Roi de Pruſſe, ſur la Tragédie de Mahomet : " On voit „ dans ce même ſiecle, où la raiſon „ éleve ſon trône d'un côté, le plus „ abſurde fanatiſme dreſſer ſes autels „ de l'autre. „ Parliez-vous aux Muſulmans ? Parliez-vous des Indiens, en diſant : " Mais ſi des fanatiques ou „ des frippons, ou des gens qui poſ- „ ſedent ces deux qualités tout à la „ fois, viennent corrompre la Reli-

„ gion pure & ſimple : ſi, par ha-
„ zard, des Mages & des Bonzes ajou-
„ tent des cérémonies ridicules, à des
„ Loix pures & ſaintes; des Myſte-
„ res impertinens à la morale des Zo-
„ roaſtre & des Confutzée? „ Vous avez donc clairement accuſé de fanatiſme, les Miniſtres de la Religion. Il ſeroit aiſé de repouſſer la calomnie; de prouver que vous donnez au vrai zele le caractere odieux de fanatiſme. Ici je me borne à vous dire, qu'il eſt auſſi un *fanatiſme de raiſon*, & que c'eſt là ce qui vous caractériſe, vous & vos Philoſophes, lors même que vous vous prétendez les Apôtres de la raiſon. Je vais vous le prouver.

Les Jean de Leide, les Anabaptiſtes, les Quakers, & tant d'illuminés, déja prétendoient ſuivre la raiſon. Sans vous imputer ces rêves, ces délires & ces fureurs, je vous dis, & à vos ſemblables, que votre manie ſur une fauſſe raiſon eſt *un vrai fanatiſme.* Etablir un Tribunal de deſpotiſme, d'où vous jugez avec empire & orgueil, la Religion même, ſes Miniſtres & ſon culte; mépriſer comme

des imbécilles & des idiots, quiconque n'adore pas vos arrêts; vous encenſer mutuellement, & regarder le reſte du genre-humain comme fait pour ramper devant vous; donner les ſyſtêmes les plus faux, les plus bizarres pour des Oracles de lumiere & de ſageſſe, n'eſt-ce pas là, ſous le manteau de la raiſon, *un Fanatiſme* caractériſé?

Voltaire, qui n'avoit d'abord pris ce reproche que comme une injure malhonnête, fut outré de ce que Socin le prouvoit au ſérieux, de ce qu'il l'imputoit aux Philoſophes. Traiter ainſi, dit-il, avec un tranſport d'amertume, des Savans qui forment leurs Citoyens & l'Univers dans la vérité & la vertu! Non: ce trait n'eſt pas ſupportable.... Calmez-vous, Voltaire, reprit Socin. Je le ſais: vous avez dit " que les Phi-
„ loſophes n'ayant aucun intérêt par-
„ ticulier, ne peuvent parler qu'en fa-
„ veur de la raiſon & du bien pu-
„ blic....; que les ſentimens philoſo-
„ phiques ne pouvoient nuire à la Re-
„ ligion d'un Pays; que les Philoſo-
„ phes ne feroient jamais ſecte de Re-
„ ligion, parce qu'ils étoient ſans en-

„ thouſiaſme. „ (*a*) L'apologie eſt vraiment comique. Il eſt de fait que vous parlez tous en Légiſlateurs enthouſiaſtes. Il eſt de fait que vous adorez votre raiſon, & que vous la propoſez avec empire, comme la regle des hommes. Il eſt de fait que la fureur du proſélitiſme vous dévore, que vous multipliez les écrits audacieux pour arracher les Chrétiens à leur foi, & leur inſpirer vos ſyſtêmes contagieux..... (*b*) Et ce n'eſt pas là un Fanatiſme ! Chaque trait abſorboit Voltaire. Ne pouvant les repouſſer, il crut échapper en attaquant lui-même Socin.

Pouviez-vous, lui dit-il, aſſimiler une doctrine de ſageſſe & d'humanité, aux Sectes turbulentes qui ont ravagé la Religion & les Etats? à la vôtre, qui a ſi cruellement diviſé la Pologne, & de là s'eſt répandue dans l'Europe entiere? Croyez-vous m'offenſer, reprit Socin? Je condamne avec horreur mes leçons de ſcandale. Proſcrivez les vôtres. Oui, la Secte philo-

(*a*) Œuvres de V. tome 4, §. 15.
(*b*) Voyez les preuves de la vérité de ces maximes, dans les écrits de M. D. V.

ſophique a fait plus de ravages dans le Chriſtianiſme que toutes les héréſies. Celles-ci en reſpectoient du moins la Divinité; & vous, vous le traduiſez en Secte de ſuperſtition & d'impoſture. Celles-ci laiſſoient la pure morale, le ſort éternel du vice & de la vertu; & vos faux Savans, en niant ces vérités, ont ſappé la baſe des Trônes, & briſé les liens de la ſociété. Celles-ci employoient les ſophiſmes, & vous tous les genres poſſibles de ſéduction : le ſtyle, la littérature, les ſarcaſmes, le ridicule, la calomnie, l'indépendance; l'intérêt des paſſions. Que d'autres moyens encore! Delà, ce poiſon funeſte qui a gagné tous les Etats, & entraîné la Jeuneſſe. Voilà ce que vous appellez PROGRÈS DE LA PHILOSOPHIE MODERNE. Plus que tout autre, par vos talens, par la multitude & la hardieſſe de vos Ecrits, par le brillant de votre ſtyle, par la célébrité de votre nom, vous avez contribué à cette déplorable révolution. C'eſt là ce que j'appelle *Fanatiſme* : & il diſparut.

Voltaire ſortit, animé par le dépit & la vengeance : plus il réfléchiſſoit ſur le titre odieux de fanatique, (lui qui ſi ſouvent l'avoit prodigué,) plus ſa vivacité s'enflammoit. Permettez, dit-il à l'Ombre, que pour effacer ce ſouvenir, j'aille converſer avec quelques Savans honnêtes; j'y trouverai, ſans doute, de l'aménité & de la douceur. Vous voyez, lui répondit l'Ombre, ce ſéjour peu éloigné ; vous y trouverez Fontenelle. Auſſi-tôt Voltaire y dirigea ſes pas ; & quoiqu'il rencontrât ſur la route bien des Ombres, il ne s'y arrêta point : étant enfin arrivé, il trouva Fontenelle, qui s'occupoit ſeul dans un Boſquet. Rien ne peut exprimer, lui dit-il, le plaiſir que j'ai de revoir le Neſtor de la Littérature Françoiſe. Sans doute vous jouiſſez ici des avantages qui vous ſuivirent ſi conſtamment ſur la terre. Nos liens, répondit Fontenelle, ſont plus ſolides & plus grands. On ne voit plus ici la vanité & l'injuſtice du Théâtre du monde. Du moins, reprit Voltaire,

il fut équitable pour vous, ce Théâtre. Toujours vous y fûtes eſtimé, honoré. Vous-même, repartit Fontenelle, n'avez-vous pas été comblé de biens & de gloire? La Littérature, ſi ſouvent ingrate, a été pour vous une ſource féconde, & en éloges & en richeſſes. Pourriez-vous, dit Voltaire, comparer nos ſorts? Votre étoile n'a verſé ſur vous que de douces influences : la mienne m'a ſouvent inondé d'amertumes.

MON ÉTOILE, dites-vous, repartit Fontenelle? Savez-vous que ſouvent nous la formons nous-mêmes? J'ai conſervé ma paix, mes amis, ma conſidération, juſqu'à l'âge le plus décrépit. Je crois en trouver la ſource dans un caractere ſous lequel vous m'avez déſigné, LE DISCRET FONTENELLE; comme j'apperçois la ſource des chagrins de bien des Littérateurs dans le caractere oppoſé... Ceci vous étonne... Vous en cherchez le ſens : le voici.

Je fus DISCRET dans la ſociété & la littérature. Je ne voulus point y dominer : je protégeai les jeunes Auteurs, mais ſans empire. J'encourageai les talens naiſſans, je ne mépriſai point, je ne déchirai point les médiocres, je n'atta-

quai ni ne déprimai mes rivaux, j'applaudis à leurs ſuccès; je fis taire mes critiques, par ma douceur & mon ſilence, ſouvent par mes bienfaits. Voilà mon caractere. Serez-vous ſurpris ſi j'eus peu d'ennemis? Non, ſans doute, répondit Voltaire, vous ne pouviez que vous gagner tous les cœurs. Vous le pouviez, comme moi, repartit Fontenelle : voilà L'ETOILE.

Je fus DISCRET avec les Grands, je ne les cultivai qu'avec réſerve & reſpect, je ne les flattai jamais avec adulation, mais je ne leur manquai jamais. Je connus les ſages bornes qui ſéparoient le Poëte & l'homme de Lettres, des Princes & des Grands : auſſi éprouvai je toujours leurs bontés. C'étoit le vrai moyen, dit Voltaire, de vous les concilier, & d'échapper à leurs caprices. Vous avez raiſon, repartit Fontenelle. J'ai connu des Littérateurs, qui, s'écartant de cette route, avoient perdu, irrité de puiſſans Protecteurs. D'où vénoit LEUR ETOILE? Je crois, dit Voltaire, qu'en faiſant votre portrait, vous voudriez y joindre une leçon ? cela ſeroit peu obligeant. Si ç'en eſt une, repartit Fontenelle,

rendez-vous-la ſalutaire. Il en eſt tems encore.

Je fus DISCRET ſur la Religion. Je ne crus point qu'on ne pût acquérir de grands talens ſans l'attaquer, ſans déchirer ſes Miniſtres. De là mon repos; de là l'eſtime que.... Et moi, repliqua avec feu Voltaire en l'interrompant, je ne crus jamais qu'un Philoſophe dût être diſſimulé, en cédant, par politique & par intérêt, aux préjugés. Vous prouvez bien, répondit doucement Fontenelle, l'aigreur qui toujours anima vos procédés & vos diſputes. Je pourrois vous humilier, mais je ſerai encore DISCRET. Je vous le répete, Voltaire, c'eſt ma douceur & ma réſerve qui ont formé la tranquillité de mes jours. C'eſt votre vivacité & votre imprudence en tout genre, qui vous a attiré tant de juſtes critiques, & tant de dégoûts amers.

Il s'en va, reprit Voltaire. Mais voyez-vous, ſous une feinte douceur, le ſel piquant de ſes leçons? Lui convient-il?.... Je m'en ſuis apperçu, dit l'Ombre. On ne peut cependant lui diſputer un caractere obligeant & modéré. Sans doute, il aura été témoin de quelques-uns de vos démêlés.....

Mais j'apperçois la Fontaine qui vient à vous. Voltaire alla à sa rencontre. Me pardonnerez-vous, lui dit-il en riant, ma petite malice, quand je vous ai présenté dans le Temple du Goût, *déchirant les trois quarts d'un gros Recueil d'Œuvres posthumes, imprimées par les Editeurs qui vivent des sottises des morts ?* Très-fort, repartit la Fontaine : & je vous conseille de rendre le même service à vos Ouvrages ; ils n'en seront que plus estimés & plus utiles. Voltaire interdit d'une réponse si peu attendue : Pourquoi, lui dit-il, payez-vous ma politesse par une critique ? Je n'y reconnois pas l'urbanité de la Fontaine. Vous m'étonnez, repliqua ce Maître particulier des Eaux & Forêts. Un avis de vérité & d'amitié, n'est pas une satyre. J'ai cru vous obliger en vous disant le moyen de rendre vos Ouvrages immortels. Ne le sont-ils pas, repartit Voltaire ? Ignorez-vous le suffrage de mon siecle ? Il les a mis dans ses fastes, & déja je les vois percer dans les siecles futurs. Je le sais, repliqua la Fontaine, & c'est précisément parce que vos Ecrits littéraires sont bien faits, qu'il faudroit en ôter ce qui

les défigure. Vous me rendez ma critique, reprit Voltaire, prenant la chose sur le ton naïf du Fabuliste; mais je je vous répondrai par une de vos jolies fables. J'aurois peur d'être ce Vieillard aux cheveux gris & aux cheveux noirs, qu'on rendit chauve. Les uns voudront que je supprime tel Ouvrage, d'autres tel encore, & je serai dépouillé de tout. J'aime mieux rester comme je suis. Ne craignez rien, dit la Fontaine : il vous en restera beaucoup, & vous n'en serez que mieux. Baile n'a-t-il pas dit qu'il n'auroit pas fait tant de volumes s'il n'avoit écrit que pour les gens sensés?

Voltaire attaché à l'Idole de l'ensemble de ses pensées, ne put goûter ce conseil d'amitié; & la Fontaine le plaignit. Moi, ajouta-t-il, je l'ai suivi autant qu'il m'a été possible. J'ai rétracté hautement, amérement, mes contes licencieux. Comment avez-vous pu blâmer le Pere Pouget, qui me traça la maniere de réparer mes scandales? J'ai dit seulement, répondit Voltaire, qu'il vous avoit traité, quoiqu'ayant *des mœurs innocentes*, " *comme s'il eût parlé* „ *à la Brinvilliers & à la Voisin.* „ Cela

étoit-il raiſonnable? Voici, repliqua la Fontaine, ſa conduite.

J'avois composé des Ouvrages ſcandaleux; il m'obligea à brûler un manuſcrit, & à faire amende-honorable devant Meſſieurs de l'Académie, qui ſe rendirent chez moi par députés. Où eſt le zele indiſcret? Falloit-il, repartit Voltaire, donner un ſpectacle ſi humiliant, pour quelques contes facétieux? Je ſais, reprit la Fontaine, que vous m'avez voulu appliquer ma fable du baudet condamné pour avoir mangé un peu d'herbe, tandis qu'on pardonnoit aux lions & aux ours. C'étoit là me juger bien favorablement. Les hommes ſont déja ſi miſérables, dit Voltaire. Quel mal y a-t-il de les égayer par quelques plaiſanteries naïves? Aucun, répondit la Fontaine, quand elles ne gâtent ni l'eſprit ni le cœur. Mais quand elles inſpirent la licence & la volupté, plus ces traits ſont fins & amuſans, plus ils ſont contagieux. Vous euſſiez mieux fait de m'imiter, que de railler ma démarche. Moi, dit Voltaire, j'obéirois en automate à un Pere Pouget? Il faudroit que mon eſprit eût bien baiſſé.

C'eſt le ſuffrage injuſte & funeſte, repliqua la Fontaine, qu'on oſe porter de ces repentirs ſalutaires : on le porta ſur moi ; & voici ce que j'en écrivis à Monſieur de Maucroy, mon ami :
„ Tu te trompes aſſurément, mon
„ cher ami ; s'il eſt bien vrai, com-
„ me M. de Soiſſons me l'a dit, que
„ tu me croies plus malade d'eſprit,
„ que de corps. Il me l'a dit, pour
„ m'inſpirer du courage ; mais ce n'eſt
„ pas de quoi je manque. Je t'aſſure
„ que le meilleur de tes amis, n'a
„ pas à compter ſur quinze jours de
„ vie..... O mon cher, mourir n'eſt
„ rien ; mais ſonges-tu que je vais
„ comparoître devant Dieu ! tu ſais
„ comme j'ai vécu. Avant que tu re-
„ çoives ce billet, les portes de l'éter-
„ nité ſeront peut-être ouvertes pour
„ moi. „ *Ce* 10 *Février* 1695. Eſt-ce là un ſtyle de délire, ou de ſageſſe ? Je ne vous ai point accuſé, dit Voltaire, de n'avoir agi que par foibleſſe ; mais vous pouviez avoir ces ſentimens, ſans y mettre tout l'éclat de la ſcene du Pere Pouget.

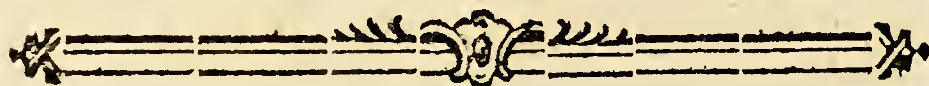
Racine fils, dit la Fontaine, en a parlé avec plus de juſteſſe.

A des Sujets honteux, se livrant à regret,
La Fontaine en gémit : à ses remords rebelle,
Sa main sert malgré lui, sa plume criminelle:
Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence, à la fin de ses jours :
Du maître qui s'approche, il prévient la Justice,
Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Voilà, Voltaire, un motif & un modele de retour. Brûlez les écrits de votre porte-feuille; car on les fera paroître : on y ajoutera après votre mort. Rétractez hautement ceux qui répandus par-tout, y perpétuent, y multiplient les scandales. Prévenez par cette amende-honorable, & par vos regrets, le jugement terrible de la vérité. Il approche, & vous touchez au tombeau. Profitez de cet avis, c'est le dernier peut-être.

Déja il est loin, dit Voltaire ému: Attendois-je un sermon de la Fontaine ? Si des Ombres douces & honnêtes me parlent ainsi, que dois-je attendre des Ombres séveres & ennemies ? Il n'en est pas une, repartit l'Ombre. Elles ne veulent que vous instruire, & vous ramener. Soyez-en

convaincu : enfin, leurs diſcours ſeroient plus conſolans ; loin de vous faire peine, vous en ſentiriez le prix.... Mais je crois voir Paſcal qui s'avance. Je vous conduiſois à lui. Paſcal, dit Voltaire un peu effrayé : j'ai critiqué *ſes penſées;* il eſt d'ailleurs d'un caractere rude & ſévere. Non, dit l'Ombre : il vous attend ; puiſque vous connoiſſez la trempe de ſon eſprit, prenez un ton ſoumis & modeſte.



IVME. ENTRETIEN.

PASCAL ET VOLTAIRE.

PASCAL converſoit avec Huet, Abadie, & d'autres Savans qui avoient conſacré leurs veilles à la Religion, lorſqu'on introduiſit Voltaire. Je ſais, lui dit-il, l'ordre & l'objet de votre viſite. Ces Savans ſeront témoins & juges de vos réponſes. Ils l'aſſurerent qu'ils l'écouteroient avec douceur & équité ; cette promeſſe honnête calma un peu ſa frayeur.

Je ſuis ſurpris, lui dit d'abord Paſcal, qu'à l'occaſion d'un grand Ouvrage, qu'une mort prématurée m'empêcha de commencer preſque, vous vous ſoyez exprimé ainſi : " On dit que „ tous ces Ouvrages qu'on a faits depuis peu pour ſoutenir la Religion „ Chrétienne, ſont plus capables de „ ſcandaliſer que d'édifier. Ces Auteurs „ prétendent-ils en ſavoir plus que „ J. C. & ſes Apôtres ? " (*a*) Eſt-ce ſérieuſement que vous parlez ainſi? Peut-on nier, répondit Voltaire, que des Théologiens curieux & inquiets, n'aient, par des queſtions inutiles ou indiſcretes, excité bien des troubles dans les ames ſimples? Peut-on nier, repartit Paſcal, que depuis ce ſiecle ſur-tout, une fauſſe philoſophie n'ait enfanté une multitude de Libelles hardis, ſéditieux, tous pour renverſer les vérités capitales de la Religion? Or, repouſſer ces traits contagieux, défendre la vérité outragée, eſt-ce là prétendre en ſavoir plus que J. C.?

Mais je viens à *mes Penſées*. Elles n'ont pour objet que la preuve du Chriſtianiſme. Pourquoi les avez-vous

(*a*) Remarques ſur les penſées de Paſcal.

attaquées ? J'ai prévenu, dit Voltaire, ce reproche. " Il feroit abfurde & „ cruel, ai-je dit, de faire une affaire „ de parti de ces penfées de Pafcal. „ Je n'ai de parti que la vérité. Je „ penfe qu'il eft vrai que ce n'eft point „ à la Métaphyfique à prouver la Re- „ ligion Chrétienne. Je fuis Métaphy- „ ficien avec Loke, & Chrétien avec „ faint Paul. „ Eft-il rien de plus orthodoxe ? Dites, de plus artificieux, reprit Pafcal. Vous n'avez de *parti que la vérité*, parce que vous appellez VÉRITÉ toutes vos opinions. La Métaphyfique ne prouve pas les faits & les Myfteres de la Religion; mais elle en prouve les vérités naturelles, & l'analogie des vérités furnaturelles, avec une faine raifon. Quand on eft Chrétien avec faint Paul, on ne l'infulte pas dans le *douteur* & dans dix Libelles. Laiffons ces fubterfuges : allons au fait.

J'ai peint, dans mes penfées, l'homme tel que la foi & la raifon nous le montrent. Vous, en le peignant d'après vos propres lumieres, vous l'avez méconnu. Et d'abord voici vos erreurs fur fa fpiritualité. " Il nous paroît que „ la penfée pourroit bien être, non

„ pas l'eſſence de l'être penſant, mais „ un préſent que le Créateur a fait à „ ces êtres que nous nommons pen- „ ſans. (*a*) Et ailleurs : qu'il ait attaché „ cette faveur (*la vérité*) à un atôme „ élémentaire, caché dans moi, ou à „ l'aſſemblage de me organes ; cela ne „ fait rien au fond. „ (*b*) Eh bien, dit Voltaire, eſt-il rien de plus modeſte, de plus philoſophe ? Ne hâtez pas votre éloge, repartit Paſcal. D'abord cette poſſibilité prétendue de la matiere penſante a bientôt été érigée en ſyſtême ; qu'elle ſoit *atôme de feu ou aſſemblage des organes*, toujours ne ſeroit-elle que matiere. Or, la ſaine Métaphyſique nous démontre que l'identité de ces deux ſubſtances eſt impoſſible. Le corps eſt une ſubſtance étendue, diviſible, qui n'eſt ſuſceptible que de propriétés corporelles. L'ame eſt une ſubſtance ſpirituelle, ſans forme, ſans étendue, qui n'eſt ſuſceptible que de ſentimens ſpirituels, tels que l'intelligence, la haine, l'amour : pourquoi donc dites-vous que Dieu peut donner la *penſée à un*

(*a*) Œuvres de Voltaire, Tome 4.
(*b*) Mél. Phil. Tome 6, page 230.

atôme? c'eſt-à-dire, rendre un atôme penſant; qu'il peut l'attacher à *l'aſſemblage des organes?* Parce que l'ame anime les organes, & qu'à leur occaſion, elle forme des penſées, s'enſuit-il que les organes ſoient penſans? qu'ils ſoient l'ame? Mais, dit Voltaire, pourquoi chercher dans le corps *un ſouffle*, *un eſprit* que nous ne pouvons concevoir? Ne ſuffit-il pas de ſavoir que nous ſommes corps, & que nous penſons? Quoi! dit Paſcal, vous percez les vérités les plus abſtraites, & vous ne pouvez concevoir ce que conçoit aiſément l'eſprit le plus borné? Il n'eſt point ici queſtion des profondeurs de l'ame; mais de ſon exiſtence & de ſa nature. Sans comprendre Dieu, on conçoit aiſément ſon exiſtence. Il eſt l'Intelligence infinie; il peut donc produire à ſon image des intelligences finies: voilà ce *ſouffle*, cet *Eſprit* que vous jugez incompréhenſible.

Telle eſt donc, continua Paſcal, la dignité de l'ame, *l'Image de Dieu.* Comment avez-vous pu l'aſſimuler à l'inſtinct des bêtes? Du langage du ſerpent, de celui de l'âne de Balaam, du jeûne qu'on fit garder aux animaux de

Ninive, vous concluez doctement : „ Tout cela prouve *évidemment* que les „ hommes & les animaux étoient re- „ gardés comme deux especes de mê- „ me genre. „ (*a*) Et voilà l'*évidence philosophique* ? Voltaire n'osa insister sur la justesse de cet argument. Il prétendit ne pas avoir fait un parallele exact. Il n'est sûrement pas tiré d'une métaphysique bien sublime, reprit Pascal, non plus que celui-ci, de même force. (*b*) " S'est-on bien entendu quand „ on a dit qu'il y a dans l'homme un „ petit être qui commande à des pieds, „ à des mains, & qui ne commande „ pas à l'estomac? Et ce petit être n'est „ ni dans l'éléphant, ni dans le sin- „ ge..... „ (*c*) Oui, Voltaire, on s'est bien entendu, & en voici l'idée claire. *J'entends* que l'ame, unie au corps par un lien connu de Dieu seul, peut diriger certaines fibres relatives à ses opérations libres, sans commander cepen-

(*a*) Mél. phil. Tome 5, page 346.

(*b*) Tome 8, page 295.

(*c*) M. D. V. seroit fort étonné si un singe faisoit un poëme semblable à celui de la Henriade. Il faut donc qu'il y ait dans lui un petit être qui n'est point dans le singe.

dant à toutes les fibres du corps, qui ſont infinies. Tel eſt l'ordre du Créateur. *J'entends*, qu'il n'a point voulu donner aux animaux une ame ſemblable, & que leur inſtinct, leur principe vital nous eſt inconnu. Mais ce que je ne conçois pas, c'eſt qu'un Philoſophe faſſe ſérieuſement une objection ſi puérile.

Vous pourriez, dit Voltaire mécontent, raiſonner avec moins d'empire. De ſi minces argumens, repartit Paſcal, ne méritent point d'autre réponſe. Ceux que vous oppoſez à la liberté ſont auſſi ſenſés.... La liberté, repartit Voltaire ? Ne vous a-t-on pas accuſé vous-même d'y donner atteinte? Vous vous oubliez, Voltaire, dit Paſcal : répondez avec reſpect. Voici donc votre ſublime métaphyſique. " Tout a „ ſa cauſe : la volonté en a donc une : „ on ne peut donc vouloir qu'en con- „ ſéquence de la derniere idée qu'on „ a reçue : perſonne ne peut ſavoir „ quelle idée il aura dans un moment; „ donc perſonne n'eſt le maître de ſes „ idées, donc perſonne n'eſt le maître „ de vouloir & de ne pas vouloir. „ Ce ſeroit à moi à vous demander, *s'eſt-on bien entendu?* car ce jargon ne ſigni-

fie rien. Sans recourir à ce principe obſcur des idées, il eſt tout ſimple de dire qu'un être libre, d'après les ſecours & les motifs analogues, choiſit librement ſon vouloir & ſes actions. Mais, dit Voltaire, ſi l'homme étoit libre, " il pourroit donc faire le con-
„ traire de ce que Dieu a arrangé
„ dans l'enchaînement des choſes de
„ ce monde? (*a*)„ Comme ſi une preſcience éternelle ne voyoit pas tout, repartit Paſcal; comme ſi une puiſſance infinie n'arrangeoit pas ſûrement ſur ſes décrets les actes les plus libres? Quelle idée en avez-vous, lorſque vous dites: " Il eſt contradictoire que ce qui
„ fut hier, n'ait pas été; que ce qui eſt
„ aujourd'hui ne ſoit pas. Il eſt con-
„ tradictoire que ce qui doit être, puiſſe
„ ne pas devoir être..... Vous me de-
„ mandez ce que deviendra la liberté?
„ Je ne vous entends pas. „ C'eſt-à-dire que vous comparez ſérieuſement un fait paſſé & préſent, (qui *une fois exiſtant*,) ne peut pas tout à la fois (être & ne pas être,) avec un fait futur & libre? (*b*) Quelle juſteſſe de raiſon-

(*a*) Ibid.
(*b*) Dict. Phil. art. *Deſtin.*

nement! Mais, reprit Voltaire, Dieu ne voit-il pas ce que je ferai? Et dès qu'il le voit, puis-je faire autrement? Oui, il le voit, repartit Pascal; mais il le voit, comme vous le ferez, sans imposer aucune loi nécessaire à votre volonté. Si je vous vois actuellement écrire, pouvez-vous tout à la fois ne pas écrire? & pour cela mon regard vous force-t-il d'écrire? Vous pouvez, direz-vous, cesser d'écrire; sans doute, & alors je vous verrai cesser. Tel est le regard de Dieu sur le futur. Il embrasse l'éternité, & voit les choses comme elles sont. Voilà les élémens de la Métaphysique; & votre texte n'est qu'une mince objection de College.

Vous alléguez ailleurs un raisonnement plus noir & aussi fragile. " La
„ fatalité m'a fait un loup, (*dit Catilina à Ciceron*) & vous un Berger.
„ C'est à elle à décider lequel des deux
„ égorgera l'autre. (*a*) „ Ainsi donc, Catilina, qui perdu de débauches, & noyé de dettes, forma le projet détestable de relever sa fortune & ses espérances sur l'incendie & le sac de Rome,

(*a*) Œuvres de Voltaire, Tome 3.

Rome, ſur le carnage des Citoyens, étoit un loup formé par la fatalité? Quelle maxime horrible! Pourquoi ne pas attribuer les crimes & les noirceurs de Catilina, à l'atrocité de ſon ame? Mais ne voit-on pas, dit Voltaire, des caracteres malheureux qui ſont emportés par une pente irréſiſtible? Non : l'on n'en vit jamais, reprit Paſcal. C'eſt ſans preuve, c'eſt contre toutes les preuves, que vous mettez Catilina dans cette claſſe imaginaire. Votre principe funeſte ne tend qu'à juſtifier tous les monſtres de l'Univers : ils ne ſont plus tels, s'ils ſont entraînés.

Mais voici une autre preuve moins noire & vraiment groteſque. " En ce „ cas, mon chien de chaſſe eſt auſſi „ libre que moi. — Vous voilà bien „ malade, d'être libre comme votre „ chien! — Mais tous les Livres que „ j'ai lus ſur la liberté d'indifférence! „ — Sont des ſottiſes : il n'y a point „ de liberté d'indifférence. „ (*a*) C'eſt trancher *leſtement*. Au-lieu de tant d'objections métaphyſiques, il eſt bien

(*a*) Dict. phil. art. *Liberté*.

plus court & bien plus facile de décider en un mot : LA LIBERTÉ EST UNE SOTTISE ; *nous ſommes libres comme nos chiens.* Mais pour donner du poids à ce raiſonnement, il faut être un grand Philoſophe. Dans tout autre on diroit que c'eſt une ineptie. Prétendez-vous, reprit bruſquement Voltaire, me mener par mes extraits, comme *le badaud* de vos Lettres Provinciales ? Sachez.... Sachez, interrompit Paſcal, que votre feu ne ſeroit ici que témérité, plus digne de pitié que de colere.... Oui, la compilation & la paraphraſe de vos extraits, préſenteroient plus d'odieux & plus de ridicule encore que je n'en ai relevé dans mes Lettres. Vous le mériteriez. Quelle gloſe, par exemple, feroit-on ſur celui-ci ? " Il ſeroit bien ſingulier que
„ toute la nature, que les aſtres,
„ obéiſſent à des Loix éternelles ; &
„ qu'il y eût un petit animal, haut de
„ cinq pieds, qui, au mépris de ces
„ Loix, pût agir toujours comme il
„ lui plairoit, au ſeul gré de ſon caprice. „ (*a*) Mais, reprit doucement Voltaire, les Loix éternelles ne ſont-

(*a*) Mél. phil. tome 2, page 268.

elles pas pour tous les êtres? Sans doute, repartit Pascal, les loix physiques, pour les êtres physiques; les loix morales, pour les êtres libres: loix dont ils ne s'écartent que trop souvent. Le comique est de trouver singulier que l'on admette la liberté dans *un animal haut de cinq pieds*. Si on l'eût placée dans la baleine ou l'éléphant, il n'y auroit plus de singularité.

Autre texte plus comique encore:
„ Sacrés consulteurs de Rome moder-
„ ne, illustres & infaillibles Théolo-
„ giens, personne n'a plus de respect
„ que moi pour vos divines décisions.
„ Mais si Paul Emile, Scipion, Caton
„ revenoient.... (a) vous m'avouerez
„ qu'ils seroient un peu étonnés de vos
„ décisions sur la Grace. (b) "Eh bien, Voltaire, pourrois-je m'égayer?..... Je vous épargne.

De pareils extraits, dit alors Abadie, n'annoncent qu'un esprit superficiel, railleur & téméraire. Ce n'est

(a) On prieroit M. D. V. qui connoît si bien l'esprit du Sénat Romain, de nous donner les décrets qu'il auroit portés sur la Grace. Il a établi bien d'autres conjectures aussi profondes.

(b) Dict. phil. Art. *Grace*.

plus ſeulement méconnoître l'homme, mais l'inſulter, & même le perdre par des opinions ſi dangereuſes. Il faut avouer cependant, reprit Huet, que Voltaire a reconnu un Dieu *puniſſeur & rémunérateur*, & conſéquemment l'immortalité. Pourquoi donc, repartit Abadie, a-t-il encore répandu des nuages ſur cette vérité ſi capitale? Pourquoi ces doutes ſi affectés dans ſes regrets ſur la mort de ſon ami Genonville? Pourquoi ſe vanter d'emporter dans le tombeau, l'idole d'une femme?

Je brûlois en mourant d'une immortelle flamme.

Pourquoi l'idée de ces ſoupers fins, avec Ninon & Chaulieu?..... Tout cela s'accorde-t-il avec l'immortalité Chrétienne? Pourquoi dire encore: „ On chantoit publiquement ſur le „ Théâtre de Rome: *Poſt mortem nihil „ eſt: ipſaque mors nihil.* Rien n'eſt „ après la mort; la mort même n'eſt „ rien. Ces ſentimens ne rendoient les „ hommes ni meilleurs ni pires. „ (*a*) Ces expreſſions ne ſont-elles pas très-imprudentes, ſur-tout dans un ſiecle, où de prétendus Philoſophes ne rou-

(*a*) Mél. phil. Tome 4. art. *Tolérance.*

giſſent pas de prêcher le matérialiſme? (*a*)

Voltaire alors, fut jugé tout d'une voix, comme un Docteur téméraire qui n'avoit donné ſur la nature de l'homme, que des leçons également fauſſes & funeſtes. Il ſortit précipitamment : mais Paſcal ayant obſervé que ſes leçons étoient plus contagieuſes encore ſur l'état actuel de l'homme & ſa morale, & qu'il étoit eſſentiel de les diſcuter, on le rappella.

Voltaire rentra malgré lui dans une aſſemblée ſi redoutable. Les Ombres prêterent une nouvelle attention. J'ai voulu, dit Paſcal, exprimer dans mes Penſées l'idée juſte de l'état actuel de l'homme : & vous, en me critiquant, vous l'avez méconnu. Je l'ai cherché

(*a*) En vain les Matérialiſtes prétendent-ils que leur ſyſtême ne nuit ni aux mœurs ni à la ſociété : c'eſt un menſonge avéré. Tant de ſuicides; notamment celui des deux Soldats à ſaint-Denis, qui par un billet à l'Anglaiſe, ont atteſté qu'ils ſe tuoient, parce qu'ils étoient las de vivre; parce qu'il n'y avoit rien après la mort. Ces ſuicides & mille autres crimes ſemblables, prouvent, qu'ôter l'immortalité, c'eſt rompre le plus puiſſant frein de l'homme, & pendant ſa vie, & à ſa mort.

cet état, dans ma raiſon, repartit Voltaire. N'étoit-ce pas le moyen le plus ſûr? Je ſais, reprit Paſcal, que telle a été votre route. " Je conçois très-
„ bien, ſans myſtere, dites-vous, ce
„ que c'eſt que l'homme. Je vois qu'il
„ vient au monde comme les autres
„ animaux. L'homme eſt en ſa place
„ dans ſa nature, ſupérieur aux ani-
„ maux auxquels il eſt ſemblable par
„ ſes organes, & inférieur à d'autres
„ êtres auxquels il reſſemble proba-
„ blement par la penſée. „ Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que vous parlez ailleurs tout différemment.

Le vrai ſens de l'énigme, eſt-il enfin trouvé....
L'homme étranger à ſoi, de l'homme eſt ignoré.
Que ſais-je? Où ſuis-je? Où vais-je? Et d'où ſuis-je tiré?

(*a*) Vous trouvez donc quelque obſcurité dans ſa nature, ſon origine & ſa fin.

Paſſons cette petite contradiction. Le défaut eſſentiel de votre critique a été d'oppoſer cette raiſon, que vous jugez vous-même très-obſcure, aux principes de la révélation ſur la chûte

(*a*) Diſcours ſur l'homme.

de l'homme. Je n'ai pas nié expreſſément le péché originel, repartit Voltaire. Non, reprit Paſcal; mais voici votre confeſſion artificieuſe. "Le fond „ de mes petites remarques ſur les „ Penſées de Paſcal, c'eſt qu'il faut „ croire ſans doute au péché originel, puiſque la Foi l'ordonne, & „ qu'il faut y croire d'autant plus, „ que la raiſon eſt abſolument impuiſ- „ ſante à démontrer que la nature hu- „ maine eſt déchue. „ Vous ſentez la petite ruſe. C'eſt d'abord un aveu dériſoire, caractériſé par un *ſans doute*, & enſuite une aſſertion que la raiſon ne peut prouver la dégradation de l'homme.

Mais, repartit Voltaire, n'eſt-il pas évident que le péché originel étant un myſtere incompréhenſible, la raiſon ne peut le prouver? La raiſon, reprit Paſcal, n'entreprend point de prouver le fond de ce Myſtere : mais elle prouve par les miſeres de l'homme, par ſes ténebres, par ſon déréglement, qu'il ne peut être ſorti des mains de Dieu, tel qu'il eſt à préſent : par-là, elle donne clairement le *mot* & le *ſens* de l'énigme dont vous parlez. Pourquoi, reprit

Voltaire, ſuppoſer que l'homme n'a pas pu être créé tel qu'il eſt ? Il a, j'en conviens, des miſeres, des penchants ; mais tout cela tient à ſa nature. Devoit-il être heureux & impeccable en naiſſant? Non, ſans doute, repartit Paſcal. Mais ſans être parfaitement heureux, ni impeccable, il pouvoit avoir moins de ſouffrances & moins de paſſions. Vous dites que *s'il étoit parfait, il ſeroit Dieu.* L'hyperbole eſt forte. Je vais vous montrer que ſans *être parfait comme Dieu*, il n'eût pas été *auſſi imparfait* en ſortant des mains de Dieu. Et d'abord auroit-il eu autant de miſeres corporelles? Cela eſt ſi vrai, que pluſieurs Philoſophes Païens, ignorant la cauſe réelle de ces maux, en imaginoient une chimérique pour juſtifier la Providence. Que voyez-vous d'injuſte, repartit Voltaire, dans les miſeres actuelles de l'homme? Elles ſont analogues à ſa nature. Peut-il avoir un corps ſans être ſoumis à ſon altération, à ſa diſſolution? Peut-il habiter le Globe, ſans en éprouver les révolutions? *Croire que le monde eſt un lieu de délices, où on ne doit avoir que des*

plaisir, est la rêverie d'un Sybarite. (a)

Le Sybarite, repartit Pascal, est plutôt l'Apologiste du *monde & du luxe*, le partisan de la vie molle de Londres & de Paris. Le Chrétien sage qui gémit sur l'état souffrant de la plupart des hommes, est un Philosophe éclairé & compatissant. Sans doute, il est certaines miseres inséparables de la vie présente : mais enfin, l'homme, s'il n'eût été coupable, n'auroit pu être accablé de miseres aussi générales & aussi atterrantes. Il ne faut, pour s'en convaincre, que jetter un regard sur le monde entier, & sur la suite des siecles : le tableau est hideux ; mais on en est moins frappé quand on a toujours joui des richesses de la gloire & des plaisirs.

Qu'on joigne encore aux miseres du corps, celles de l'esprit, ses ténebres épaisses. Seroit-ce donc là le sort naturel & primitif de l'homme ? Des ténebres, reprit Voltaire ? Où sont-elles, dans un siecle si éclairé ? Que vos vues, dit Pascal, sont obscures &

(a) On a vu bien des Sages prétendus, qui, sans rêver, protégeoient le Sybarisme.

retrécies ! Vous n'eſtimez que les ſciences, vous meſurez ſur leurs progrès les lumieres du genre-humain : & ici, il n'eſt pas queſtion de cet objet. C'eſt dans les ſiecles les plus éclairés, où ont regné les ténebres les plus profondes : témoins les beaux ſiecles de la Grece & de Rome ; témoin votre ſiecle philoſophique. Vous ſavez tout, vous perfectionnez tout, & vous ignorez précisément ce qui eſt eſſentiel.

Car enfin, l'homme innocent auroit dû connoître clairement ſon auteur, ſes devoirs, ſa fin. Or, ſur ces grands objets ſi eſſentiels & à ſa vertu & à ſa félicité, preſque toujours il a été dans un triſte aveuglement. Un Dieu, ſageſſe & bonté par eſſence, pouvoit-il les lui cacher au ſortir de ſon auguſte ſein ? Si donc il les a ignorés, c'eſt qu'il a mérité ce fatal bandeau. Que ne s'eſt-il ſervi de ſa raiſon pour les connoître, repliqua Voltaire ? Ses ténebres ont été le fruit de ſa pareſſe, & non le défaut de ſa nature. Et qu'ont trouvé par leur raiſon, vos Philoſophes anciens & nouveaux, reprit Paſcal ? Des contradictions à travers quelques lueurs, & encore fort incertaines. Pas un qui

ait donné ſur cet objet un ſyſtême fixe & lumineux : & nous ignorerions encore notre état, s'il n'y avoit eu que des Philoſophes. Ce ſont donc ces ténebres ſi profondes, ſi univerſelles, ſi durables qui forment *la plaie* du genre-humain : une *plaie* plus humiliante encore, c'eſt le déréglement du cœur.

Je ne ſais pourquoi, dit Voltaire, vous vous plaiſez à donner de l'homme une idée ſi ſombre. C'eſt l'avilir, c'eſt même l'encourager au mal, que de le lui peindre comme étant gravé dans ſon cœur. Vos idées ſont plus riantes, reprit Paſcal. " Il ſeroit bien „ plus raiſonnable, dites-vous, & bien „ plus beau de dire aux hommes : „ Vous êtes tous nés bons. Voyez com- „ bien il ſeroit affreux de corrompre „ la pureté de votre être. „ (a) C'eſt ainſi que les Philoſophes voudroient flatter les hommes pour les aveugler & les perdre; jetter un regard ſur les horreurs de l'univers & des ſiecles, & dire enſuite : *Vous êtes tous nés bons*. L'éloge aſſurément eſt groteſque. Non, non, Voltaire; en vain

(a) Dict. phil. art. *Méchant*.

l'orgueil voudroit-il colorer le germe fatal de nos paſſions; c'eſt le faux regard philoſophique. Celui de la vérité nous montre à nous-mêmes tels que nous ſommes. Nous y voyons une pente vive & déplorable au déſordre. D'où naît-elle? Eſt-ce de l'Auteur de l'ordre?... Mais ſi un regard ſombre & miſanthrope, repartit Voltaire, ſe plaît à y créer des vices imaginaires? S'il prend pour déſordre l'attrait vif & le don de la nature? La Religion, la raiſon, repliqua Paſcal, ne condamnent dans nous que ce qui eſt oppoſé à la Loi éternelle. Telles ſont les paſſions auxquelles nous porte une nature corrompue : elles atteſtent ſon déréglement. L'homme peut-il ſe dépouiller du deſir d'être heureux, reprit Voltaire? De là, pourtant, tout ce qu'on condamne ſous le titre odieux de paſſions! Sans doute, dit Paſcal, le deſir du bonheur vient de Dieu. On ne peut ni l'arracher, ni le condamner. Mais ſi l'homme pervertit ce deſir du bonheur; s'il veut le chercher dans des objets défendus par la Loi, faut-il ſuivre ce deſir *fauſſé*, déréglé? C'eſt la Religion qui nous montre ce déréglement, qui nous rappelle à la vraie

félicité de la vertu. En vérité, repartit Voltaire, il vaudroit mieux ne jamais rentrer dans nous-mêmes, que de se considérer sous une face si humiliante.

Vous vous êtes exprimé avec énergie sur cet objet, repliqua Pascal: „ *Rentrez dans vous-même.* Si vous „ étiez nés enfans du diable, *dirois-je* „ *aux hommes....* Ce mot signifieroit: „ Consultez, suivez votre nature diabo- „ lique; soyez imposteurs, voleurs, „ assassins, c'est la Loi de votre pere. „ (*a*) Telle est donc la paraphrase édifiante que vous faites sur une maxime dont les Philosophes Païens sentoient la justesse. Rassurez-vous, Voltaire; ce n'est point là dire aux hommes: *Suivez la loi du diable.* Voici la morale toute contraire qu'on en tire. Oui, je dirois aux plus grands scélérats: *Rentrez dans vous-mêmes.* Voyez-y vos penchans déplorables, vos crimes. Confrontez-les à la Loi éternelle, & gémissez. Prévoyez les jugemens de Dieu, & tremblez. Formez enfin le projet de briser vos chaînes.

(*a*) Ibid.

Eh bien, Voltaire, y a-t-il du danger à rentrer ainſi dans ſon cœur ? Voltaire ſentant le ridicule & l'abſurde de ſa ſaillie, éluda la queſtion. Quand même, reprit-il, on voudroit dire que l'état actuel de l'homme n'eſt pas conforme à une nature ſaine & primitive, la cauſe ſera purement arbitraire. Vous dites, vous, que c'eſt le péché originel : moi, je dirai que le *feu de Prométée*, *la boîte de Pandore*, *ou les Androgines de Platon* expliquent également l'énigme prétendue.

Vous créez vous-même votre bandeau, repartit Paſcal, & vos objections décelent la haine réfléchie de la vérité. La boîte de Pandore eſt une fable ridicule, ſans ombre de preuve : & le péché originel eſt appuyé ſur la Religion entiere & ſur la raiſon. D'une part la Loi & l'Evangile diſent : L'homme a péché. De l'autre, la raiſon ajoute : Si l'homme n'eût pas péché, il ne ſeroit pas, & ne pourroit pas être tel qu'il eſt. Sans pouvoir vous apprendre le fait précis, je vous invite à le voir dans la Religion. Eſt-il rien de plus ſolide & de plus conſéquent que ce langage de la raiſon ?

Et comment, repartit Voltaire, la raiſon m'annonceroit-elle un fait qui lui eſt contradictoire? L'homme peut-il pécher avant que d'être, (a) ou être puni juſtement pour le péché d'autrui? Non, reprit Paſcal, l'homme n'a point péché avant que d'être. Auſſi la Religion ne nous dit pas que ce ſoit là un péché *actuel*. Il eſt différent de ceux que commet librement le cœur. Qu'eſt-ce précifément que cette tache? Juſqu'à quel point eſt-elle imputée? Voilà le myſtere.

A l'égard des punitions, Dieu d'abord a pu juſtement priver les enfans d'Adam des dons qu'il leur avoit gratuitement accordés. Il a pu y joindre des maux qu'il a rendus en même tems ſalutaires. Il a pu laiſſer la plaie du cœur, en nous donnant la grace qui la guérit. Si nous ne connoiſſons pas clairement tous ces objets, ni même le ſort précis des enfans tachés par la faute originelle, ce ſont là des ombres & non des contradictions. Les mêmes preuves qui démontrent la Religion, démontrent que ces ombres, quoiqu'impénétrables, ſont vérité & équité.

(a) Socin.

Huet alors prit la parole : Quel intérêt, dit-il, ont les Philoſophes à nier, contre des preuves ſi palpables, la dégradation du genre-humain ? Quel intérêt, reprit Paſcal ? Il eſt ſenſible. Le germe de la Religion Chrétienne, c'eſt la chûte en Adam, la rédemption en Jeſus-Chriſt. Pour renverſer celle-ci, il faut nier celle-là. D'ailleurs, la morale a rapport à ces deux objets. C'eſt de la dégradation dont les Chrétiens tirent la preuve de l'injuſtice de tant de penchans vifs & intimes, qui ne nous paroiſſent naturels que parce qu'une révolte déplorable nous y porte. C'eſt de l'innocence prétendue de la nature, dont les Philoſophes voudroient tirer l'apologie des paſſions. Je conçois très-bien, reprit Huet, l'adreſſe & le danger du ſyſtême. En niant un objet qui paroît purement ſpéculatif, *le péché originel*, on forme un plan nouveau de morale. Voilà préciſément le ſcandale, repliqua Paſcal ; & vous allez en juger.

Comment, dit-il à Voltaire, avez-vous oſé attaquer la morale chrétienne, que les Païens eux-mêmes furent forcés de reſpecter ? Ce n'eſt point la vraie morale que j'ai attaquée, répon-

dit Voltaire; mais la morale fauſſe & outrée de certains atrabilaires. Je ſais, repliqua Paſcal, la part que j'aie eue à vos éloges :

Des Stoïques nouveaux le ridicule Maître......
Ce rêveur fanatique qui prêche la vertu
Pour la faire haïr......

J'oublie les perſonnalités, & je ne veux défendre ici que la morale de l'Evangile.

Ce qui vous a armé contr'elle, c'eſt ſa ſévérité, ſa doctrine ſur la fuite du monde & des plaiſirs, ſur les ſouffrances, ſur le renoncement à ſoi-même & à ſes paſſions.... J'en conviens, répondit Voltaire, des maximes ſi déſolantes, m'ont paru contraires, & à une douce raiſon, & à l'attrait inévitable de la nature. Double erreur, repliqua Paſcal. La ſaine raiſon nous montre l'équité, la ſainteté de ces maximes ſi pures & ſi nobles. A l'égard de la nature, (*a*) s'il en eſt une fauſſe, terreſtre, dégradée, qui nous porte vivement aux biens ſenſuels & illégitimes; il eſt une vraie nature,

(*a*) *Nature* eſt devenu de nos jours un titre bien fécond. En phyſique elle eſt *Dieu*. En morale, elle eſt la Loi. Création vraiment philoſophique !

qui nous rappelle à la nobleſſe de notre origine & de notre fin. C'eſt préciſément en détruiſant les deſirs injuſtes de la nature déréglée, que la morale Chrétienne forme & notre vertu & notre bonheur.

Mais, dit Voltaire, Dieu, par une Loi ſi ſévere, ſeroit-il jaloux de nos plaiſirs? ſe plairoit-il dans nos larmes? Ainſi raiſonne une philoſophie de chair & de ſang, repartit avec force Paſcal. Non, non, le Dieu vivant, félicité par eſſence, ne ſe plaît point dans nos larmes. Mais, enfin, répondez-moi, Voltaire. Un pere qui arrache des levres de ſon fils, une coupe délicieuſe & empoiſonnée, ou qui, pour lui ſauver la vie, lui fait couper un membre gangréné : ce pere, en cela, eſt-il tendre ou cruel?.... Image ſimple & naturelle du Légiſlateur des Chrétiens. Il ne proſcrit que les biens funeſtes; il n'impoſe que des maux ſalutaires. " Celui, dit-il, qui s'aime mal dans le tems, ſe hait dans l'éternité : & celui qui ſe hait dans ce monde, s'aime pour l'éternité. „ Voilà ce qui diſſipe toutes les ombres de ſa morale, ce qui, ſous ſa ſévérité même, en montre la ſageſſe & la douceur.

Voltaire ne put rien oppoſer à des raiſons ſi évidentes. Je ne veux point ici, pourſuivit Paſcal, vous prouver par les principes mêmes de la raiſon, toute l'équité, toute la ſainteté de la morale évangélique. Vous ne l'attaquez que par des plaiſanteries & des ſarcaſmes. Une méthode ſi indigne, mérite-t-elle une diſcuſſion théologique? Je ne veux que vous humilier par vos propres extraits. Vous ne rougiſſez pas d'égaler la morale Chrétienne à celle de l'Idolâtrie. " Il ſera „ bien plus étonné quand il apprendra que nous avons tous la même „ morale; la même qu'on profeſſa de „ tous les tems à la Chine & dans les „ Indes; la même qui gouverna tous „ les peuples. „ (*a*) La morale, répondit Voltaire, n'eſt-ce pas la Loi naturelle, regle de tous les hommes de l'univers? Sans doute, repartit Paſcal, elle l'eſt de droit immuable. L'eſt-elle de fait? Tant de maximes folles & diſſolues des Idolâtres de tous les pays, maximes ſuivies univerſellement preſque, ſont-elles la même morale que l'Evangile? N'eſt-ce pas aller con-

(*a*) Tome 11, page 244.

tre les faits, contre le bon ſens, que de prétendre que là, où la Loi eſt oubliée, méconnue, où les coutumes & les exemples les plus terreſtres ſont les ſeuls guides, on y ſuive la même morale que dans le Chriſtianiſme?

Vous allez plus loin encore, & vous aggravez ce parallele injurieux. Sur cette maxime très-ſenſée : *Les Chrétiens avoient une morale, les Païens n'en avoient point*; vous faites cette belle gloſe : " Ah! Monſieur le Beau, „ où avez-vous pris cette ſottiſe? Et „ qu'eſt-ce donc que la morale des „ Socrates & des Cicérons? „ Ah, Monſieur Voltaire! quand on eſt prévenu, là où on croit relever *des ſottiſes*, on en dit ſoi-même. Quoi! repartit avec feu Voltaire, prétendre que Socrate & Cicéron n'ont point donné de morale, n'eſt pas une ſottiſe? Je prouverois..... Calmez-vous, Voltaire, interrompit Paſcal, & entendez-vous. On ne vous niera point qu'il n'y ait dans pluſieurs Anciens, des maximes très-ſages; mais eſt-ce là ce qu'on appelle *la morale des Païens?* Ces maximes concentrées dans quelques têtes, tout au plus dans quelques écoles, formoient-elles la Loi des

Païens ? Voyez le torrent des Peuples ; voyez les principes & les exemples des Dieux ; voyez l'aveuglement, la ſuperſtition de ceux même qui ſe prétendoient ſages ; voyez la peinture que les Apôtres font du monde païen, & dites encore qu'ils avoient ce qu'on appelle *une morale*.

Il falloit encore, non-ſeulement l'égaler à celle du Chriſtianiſme, mais la lui préférer. " Avons-nous ſeulement, dans tous les Livres faits depuis ſix cens ans, rien de comparable à une page de Séneque ? (*a*) „ Et ailleurs... " Cent maximes de cette eſpece (d'Epictete) valent bien le Sermon ſur la montagne. „ (*b*) Vous ne direz pas que vous parlez des Moraliſtes atrabilaires ; c'eſt de J. C... Voltaire comprit qu'il avoit été trop loin ; il ne voulut pas juſtifier à la rigueur ce parallele ; il dit ſeulement qu'on voyoit dans Epictete des maximes de la raiſon la plus épurée. Il falloit, reprit Paſcal, les louer ſans les égaler aux divines leçons du Sermon ſur la montagne. Mais en vain

(*a*) Tome 3, page 319.
(*b*) Tome 3, page 364.

voudriez-vous pallier votre critique, voici votre paraphraſe philoſophique ſur le précis de ce Sermon. " C'eſt,
„ 1°. qu'un homme riche ne peut être
„ un homme de bien, & qu'il lui eſt
„ auſſi difficile de gagner le Royau-
„ me des Cieux, ou le Jardin, qu'à un
„ chameau de paſſer par le trou d'une
„ aiguille. Moyennant quoi, tous les
„ riches doivent donner leurs biens
„ aux gueux qui prêchent ce Royau-
„ me.

„ 2°. Qu'il n'y a point d'heureux
„ que les ſots & les pauvres d'eſprit.

„ 3°. Que quiconque n'écoute pas
„ l'aſſemblée des gueux, doit être dé-
„ teſté comme un Receveur d'im-
„ pôts. „ (*a*) Avouez que la traduction eſt noble & fidelle.

Vous ſentez, Voltaire, l'avantage que vous me donnez, ſi je voulois ou plaiſanter, ou cenſurer amérement un ſtyle ſi indécent. Mais je vais ſeulement (d'après tant de railleries de la morale Evangélique) vous mettre en contradiction avec vous-même. N'avez-vous pas dit : *Notre Religion révélée, n'eſt & ne peut être que cette Loi*

(*a*) Mél. phil. tome 7. Paroles d'Epictete.

naturelle perfectionnée? (*a*) Oui, reprit Voltaire, & par-là j'ai fait l'éloge de ces deux Loix. Et par-là, reprit Pascal, vous démentez vos critiques. Car enfin, puisque le Christianisme est la Loi naturelle *perfectionnée*, loin de la détruire, il y ajoute donc un degré de sainteté. Aussi chaque conseil a sa racine dans la Loi naturelle, & en renferme l'observation la plus épurée.

L'étonnement & l'indignation des Ombres augmentoit à la citation de chaque extrait de Voltaire : elles ne pouvoient comprendre qu'il eût ainsi osé attaquer, mépriser la morale céleste de l'Evangile. Mais enfin, direntelles à Pascal, qu'a-t-il donc établi pour regle de morale? C'est ce qui me reste, dit-il, à exposer. Vous allez voir de merveilleux écarts.

La Loi de Dieu étant la base *nécessaire & immuable* de la morale, il est absurde d'ôter la Loi, & de prétendre que la morale existe. Voilà, dit-il à Voltaire, ce que vous avez supposé très-possible. " Beaucoup de ,, Lettrés à la Chine, sont à la vérité

(*a*) Art. *Théisme.*

„ dans le matérialiſme; mais leur mo-
„ rale n'en a point été altérée. Ils pen-
„ ſent que la vertu eſt ſi néceſſaire
„ aux hommes, & ſi aimable par elle-
„ même, qu'on n'a pas beſoin de la
„ connoiſſance d'un Dieu pour la ſui-
„ vre. „ La vertu peut donc ſubſiſter, & même ſans *être altérée*, quoiqu'on ne connoiſſe pas Dieu, ni conſéquemment ſa Loi. J'ai parlé, dit Voltaire, dans l'eſprit des Chinois lettrés. Et pourquoi avancer une maxime ſi fauſſe, ſi révoltante ſans la condamner? Pourquoi l'inſinuer? Il n'eſt que trop de *Lettrés François* qui préconiſent l'*amabilité idéale* de la vertu, ſans aucun rapport à Dieu. C'eſt ce qu'on peut bien appeller *l'amour pur philoſophique.* Vraie chimere, vertu d'orgueil & de caprice. Une vertu réelle, ſans Dieu, ſans Loi, c'eſt le cercle ſans rondeur, ou la vallée ſans montagne.

Mais voyons votre principe de morale. " La conſcience qu'il (Dieu) a
„ donnée à tous les hommes, eſt leur
„ Loi univerſelle. „ Le Héraut d'une Loi, fut-il jamais la Loi elle-même? Vous incidentez, repartit Voltaire; qui dit la conſcience, dit la Loi qu'elle

exprime.

exprime. Pas toujours, repliqua Pascal. Il eſt aiſé enſuite de prendre pour Loi, tout ce que dictera une prétendue conſcience, ou aveugle ou intéreſſée. Vous en donnez vous-même un exemple, ſur ce grand principe : *Fais ce que tu voudrois qu'on te fît.* " Le
„ barbare, dites-vous, qui tue ſon pere
„ pour le ſauver de ſon ennemi, &
„ qui l'enſevelit dans ſon ſein, de peur
„ qu'il n'ait ſon ennemi pour tom-
„ beau, ſouhaite que ſon fils le traite
„ de même, en pareil cas. (*a*)

„ Des vainqueurs ont mangé des
„ eſclaves pris à la guerre. Ils ont cru
„ faire une action très-juſte; ils ont
„ cru avoir droit de vie & de mort
„ ſur eux. Comme ils avoient peu de
„ bons mets ſur leur table, ils ont cru
„ qu'il leur étoit permis de ſe nour-
„ rir du fruit de leur victoire. „ (*b*)
C'eſt-à-dire que ces Sauvages qui tuent leur pere, ou qui mangent leurs ennemis, font bien, puiſqu'ils ſuivent leur conſcience ! Voltaire embarraſſé, n'oſa pas trancher cette déciſion. J'ai voulu ſimplement, dit-il, expoſer,

(*a*) Oeuvres de V. tome 3, de la Rel. Nat.
(*b*) Tome 2, page 309.

qu'en cela ils croyoient ſuivre l'humanité & l'équité. Comme ſi une conſcience prétendue, reprit fortement Paſcal, ne devoit pas être réformée par la Loi : comme ſi cette conſcience atroce pouvoit pallier le crime d'un Parricide & d'un Antropophage.

Quand on n'a point de principe fixe, continua Paſcal, on en imagine : on les multiplie, & tous fragiles, ou inconſéquens. En voici un : *Qu'eſt-ce que la vertu*, vous demandez-vous? La réponſe étoit ſimple. C'eſt un ſentiment, un acte conforme à la Loi éternelle. Non, voici le Catéchiſme philoſophique. " C'eſt, dites-vous, „ un acte de ma volonté, qui fait „ du bien à quelqu'un de mes ſemblables..... Qu'eſt-ce que la vertu, „ mon ami? C'eſt de nous faire du „ bien. Fais-nous-en, cela ſuffit. Nous „ te ferons grace des motifs. „ (*a*) Analyſons cette pure morale. La vertu eſt donc un acte de la volonté, & cela, ſans dire un mot de la Loi. La vertu, c'eſt de *faire du bien aux hommes* : comme ſi l'humanité étoit le ſeul

(*a*) Dict. phil. *Fauſſeté des vertus humaines.*

devoir. La vertu, c'eſt de faire du bien : *Cela ſuffit, on fait grace des motifs.* Ainſi un don, dicté par l'orgueil, par la volupté, eſt également une vertu ? J'ai ſimplement voulu dire, *repartit Voltaire, un peu humilié de cette paraphraſe*, que la bienfaiſance étoit une vertu. Qui en doute, repliqua Paſcal ? N'eſt-ce pas le précepte de l'Evangile ? Pour cela eſt-elle toute la vertu ? Eſt-elle même une vertu, quand elle naît d'un motif illégitime ? Que de confuſion & d'écarts dans vos idées !

Voici un autre principe encore : „ Pourquoi dit-on que l'homme eſt „ porté au mal ? Il eſt porté à ſon „ bien être, lequel n'eſt un mal que „ quand il opprime ſes freres. „ (*a*) Voilà qui eſt parfaitement analogue à la regle précédente. Là, point de vertu que la bienfaiſance, eût-elle même un principe vicieux. Ici, point de crime que celui qui *opprime ſes freres.* Voltaire ne pouvoit ni juſtifier des maximes ſi miſérables, ni en élu-

(*a*) Raiſon par alph. Troiſieme Entretien.

der les conſéquences inouies. Prétextes, détours, tout étoit anéanti par les argumens forts & précis de Paſcal. Telle eſt donc, lui dit-il, l'analyſe de votre Philoſophie morale. Vous donnez ſans ceſſe des leçons faſtueuſes d'humanité; vous en étalez hautement quelques œuvres; c'eſt pour dire qu'elle eſt toute vertu, toute religion. Du reſte, vous juſtifiez toutes les paſſions qui n'oppriment pas nos freres. Ce ne ſont que des moyens de félicité & de bien être. Auſſi ditesvous des Moraliſtes Chrétiens, qui, d'après l'Evangile, crient, tonnent contre la volupté : " Les malheureux ha„ rangueurs parlent ſans ceſſe contre „ l'amour, qui eſt la ſeule conſolation „ du genre-humain, & le ſeul moyen „ de le réparer.„ (*a*) Argument tranchant, qui met en poudre tout ce que la raiſon & la Religion (en conſacrant le mariage,) oppoſent à la volupté.— Vous réſumez tout enfin, par cette maxime, vrai réſultat de votre ſyſtême moral.

(*a*) Dict. phil.

La Nature attentive à remplir vos desirs,
Vous appelle à ce Dieu, par la voix des plaisirs.

C'est là parler franchement. Non, ce n'est ni par la victoire des passions, ni par les vertus pénibles, ni par les souffrances, que Dieu vous appelle. Ainsi le crient des maîtres mélancoliques & outrés, jaloux du bonheur de votre nature. Allez à Dieu par la route des plaisirs. Elle est commode, elle est sûre. C'est moi qui vous le dis.

Les Ombres alors fatiguées, indignées de tant de textes révoltans, prierent Pascal de finir cette discussion. J'ai prouvé, dit Abadie, par les ténebres des anciens Philosophes, qui, malgré leurs lumieres fort étendues pour leurs siecles, n'avoient jamais connu, dans le vrai, l'homme, ses devoirs, sa fin; j'ai prouvé la nécessité d'une révélation pour nous en instruire. Mais les ténebres plus épaisses encore, & plus réfléchies, de ce siecle, prétendu si éclairé, démontrent évidemment cette nécessité. Une raison superbe, plus elle est pénétrante, plus elle se précipite dans mille écarts.

Allez, Voltaire : annoncez ce ſuffrage aux Philoſophes, qui, comme vous, l'adorent cette raiſon, & la préferent aux oracles de l'Eternel.



Voltaire continuant ſa route, fut plongé dans une ſombre rêverie. L'Ombre interrompant ſon ſilence : Vous avez, lui dit-elle, été traité bien ſévérement ; mais avouez que vos erreurs ſur la morale, ſont inſoutenables. Pourquoi, répondit Voltaire, ajoutez-vous encore à mon amertume ? Les Ombres m'atterrent. Je ſens leur force, & ne puis faire uſage de la mienne. Mais penſez-vous que leurs reproches me perſuadent ? Non : Paſcal eſt toujours à mes yeux un Moraliſte atrabilaire. L'Ombre n'inſiſta point, & Voltaire rentra dans un triſte ſilence. Il ne fit pas même attention à beaucoup d'Ombres qui ſe trouverent ſur la route ; mais ayant entendu le nom de Chaulieu, il ſentit un mouvement de joie, & l'aborda.

C'eſt donc vous, aimable Chaulieu, lui dit-il. J'oublie, en vous voyant, la

conversation assommante que je viens d'avoir avec Pascal : il est plus misanthrope que jamais. Il est vrai, répondit Chaulieu, que le contraste est parfait. Il a peint l'homme malheureux & méchant. J'en ai donné une idée gaie & amusante. Il proposoit une morale sévere ; & moi j'annonçois les plaisirs. Au fond, reprit Voltaire, n'est-ce pas la douce nature ! pourquoi la combattre par singularité ? Aussi, repartit Chaulieu, je l'ai suivie, je l'ai insinuée cette douce nature. Il est heureux, dit Voltaire, d'avoir, comme vous, le talent rare & délicat de revêtir la Morale de cette naïveté, de ces graces qui la rendent si aimable dans vos écrits.

Je sais, dit Chaulieu, que vous m'avez loué sous le titre de *Chaulieu l'Epicurien, dont les Poésies respiroient la liberté & les plaisirs.* (*a*) Il est tant de sombres Moralistes, repartit Voltaire ! Pourquoi n'estimeroit-on pas un sage, qui tâche d'adoucir le triste sort des hommes en leur ouvrant la route des plaisirs ? Ç'a été, dit Chaulieu, ma

(*a*) Temple du Goût.

Philoſophie. (*a*) La vôtre n'a pas été bien différente, & je puis vous adreſſer le même éloge. Je conviens, répondit Voltaire, que j'ai appuyé la morale d'une tranquille & douce nature, pour conſoler, ai-je dit, les hommes, du *malheur d'être;* mais j'ai auſſi fortement inſiſté ſur la probité, la bienfaiſance; j'ai déclamé contre les méchans & les injuſtes. Ces déclamations, reprit Chaulieu, n'effraient perſonne; elles ſont de ſtyle. Le point eſſentiel pour plaire aux hommes, eſt de leur laiſſer leurs paſſions, & voilà ce que nous avons eu l'adreſſe de faire. Nous n'avons approuvé, repliqua Voltaire, que les paſſions aimables & riantes, qui ne nuiſent point à la ſociété. Cela eſt vrai, dit Chaulieu, elles ne laiſſent pas cependant, que de mener un peu loin, ſouvent même de nuire à bien des devoirs.

Une choſe m'étonne. En me louant

(*a*) M. D. V. auroit dû voir d'abord que Chaulieu plaiſantoit lui-même ſur ſa morale ſenſuelle. Mais rebuté par les principes ſéveres de Paſcal, il voulut ſe conſoler avec ſon ami Chaulieu, qui lui rappelloit les maximes riantes de ſa Philoſophie.

ſur ma gaieté, ſur ma poéſie épicurienne, moi, Abbé de Chaulieu, pourquoi avez-vous critiqué ſi amérement de pauvres Moines, dès-lors que vous les ſoupçonniez de ſuivre quelque point de notre douce Morale? La belle demande, repartit Voltaire! Un Moine voluptueux, eſt un coquin, un débauché. Un Philoſophe, qui par aménité, & par principe, ſuit les deſirs de la nature, eſt un homme aimable. Sans cette balance ingénieuſe, dit Chaulieu, Grecourt, & moi, ſerions joliment traités dans vos ſatyres.—Je ſuis enchanté de l'exception, & je crois qu'elle n'eſt ni moins néceſſaire, ni moins favorable aux Philoſophes qui m'ont ſuccédé.

Mais, continua Chaulieu, vous ne me dites rien du ſouper fin, auquel vous avez invité Boileau, avec la Chapelle, Ninon & moi. Il faut en prendre le jour. J'en ſerois bien flatté, répondit Voltaire. Tout y ſeroit trait d'eſprit, ſaillies vives, ſouvenirs charmans. Mais ſans doute vous plaiſantez. Et pourquoi, reprit Chaulieu? Après avoir heureuſement franchi nos barrieres, ne pourriez-vous pas obtenir cette petite faveur? N'oſez-vous la de-

mander? L'Ombre prit un air ſérieux; & Chaulieu changeant de diſcours : A propos, dit-il à Voltaire, eſt-il bien vrai que vous ayez écrit : "La carriere „ de Ninon, qui ne fit point de vers, „ & qui eut, & donna beaucoup de „ plaiſir, eſt abſolument préférable à „ la mienne. „ Ç'a été ici l'objet d'une converſation animée, entre des Poëtes & des Laïs. Ceux-là n'étoient pas contens, & les Laïs rioient de tout leur cœur. Elles oſerent, *d'après votre autorité*, ſe préférer aux Homeres & aux Sophocles. Tous avoient tort, dit Voltaire en cachant ſon embarras ſous un air riant. La préférence ne portoit pas ſur l'état, mais ſur les dégoûts des Poëtes. Après bien des veilles, & des ſuccès, ils ſont ſouvent déchirés par des critiques. Si j'avois ſu le vrai ſens, dit Chaulieu, j'aurois appuyé les Poëtes; mais je n'ai pris d'autre part dans la diſpute, que de m'en amuſer. Accordez-vous, leur ai-je dit; j'ai ſu réunir la Poéſie & les plaiſirs.

Il eſt tems, dit alors l'Ombre à Voltaire, de finir cette converſation badine. Un mot encore, Ombre illuſtre, dit Chaulieu. Vous avez cru me louer, pourſuivit-il, s'adreſſant à Vol-

taire, en diſant que ma philoſophie étoit *au deſſus des préjugés*, & que j'étois mort *avec intrépidité.* Voudriez-vous me dire le vrai ſens de cet éloge? Je vous ai honoré, répondit Voltaire, en vous plaçant parmi de grands hommes, qui ſont *morts en ſages.* L'éloge, repartit Chaulieu, paſſe la raillerie. Cette mort, prétendue *ſage*, n'eſt que le délire impie de ce qu'on appelle ſi facilement, UN ESPRIT FORT: or, ce n'eſt point à vous à juger mon être. Pourquoi encore me louer d'une choſe que vous n'avez pas eu le courage, *dans vos principes s'entend*, de faire? Etant en danger de mort, au mois de Mars 1769, non-ſeulement vous avez eu recours aux Sacremens de l'Egliſe Catholique (*a*); mais craignant qu'on ne vous les refusât, vous remîtes entre les mains de votre Curé, une déclaration anthentique, où parmi la *légende* de vos titres d'honneur : *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*,

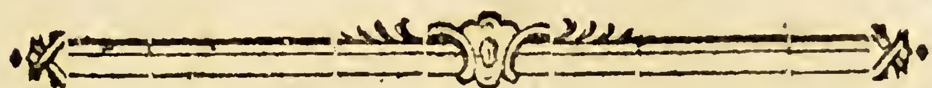
(*a*) Pourquoi trouver ſingulier, ces profeſſions de foi, *notariées?* M. D. V. qui lui-même, avoit révoqué en doute *la palinodie* de bien des Philoſophes mourans, a voulu donner à la ſienne, une *forme légale.*

l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, Seigneur de Fernei, Tourneix, Preigni & Chambeſi, &c. vous inférez celui de *Catholique Romain.*

Voici le plus ſingulier. Même déclaration pardevant le Notaire Raffo, à Geix, du 31 Mars 1769. Autre déclaration du 1er. Avril. Autre profeſſion du 15 Avril; & toujours pardevant Notaire & duement contrôlées. Là, en expoſant les dogmes de la Foi, vous jurez, & promettez de la profeſſer. Vous avouez, *contre tous les principes de votre tolérance*, que hors de cette FOI VÉRITABLE ET CATHOLIQUE, ON NE PEUT ÊTRE SAUVÉ..... Eſt-ce là mourir *en ſage*; & pourquoi me donner un éloge que vous n'avez pas voulu vous aſſurer?.... L'Ombre me preſſe.... je vous quitte.

Eh bien, dit l'Ombre à Voltaire, vous étiez ſi enchanté de voir cet ancien ami; il me ſemble qu'il ne vous a pas mal plaiſanté. Je ne m'en ſuis bien apperçu, dit Voltaire, qu'au dernier trait; mais il m'a quitté lâchement, ſans me donner le tems de répondre. Vous devez en être charmé, repartit l'Ombre. S'il eût mis en deux colonnes, vos confeſſions de foi, & vos

écrits postérieurs, le sarcasme eût été bien cruel..... Mais voici le séjour de Bayle : il vient à vous. Trouverai-je enfin un ami dans ce grand homme, s'écria Voltaire ? Que je tremble de me tromper encore !



Vme. ENTRETIEN.

BAYLE ET VOLTAIRE.

Je puis donc vous voir en ces lieux, dit Voltaire à Bayle en l'abordant ; vous que j'ai tant lu, tant admiré, tant imité ; vous que j'ai appellé *l'homme de la raison humaine*. Plus d'éloges parmi les Ombres, répondit Bayle. J'ai ordre de discuter vos écrits sur la tolérance : je dois me borner à le remplir. Un mot seulement avant d'entrer en matiere. Avez-vous cru me louer, en m'appellant le *sceptique Bayle ?* Oui, sans doute, répondit Voltaire. La crédulité est le partage des simples. Un esprit supérieur, qui, dans tous les objets, voit une multitude de faces, entre dans un doute sage & réfléchi. C'est donc par ce motif, reprit Bayle, que

vous avez voulu partager cette gloire. „ Moi, dites-vous (*a*), je ne ſuis sûr „ de rien. Je crois qu'il y a un Etre in- „ telligent, une Puiſſance formatrice, „ un Dieu. Je tâtonne dans l'obſcurité „ ſur tout le reſte. J'affirme une idée „ aujourd'hui, j'en doute demain; „ après-demain je la nie, & je puis me „ tromper tous les jours. Tous les Phi- „ loſophes de bonne foi que j'ai vus, „ m'ont avoué, quand ils étoient un „ peu en pointe de vin, que le grand „ Etre ne leur a pas donné une portion „ d'évidence plus forte que la mien- „ ne. „ Eſt-ce donc là un caractere de génie? ç'en eſt un défaut eſſentiel.

Il ne ſuffit pas de voir, de connoître beaucoup de choſes; il faut en diſcerner ſûrement les preuves, les rapports, pour en ſaiſir ou la vérité, ou l'erreur. Voilà l'eſprit pénétrant, ſolide, judicieux. Nos connoiſſances mal *vues*, mal *combinées*, loin de nous éclairer, nous ont aveuglés, en nous cachant le vrai, & nous jettant dans le Pyrrhoniſme ſur des objets eſſentiels.

J'ai encore été fort ſurpris d'un éloge bien ſingulier.

(*a*) Raiſon par alph.

* ,, Bayle enſeigne à douter :
,, Aſſez ſage, aſſez grand pour être ſans ſyſtême,
,, Il les a tous détruits & ſe combat lui-même. ,,

La-contradiction ſeroit-elle un titre de gloire? Quand il y auroit, répondit Voltaire, dans une multitude d'idées profondes, & même neuves, quelques opinions incohérentes, on ſent qu'elles naiſſent ou du feu de l'imagination, ou de l'effort d'un génie qui tâche de concilier des objets, qui, quoique oppoſés en apparence, ſont vrais ſous quelques faces. C'eſt donc pour cela, reprit Bayle, que vous avez voulu vous combattre vous-même, ſans doute par un titre de *ſageſſe & de grandeur*. Voltaire fut piqué du compliment: mais n'oſant rien témoigner, non, dit-il, je ne fus jamais inconſéquent; j'ai ſuivi conſtamment mes ſyſtêmes.

Conſtamment, repliqua Bayle! Si je parcourois vos écrits, que d'idées oppoſées! Quelques traits ſeulement. D'une part vous dites à vos Editeurs, que vous êtes *Catholique*; que vous voulez marquer votre zele & votre

* Poëme ſur Lisbonne.

profond respect, & pour la Religion & pour ceux qui sont à la tête de cette Religion : de l'autre, vous déchirez la Religion, & ses Ministres. D'une part, vous *n'êtes pas Théologien*, dites-vous, de l'autre vous discutez, vous jugez tous les points de la Théologie. D'une part, vous louez la Religion de saint Louis, la Religion à laquelle Henri IV veut se réunir; de l'autre vous en faites une peinture horrible. D'une part, vous dites que les traits de Judith, Samuel, &c. étoient des inspirations; l'extermination des Chananéens, un ordre; de l'autre, vous les érigez en crimes & en proscriptions barbares. D'une part, vous louez Mahomet; de l'autre vous le reconnoissez comme un imposteur. D'une part, enfin, vous le dirai-je? vous tracez la Divinité de J. C.; de l'autre vous l'outragez...... Cette image de vos contradictions vous offense. Pourquoi donc avez-vous prétendu en tirer mon éloge?

Voltaire n'eut rien à répondre; & Bayle, sans insister davantage; je dois, lui dit-il, discuter votre systême sur l'intolérance. J'en ai été, comme vous le savez, l'ennemi le plus déclaré. Témoin de la révocation de l'Edit de

Nantes, & de bien des violences inévitables, même contre l'eſprit du Gouvernement, chaſſé de ma Patrie : ce trait perça mon ame, de là, mes vives déclamations. Mais vous, Voltaire; vous qui avez vécu dans des tems ſi heureux & ſi tranquilles; vous qui avez débité impunément toutes vos opinions; pourquoi donc un zele ſi cauſtique? Le motif en eſt palpable, répondit Voltaire. C'eſt l'amour de la vérité, l'amour des hommes. Le motif eſt ſpécieux, mais eſt-il bien réel, reprit Bayle? Si l'amour de la vérité vous a ſeul animé, pourquoi donc, en attaquant l'intolérance, avez-vous créé un fantôme pour la combattre avec avantage? Un fantôme, repartit Voltaire! Quoi! l'intolérance n'eſt pas le ſcandale de la raiſon, l'opprobre de l'humanité, le comble de l'orgueil & de la cruauté, l'empire du fanatiſme! Voilà, interrompit Bayle, ce que nous avons dit avec colere & enthouſiaſme; revenons à la juſteſſe & au bon ſens. Répondez-moi : ſi Dieu a révélé une Religion, eſt-elle véritable? Ceux qui la rejettent ſont-ils dans la vérité? Parlez..... Voltaire ne s'attendoit pas à un argument ſi précis. Il

voulut incidenter ; prétendit que la Religion n'étoit pas révélée ; encensa l'autorité de la raiſon. Vous vous écartez, dit Bayle : ce n'eſt point ici le cas de prouver la révélation ; c'eſt une theſe à part. Je me borne à vous dire, que comme la vraie Géométrie, paſſez-moi le parallele, exclut *néceſſairement* l'erreur géométrique ; une Religion divine, étant vraie, exclut néceſſairement toute doctrine qui ne l'eſt pas. Et telle eſt l'intolérance Catholique, contre laquelle nous avons tant déclamé, ſans vouloir la connoître.

Non, dit Voltaire, avec feu : ce n'eſt point là l'intolérance. Vous voudriez me donner le change par votre dialectique ſpécieuſe. C'eſt là, inſiſta Bayle, l'intolérance de la Religion dans ſon véritable eſprit : or, ne l'ayant pas même connue, il n'eſt point étonnant, que toutes vos objections aient porté à faux. Quoi, dit Voltaire, n'ai-je pas prouvé d'après pluſieurs grands hommes, que la violence n'étoit pas le moyen de convaincre l'eſprit ; qu'on ne devoit point forcer d'embraſſer la Religion ; qu'il ne falloit ni haïr, ni tuer ceux qui ne penſoient pas comme

nous? Cela eſt vrai, repliqua Bayle; mais les Catholiques en conviennent comme vous : & tout cela n'a aucune force contre leur intolérance. Eſt-il de la bonne foi, d'oppoſer à des adverſaires ce qu'ils ne nient pas?

Voltaire ſe voyoit un peu déconcerté : il avoit toujours cru ces argumens victorieux; & Bayle ne daignoit pas même les diſcuter : il tâcha de ſe rappeller ce qu'il avoit dit de plus fort ſur cet objet : "C'eſt une paſſion bien „ terrible, dit-il, qui veut forcer les „ hommes à penſer comme nous. „ * Ce n'eſt point, repliqua Bayle, forcer les hommes, que de leur dire : *Là eſt la vérité.* C'eſt ſeulement la leur propoſer comme un devoir; ils peuvent enſuite librement, ou l'adopter ou la rejetter. C'eſt par amour pour eux qu'on leur en offre & les moyens, & les grands motifs. Quels moyens, reprit Voltaire avec feu? " N'eſt-ce pas „ une extrême folie de croire ramener les hommes à nos dogmes, en „ les révoltant continuellement par les „ calomnies les plus atroces? „ La ca-

---

* Œuvres de V. t. 4, p. 223.

lomnie, répondit Bayle, eſt toujours une noirceur, & jamais un moyen de convaincre. Ceux qui s'en ſervent, ſont des injuſtes & des aveugles. La Religion, loin de le leur inſinuer, les blâme & les déteſte. Elle ne preſcrit que la voie de la vérité & de la charité : c'eſt le ſeul eſprit de ſon intolérance ; lui en prêter un autre, c'eſt ſoi-même calomnier : jugez vous-même ſi c'eſt là un moyen d'attaquer l'intolérance ?

Quoi ! dit Voltaire, ce nom ſeul, n'eſt-il pas odieux & révoltant ? peut-on entendre, que des hommes ſoient aſſez téméraires, aſſez cruels pour oſer damner leurs freres ? Cette objection, reprit tranquillement Bayle, a ſouvent excité votre fiel, votre indignation ; & bien appréciée, elle n'eſt que puérile. Prétendre que les hommes *damnent*, c'eſt une injuſtice. Dieu ſeul peut porter cet arrêt formidable. Mais dire : ceux qui violent la Loi de Dieu, ne poſſéderont jamais ſa béatitude, c'eſt le langage de la Religion. Les Miniſtres chargés de l'annoncer, n'en ſont que les interprêtes. Vous-même n'avez-vous pas dit que les meurtriers & les calomniateurs ſeroient punis par un Dieu vengeur ? Vous damnez donc vos

freres? Voltaire interdit par cette retorſion, voulut en vain chercher une diſparité. Bayle lui prouva la juſteſſe du parallele. Au ſurplus, ajouta-t-il, vous vous êtes élevé contre l'arrêt prétendu des intolérances, avec plus d'énergie encore : " Il eſt bien doux, dites-
„ vous, de pouvoir dire, en ſortant de
„ table : Mes amis, réjouiſſons-nous;
„ nous avons au moins quatre-vingts
„ milliards de nos freres, dont les
„ ames toutes ſpirituelles, ſont pour
„ jamais à la broche, en attendant
„ qu'on retrouve leurs corps pour les
„ rôtir avec elles! „ * Sans vous conteſter le calcul, vous avouerez qu'il y a autant de nobleſſe & de décence, que de force dans cette controverſe : le moyen d'y répondre?

Voltaire humilié, n'oſa défendre ce texte pitoyable. Quand j'aurois, dit-il, attaqué avec un peu d'aigreur l'intolérance, où ſeroit mon tort? Un Philoſophe plein de douceur, peut-il voir, ſans être révolté, qu'on prétende gagner les hommes, *en les traînant aux galeres, à la potence, ſur la roue*,

---

* Mél. phil. tome 7, page 25.

ou dans les flammes ? * Cette cruauté irrite, & inspire un style amer. Ce style, reprit Bayle, vous l'avez poussé à un point, que le seul moyen de vous excuser, est de dire qu'il est des momens, où la verve ôte le bon sens : car enfin, si vous étiez rassis, vous ne feriez pas dire aux Catholiques : " Nous „ vous dénonçons, que vous serez „ brûlés à jamais ; & en attendant nous „ allons commencer par vous égorger „ : Vous ne diriez pas : " De „ tant d'assassinats horribles, quatre-„ vingt-quatorze Empereurs ou Prin-„ ces, & un nombre immense de Sei-„ gneurs & de Citoyens égorgés, il „ n'en est aucun qui n'ait été médité, „ encouragé, sanctifié par les Sacre-„ mens, qu'ils appellent de péniten-„ ce. „ ** Aussi appellez-vous charitablement les Ministres de l'Eglise, *Archers & Bourreaux, pantheres fanatiques, tigres dévots, plus barbares que les tigres, qui ne déchirent que pour manger*... Avouez, Voltaire, que d'imputer ces transports de fureur à un moment de délire, c'est vous faire grace.

* Œuvres de V. t. 11, p. 233.
** Mél. Phil. t. 2, p. 170.

Voltaire eût moins ſenti un reproche vif & amer, que cette froide dériſion. Il n'oſa cependant repliquer avec humeur, & ſe contenta de dire à Bayle, qu'il avoit lu des traits auſſi ardens dans ſon Commentaire philoſophique. J'en conviens, dit-il, & j'en ai rougi. Rougiſſez de même, de vos écarts plus violens encore. Le principe de nos erreurs ſur cet objet, eſt d'avoir confondu l'intolérance religieuſe, & l'intolérance civile. Celle-là ſe borne à condamner les erreurs, & n'inflige aucune peine temporelle. Celle-ci eſt le droit du Trône. Mais il étoit plus commode & plus sûr d'imputer tout au Sanctuaire, pour ſuivre, ſans ſe gêner, l'amertume de ſa haine.

Le droit du Trône, reprit Voltaire? Ne m'avez-vous pas appris vous-même, que le Prince ne pouvoit pas commander aux eſprits? Pourquoi nous forceroit-il à ſuivre ſa Religion? Non, Voltaire, répondit Bayle, le Prince ne commande jamais aux eſprits; la Religion eſt toujours libre: mais enfin, protéger la vérité, & réprimer l'erreur, eſt ſon précieux droit. Son autorité vient de Dieu, & ſon devoir eſt de faire fleurir ſa Religion.

Mais, repartit Voltaire, ſi ſous ce prétexte, il favoriſoit la ſuperſtition ; ſi par des Edits injuſtes, il ſéviſſoit contre ceux qu'il juge errans, lors même qu'ils ſoutiennent la vérité ; en a-t-il le droit? N'avez-vous pas fortement condamné les Edits contre les Calviniſtes ? Ne les avez-vous pas comparés aux Edits cruels & extravagans de certains Czars? En vain, repartit Bayle, vous autoriſez-vous de mes erreurs. Je reconnois la violence & l'injuſtice de mes déclamations. Condamnez les vôtres. Voici le vrai.

Un Prince doit appuyer la vraie Religion, & réprimer des Sectaires qui veulent la renverſer. Les empêcher de nuire ; leur ôter des privileges arrachés les armes à la main ; punir leurs ravages, leurs révoltes : rien en cela de contraire à l'équité. S'il attaque la vérité, ou ſi même il la défend par des moyens injuſtes, il abuſe de ſon pouvoir ; mais il n'en eſt comptable qu'à Dieu : & cette injuſtice même ne peut le dépouiller du droit inaliénable qu'il a de maintenir la Religion. Ainſi toutes vos ſorties ſanglantes contre l'intolérance de fait, n'attaquent que le droit du Trône. L'Egliſe n'ayant pas ſur cet objet

objet, la moindre autorité temporelle. Défaite illusoire, reprit Voltaire. Ce sont les Ministres, qui dans tous les tems, ont engagé, ont forcé les Princes à sévir. Tout doit leur être imputé. Vous le leur imputez, il est vrai, avec autant de justesse que de force, repartit Bayle : " Ils veulent troubler
„ la terre pour un sophisme, & inté-
„ resser tous les Rois à venger, par le
„ fer & par le feu, l'honneur d'un ar-
„ gument *in ferio*, ou, *in barbara.* (*a*)
„ Tout être qui n'est pas de leur avis,
„ est un Athée. Tout Roi qui ne les
„ favorise pas, sera damné. „ Telle est donc votre bonne foi ! Vous exposez une opinion sous une face très-fausse, mais plaisante & absurde, pour la combattre. L'expédient, s'il n'est pas honnête, est du moins très-facile. Revenons au vrai. Que des Ministres exposent humblement aux pieds du Trône, les dangers où est la Religion, les ravages de ses ennemis ; c'est équité & devoir. Qu'ils poursuivent avec fureur le sang des Sectaires, c'est aller visiblement contre l'esprit de dou-

(*a*) Mélanges philosophiques.

ceur, caractere essentiel de l'Eglise. On condamne avec elle de tels Ministres, s'ils existent; mais on n'impute jamais à la Religion, la violence & le sang dont elle fut toujours éloignée.

Quoi! dit Voltaire, n'est-ce pas la Religion qui a suscité tant de guerres cruelles dans les derniers siecles? Comment la laver de cette horrible tache! Pourquoi donc, repartit Bayle, avez-vous dit que leur objet fut de savoir, si on seroit ou non, *esclave des Guises?*... Le principe de ces guerres fut le refus du libre exercice de la Religion Prétendue Réformée. Les Protestans une fois en force, & appuyés par les Grands, leverent le masque, se révolterent contre les Souverains, livrerent des batailles, saccagerent cent Villes, attenterent deux fois à la personne du Roi; delà tant de guerres sanglantes. Elles vinrent donc principalement de la révolte des Sectaires. Les cabales, les rivalités des Grands, fomenterent des guerres; & dans eux, la Religion n'en fut que le prétexte. Ainsi, quand même quelques Ministres de l'Eglise y auroient pris part, en suivant le torrent, c'est une souve-

raine injuſtice d'en rendre la Religion reſponſable.

Du moins, reprit Voltaire, l'Inquiſition eſt le Tribunal de la Religion : & que de milliers de victimes! Vous ne ſoutiendriez pas, repartit Bayle, (*a*) le regard de vos extraits de fureur, ſur cet objet, ſi je vous les expoſois. Sans y entrer, il eſt un point plus ſimple. Ce Tribunal eſt celui du Prince, lui ſeul y inflige les peines; il ne naît donc pas de l'intolérance religieuſe ; & c'eſt tout ce dont il s'agit ici, mais de l'intolérance civile. Je vais plus loin: ce Tribunal ne punit pas les errans, comme errans; les Juifs ne ſont-ils pas tolérés à Rome même, mais comme relaps ſcandaleux, réfractaires, perturbateurs de l'ordre? Sans diſcuter cette matiere, je me borne à vous montrer votre mépriſe inouie. Ce ſimple expoſé fait tomber toutes vos déclamations.

Je ſuis ſurpris, au reſte, pourſuivit Bayle, qu'ayant attaqué ſi amérement

---

(*a*) On voit ici que Bayle a voulu ménager Voltaire, il lui fait grace de cent déclamations furieuſes ſur l'Inquiſition, auſſi oppoſées à la vérité qu'à la décence.

l'intolérance, vous-même ayez été intolérant! Moi, intolérant, repartit Voltaire? moi! qui n'ai annoncé aux hommes, que la douceur, l'humanité universelle! Le reproche tient du comique. Il eſt réel & ſérieux, dit Bayle. Philoſophe ſans autorité, vous n'avez pu ſévir contre vos adverſaires : vous n'avez eu que la plume; mais qu'elle a été ardente & cauſtique! Si les Princes & les Tribunaux avoient ſuivi vos reſſentimens, que de ravages! Vous prétendez n'avoir donné que des conſeils de paix; que veut dire, cet avis charitable, en parlant des Miniſtres, ſous le nom des Moulas? " Détruiſons (*a*) tant que „ nous pourrons, ces chenilles dans „ nos jardins...! Et celui-ci.... afin „ que nos peuples ſoient délivrés du „ joug monachal; afin que l'on rende „ à l'Etat les biens immenſes engloutis dans tant de Monaſteres; & à la „ ſociété, tant d'eſclaves inutiles ou „ dangereux.... „ Que ſignifie cette menace aux Abbés? " Tremblez que le „ jour de vérité n'arrive : „ Et ſur l'In-

(*a*) Mêl. phil. tome 6. *Sermon* prêché à Baſle.

quiſition : " Grand Dieu ! ſi on alloit
„ mettre en cendres ce Tribunal, dé-
„ plaîroit-on à vos regards vengeurs ! „
(*a*) Et voilà votre douce tolérance ! Voyez, enfin, que ſi vous aviez eu l'autorité, vous auriez, non pas toléré, mais ravagé, renverſé l'Egliſe. Je pourrois vous rappeller mille textes où perce cet eſprit de haine & ces projets de deſtruction.

Voltaire ſentant la force & la vérité de ce reproche, tâcha de le détourner par une réponſe modeſte. Toujours, dit-il, une ſage & douce tolérance fit la baſe de ma philoſophie : votre ſyſtême ingénieux de la *Vérité putative*, a été mon modele. Syſtême d'erreur, reprit Bayle ; il ne tend qu'à juſtifier le menſonge, quand un eſprit faux le prend pour la vérité ; & à combattre la vérité, quand il la confond avec le menſonge. Je ne l'ai imaginé ce ſyſtême, que pour me raſſurer, s'il eût été poſſible, dans les perplexités & les doutes. Au reſte, vous l'avez pouſſé plus loin encore, & cette diſcuſſion doit être jointe à celle de l'intolérance.

(*a*) Dict. phil. art. *Martyre.*

J'obſerve d'abord, que comme vous avez combattu celle-ci ſans la connoître, vous avez établi celle-là ſous une idée tout auſſi diſparate.

„ Il ne faut pas, dites-vous, une „ éloquence bien recherchée, pour „ prouver que les hommes doivent „ ſe tolérer les uns les autres. (*a*) Je „ vais plus loin; je vous dis que tous „ les hommes doivent ſe regarder „ comme des freres; (*b*) & ailleurs: La „ Philoſophie conſiſte dans l'horreur „ de la ſuperſtition, & dans cette cha- „ rité univerſelle que Cicéron recom- „ mandé: *Charitas humani generis.* „ Ainſi donc, ſuivant vous, *la* tolérance, c'eſt la charité fraternelle. (*c*) Mais pouvez-vous ignorer que la Religion en fait un précepte eſſentiel! Pourquoi donc la lui oppoſez-vous? Parce, dit Voltaire, qu'elle le détruit en même tems, lorſqu'elle prêche l'intolérance. Vous voulez vous-même

---

(*a*) Œuvres de V. tome 2, §. 172.

(*b*) Œuvres de Voltaire, page 250.

(*c*) Je ſais pourquoi les Philoſophes, qui, chaque jour enfantent des choſes ſi ſublimes, veulent quelquefois ſe faire valoir, en copiant une réponſe du Catéchiſme.

vous tromper, reprit Bayle; c'eſt préciſément par l'amour éclairé des hommes, que la Religion les arrache à l'erreur, & leur propoſe la vérité comme un devoir eſſentiel.

D'après votre notion ſi fauſſe de la tolérance, il n'eſt pas étonnant que vous n'en ayez donné que des preuves ou diſparates, ou ridicules. (*a*) La loi naturelle, dites-vous, permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de manger ce qu'il veut. Voilà aſſurément la plus parfaite liberté de penſer. On choiſira ſa Religion, comme ſes alimens. Voltaire n'oſant défendre une tolérance ſi large, & vraiment groteſque, tâcha de la reſtreindre aux opinions arbitraires; mais Bayle lui prouva qu'il parloit de la Religion. Pourquoi, dit-il, vous en défendre? Si toutes les Religions ſont les mêmes, le choix n'eſt-il pas entiérement libre? „ Or nous ſommes tous, dites-vous, „ de la même Religion. Tous les peu- „ ples adorent le même Dieu, ſans le „ ſavoir : des extrêmités du Japon, „ aux rochers du mont Atlas, ce ſont „ des enfans qui crient à leur pere

(*a*) Dict. phil. art. *Catéchiſme.*

„ en différentes langues. „ (*a*) La décision est formelle. Il n'y a qu'une Religion sur la terre; elles ne different que par l'idiôme. J'ai envisagé, dit Voltaire, tout culte comme l'emblême de la Religion. Ainsi, par-tout elle est la même, puisque sous différens signes, l'objet est par-tout le même. Ainsi donc, reprit Bayle, les Païens, en adorant Vénus, en lui offrant des sacrifices, tantôt absurdes, tantôt cruels, tantôt indécens; les Indiens, les Negres, les Peuples les plus abrutis, en adorant des songes bizarres, & par mille moyens impurs & extravagans; les Juifs, les Chrétiens adorant l'Eternel, & lui offrant, sous des symboles qu'il a prescrits, l'hommage pur de leurs cœurs : tout cela c'est *même Dieu*, *même Religion*. La belle chose que la tolérance! On répand du ridicule où l'on veut, répondit Voltaire. Dire que toutes les Religions adorent le même Dieu, sous différens symboles, rien de plus glorieux au vrai Dieu. On lui consacre l'hommage de tous les mortels, rien de plus avantageux aux hommes. On

(*a*) Mél. phil. Tome 6, page 363.

forme leur paix, leur sûreté dans tous les cultes. Et c'eſt ainſi, reprit Bayle, qu'une fauſſe Philoſophie les trompe. Cette funeſte tolérance, qui égale toutes les Religions, dégrade, outrage l'Être ſuprême, en le ſuppoſant indifférent à l'erreur & à la vérité; en prétendant qu'il reçoit avec amour & complaiſance, les impiétés de l'Idolâtrie, & les rêveries de l'impoſture. Cette tolérance perd les hommes; elle les raſſure dans leurs erreurs, pour les précipiter dans l'abyme. C'eſt donc ainſi, Voltaire, que vous les aimez?

Par quelle injuſtice, répondit-il, me prêtez-vous des opinions auſſi folles? J'ai dit, il eſt vrai, qu'il n'y avoit qu'une Religion ſur la terre; mais, ſans en conſidérer l'écorce, j'en ai ſaiſi l'eſprit; & voici la regle de mon ſyſtême: *Adore Dieu*, *ſois juſte*, le reſte eſt arbitraire. Reſſource adroite, reprit Bayle, mais bien fragile. Qu'appellez-vous *l'écorce de l'Idolâtrie?* parcourez les ſiecles & les pays de l'ancienne & de la moderne, vous n'y verrez que ſuperſtition, impiété, indécence, cruauté, l'opprobre de la raiſon. Trouverez-vous jamais, ſous

cette écorce horrible, l'eſprit de la vraie Religion? Mais je viens à votre Sentence : *Adore Dieu*, *ſois juſte*; & je vous dis que bien entendue, elle détruit votre indifférence ſur les Religions.

Adorer Dieu comme il veut l'être, comme il mérite de l'être; ce n'eſt pas ſeulement reconnoître ſon exiſtence & ſa grandeur; c'eſt rendre hommage à ſes perfections infinies; à ſa vérité, par la foi; à ſa fidélité, par l'eſpérance; à ſa juſtice, par une crainte reſpectueuſe; à ſa Majeſté, par un culte ſenſible; à ſa bonté, par l'amour. Voilà la Religion toute entiere. *Etre juſte*, ce n'eſt pas ſeulement garder la probité, mais être fidele à tous les rapports que nous preſcrit la loi, avec les hommes, & à tous les devoirs envers nous-mêmes.

Voltaire fut fort étonné d'une paraphraſe très-oppoſée au ſens qu'il y attachoit. Il expliqua *l'adoration & la juſtice philoſophique*. Elle conſiſtoit, ſuivant lui, à connoître, à adorer Dieu, à garder la probité, la bienfaiſance. Il tâcha de prouver l'inutilité de tout le reſte; les divers cultes étant arbitraires. En vain, repliqua Bayle,

voudriez-vous fixer ſur vos idées, l'hommage eſſentiel dû au premier Etre? Il renferme la fidélité univerſelle à ſa loi; & tout mortel qui oſe la reſtreindre, eſt un aveugle & un téméraire. Jugez-en par vous-même. De votre adoration idéale, vous tirez l'indifférence des dogmes & des cultes. Leur différence, dites-vous dans la piece de Zadik, eſt celle des lapins ou des griffons, ou celle d'entrer dans le Temple, en commençant par le pied droit, ou par le pied gauche. Auſſi vous écriez-vous : *Heureux le tems où les Français ne feront qu'en plaiſanter!* Vous le prévenez ce tems; vous n'argumentez qu'en *plaiſanteries.* Une telle logique n'eſt pas bien concluante.

Voltaire voulut incidenter, juſtifier le ſel de ſes railleries; étaler les raiſons ſolides, qu'il y avoit jointes autre part. Peines inutiles, interrompit Bayle. Ecoutez-moi : un ſeul principe détruit cette foule de dériſions, ou comiques, ou ameres, qui fut votre controverſe favorite. Si Dieu a révélé des vérités; s'il a établi un culte, s'il l'a preſcrit, ces vérités, ces rits, ſont-ce *des lapins ou des griffons; le pied droit ou le pied gauche?*.. Ces vé-

rités, ces rits ſont-ils les mêmes, que cette *mer* de ſonges, de rêveries, d'extravangances, d'indécences, qui, dans le regne de l'Idolâtrie, ont ſouillé & ſouillent encore l'Univers?... Voilà cependant l'indifférence des Religions; oſeriez-vous encore la ſoutenir?..... Voltaire revint à un raiſonnement un peu plus philoſophique : il dit que ſi Dieu avoit établi une Religion, il l'auroit marquée noblement de ſon ſceau. Pourquoi tant de ténebres? pourquoi tant de ſectes variées & oppoſées? Pourquoi ces prédilections injuſtes ſur des peuples? Pourquoi..... Ceſſez tous vos pourquoi, interrompit Bayle. Il eſt ſouverainement préſomptueux, petits mortels que nous ſommes, d'interroger le Très-Haut; de vouloir fixer ſur nos minces lumieres, l'équité, la ſageſſe, la poſſibilité de ſes deſſeins. Un mot ſuffit. Dieu ayant conſacré une Religion, la croire & l'obſerver eſt le devoir indiſpenſable des hommes : l'indifférence des Religions n'eſt, ſous un ſyſtême philoſophique, qu'une impiété téméraire.

Mais, reprit Voltaire, Dieu eſt la bonté même; *il regarde en pitié les er-*

reurs des mortels, ſur ces objets poſitifs. Ainſi, repartit Bayle, voudriez-vous prêter à l'Etre ſuprême une bonté fauſſe & imaginaire, tracée ſur vos idées. Non; il n'exige pas la croyance des vérités qu'il nous cache; mais dès qu'il les révele, & qu'il en offre les moyens, les rejetter, préférer à ſa vérité nos propres lumieres, nos menſonges, c'eſt lui déſobéir, c'eſt ſe rendre coupable. Son jugement alors, c'eſt la juſtice & l'équité, & non pas une pitié foible & humaine. Voyez enfin que par votre fauſſe tolérance, vous vous êtes profondément égaré, & que vous avez égaré vos ſectateurs.

Voltaire chercha d'autres appuis, inutilement; tous ils étoient la foibleſſe & le néant même. Pourquoi, lui dit alors Bayle, ne citez-vous point les preuves que vous avez tirées de l'Ecriture? Vous n'ignorez pas, répondit Voltaire, que je n'en cherchai jamais que dans la raiſon. Je le ſais, reprit Bayle; c'eſt ce qui rend fort ſingulier le précis de ces raiſonnemens. Les Juifs honorerent le ſerpent d'airain; Jéroboam éleva un veau d'or; Michas établit le culte de ſes Idoles; les Princes de Juda n'ôterent pas tou-

jours les hauts lieux : donc la tolérance étoit admise chez les Juifs.... Josué dit aux Hébreux de choisir entre le culte du Dieu d'Israël & celui des faux Dieux. Le bassin du Temple de Salomon étoit soutenu par des bœufs d'airain...... donc l'Ecriture consacre la tolérance philosophique. Comment résister à cette démonstration ?

Voltaire, si accoutumé à persiffler, ne fut que plus piqué de ce trait. Il chercha en vain une saillie, au défaut d'une réponse. Bayle alors lui dit : un mot encore, & je vous quitte. Pourquoi, en tolérant si charitablement toutes les erreurs, n'avez-vous pas toléré les Catholiques ? Parce, répondit-il, qu'ils ne tolerent personne : c'est donc l'équité qui les prive de la tolérance. Dites plutôt, reprit Bayle, l'inconséquence & la partialité. Car enfin, dès qu'ils sont dans la conviction & la bonne foi, fussent-ils même dans l'erreur, ces erreurs ne méritent-elles pas autant la tolérance, que les absurdités des Païens, ou les rêveries des Mahométans ? La réponse étoit difficile. Aussi Voltaire garda le silence. Ce qui m'étonne encore, poursuivit Bayle, c'est que vous ayez dépeint leur into-

lérance, ſous ces termes énergiques. Suivant eux, dites-vous, Dieu adreſſera ces paroles aux Pithagores, aux Socrates & aux Platons : " Allez, monſ-
„ tres ; allez ſubir des châtimens infi-
„ nis en intenſité & en durée.... Et
„ vous, mes bien-aimés, Jean Chatel,
„ Ravaillac, Damien, Cartouche, qui
„ êtes morts avec les formules preſ-
„ crites, (*a*) partagez à jamais à ma
„ droite, mon empire & ma félicité.„
L'imputation n'eſt ni charitable, ni honnête. Les Catholiques déteſtent les régicides & les voleurs, bien loin de les mettre dans leur Calendrier. Vous vous êtes élevé avec force contre les calomniateurs ; je vous conſeille donc, dans une premiere édition, de mettre un petit correctif à cette penſée.

Bayle alors quitta Voltaire, qui eût été très-embarraſſé de répondre ; & l'Ombre prenant la parole : Que concluez-vous de tout ceci, dit-elle à Voltaire ? Bayle, jadis ſi tolérant, en ſe condamnant lui-même, ne vous prouve-t-il pas que la vérité l'a éclairé ? Ce n'eſt point Bayle, reprit Voltaire, c'eſt

(*a*) Mél. phil. tom. 2, p. 176.

un esclave qu'on force à parler. Peut-être aussi cette rigueur tend-elle à m'ébranler, à m'arracher un désaveu pour m'humilier ensuite. Je ne céderai point : & si je ne puis parler avec tant d'empire qu'à Berlin & à Ferney, mon silence même n'annoncera point ma défaite... Il parloit encore, lorsqu'ils arriverent près du séjour des Quakers. Entrez, lui dit l'Ombre, Guillaume Pen vous attend. Il seroit très-singulier, dit Voltaire, que ce chef d'une colonie enthousiaste & ignorante, eût quelque chose d'intéressant à me dire. Nos spheres sont trop différentes; il ne peut que m'ennuyer. Entrez, répéta l'Ombre; peut-être vous apprendra-t-il du nouveau. Voltaire obéit.





VIme. ENTRETIEN.

G. PEN ET VOLTAIRE.

VOLTAIRE entra ſur un ton d'aſſurance dans l'aſſemblée des Quakers; & d'abord Pen le remercia des choſes obligeantes qu'il avoit dites de ſa ſecte. Les Quakers de Londres, lui dit-il, ont été ravis qu'un grand Philoſophe ait fait leur éloge; & cela dans un Pays, où on les regardoit à peu près comme des inſenſés. Je n'appellerai jamais folie, répondit honnêtement Voltaire, des uſages, qui, quoique ſinguliers, tiennent à la nature primitive. L'égalité, la franchiſe, ne ſont-elles pas par-tout eſtimables? A certains égards, reprit Pen. Une fois cependant, les rangs fixés par la ſociété, vouloir les confondre, n'eſt plus ſageſſe. Auſſi allai-je former dans les forêts de la Penſylvanie, ma nouvelle ſociété. Quoi qu'il en ſoit, choſe qui vous étonnera ſans doute, ſi j'avois vécu de votre tems, je vous aurois offert un rang dans ma colonie; & au-

tant que je le puis, je vous l'offre encore. Vous ne répondez rien.... vous croyez-vous offensé?

Une politesse (& je présume que telle est votre offre,) n'offense jamais, répondit enfin Voltaire. Mais je vous avouerai, qu'ayant occupé un rang d'honneur dans les Académies & sur le Parnasse, je n'aspirai jamais à briller parmi vous. Aussi, repartit Pen, ce n'est point sur vos talens distingués, que je vous adjuge le titre de Quaker; c'est sur une ressemblance marquée, qui vous rend notre frere. L'étonnement de Voltaire augmenta : il ne savoit s'il devoit plaisanter, ou se fâcher. Après avoir un peu réfléchi : je serois curieux, dit-il, de voir cette ressemblance, qui me paroît très-singuliere. La voici, repartit Pen, & vous allez vous y reconnoître trait pour trait.

La base de notre secte, étoit un enthousiasme, une *illumination* du Saint-Esprit. Echauffés par cette idée, tout ce qui nous venoit dans la tête, au milieu de nos assemblées, nous le disions d'un ton inspiré; & ces délires étoient pour les freres des oracles d'en haut. La base de votre philosophie, est un pareil enthousiasme, *une illumi-*

nation de raiſon. Entêté de cette forte idée, tout ce que vous dictoit votre imagination féconde & hardie, vous le donniez comme des oracles de ſageſſe & de vérité. Or *illumination prétendue* de l'Eſprit-Saint, ou *illumination de raiſon*, ne ſont-ce pas deux mêmes ſectes de Quakers?

Pour le coup Voltaire fut embarraſſé, il ne s'attendoit point à un compliment auſſi original. Quoique très-ému, il feignit la tranquillité. Si je ſuis Quaker, dit-il, vous m'avouerez au moins, que mes inſpirations ſont plus ſenſées, plus philoſophiques, que ne l'étoient les rêves de vos Prédicans. C'eſt une choſe à examiner, repartit Pen. Nos Prédicans, au milieu de leurs illuminations abſurdes, débitoient ſouvent des maximes très-ſages, puiſées dans l'Ecriture; & vous, parmi des axiomes de ſageſſe & de raiſon, vous mêlez des opinions, des ſyſtêmes de menſonge & de folie: c'eſt cette bigarrure mal aſſortie qui caractériſe le Quaker. D'ailleurs, pourſuivit-il, il eſt une différence encore, qui n'eſt pas à votre avantage: nous débitions nos rêves dans nos aſſemblées ſecretes; nous ne les adreſſions qu'à nos

freres ; & vous, vous les annoncez à tout l'univers : vous les imprimez comme des chefs-d'œuvres de philosophie.

Jusqu'ici, dit Voltaire piqué, j'ai cru que vous plaisantiez : je vois que vous parlez sérieusement ; je ne suis point Quaker, & n'en ai pas le flegme. Finissez, je vous prie, je craindrois de m'échapper. Je parlai autrefois aux Princes même très-librement, & le chapeau sur la tête, repliqua Pen : je puis parler franchement à un Poëte ; que mes discours vous plaisent, ou non, vous êtes ici pour les écouter. Je vous le répete donc, Voltaire : votre secte, & la secte des Quakers, sont les deux sœurs. En faisant *sonner* les grands noms *d'Ecriture*, *d'Esprit-Saint*, *d'Oracle*, nous disions des extravagances ; & vous, en parlant, *sagesse*, *raison*, *nature*, vous débitez vos rêves.

De bonne foi, les *échancrures*, & les *cadavres* des Soleils devenus *Planetes* ; les *Planetes* enflammées, devenues *Soleils* ; les *Astres* animés, perpétués par la génération ; les *révolutions* successives, pendant des centaines de milliers d'années, de *mers* en *terres*, & de *terres* en *mers* ; cette nature, qui n'est

que le mouvement de la matiere, ſans auteur ; ces *rêves*, ſur l'homme ſauvage : cent autres abſurdités *duement* imprimées, & propoſées comme des *oracles* du génie, ne valent-elles pas bien nos Sermons *illuminés ?* Comment, dit Voltaire avec feu, oſez-vous m'imputer des ſyſtêmes que je n'approuvai jamais ? Les Quakers, qui ſe piquoient de ne pas mentir, calomnient-ils parmi les Ombres ? Doucement, Voltaire, repartit Pen ; je vous ai dit que je parlois de votre ſecte : je vais à préſent parler de vous. Je vous dirai que vos écrits, parmi les plus beaux traits d'imagination, d'eſprit ou d'une poéſie ſublime, préſentent tout à la fois une foule d'opinions ſi hardies, ſi ſingulieres, ſi fauſſes, qu'on ne peut y méconnoître l'*enthouſiaſme & l'illumination.* Voyez *Micromégas*, *Candide*, *Scarmentado* ; voyez vos *Sermons Juifs*, & vos *Homélies* ; voyez le *Caloyer*, le *Douteur*, l'*Ingénu* ; voyez les trois *Empereurs* en Sorbonne, l'*Epître* aux Romains ; voyez vos *Diatribes*, & vingt autres *écrits* de ce genre. *

* Ce titre très-juſte, *Sermons Quakers*, à la tête de ces écrits, y laiſſeroit tout le comique, & en ôteroit tout le venin.

Si ce ne ſont pas là des *Sermons* Quakers, il n'y en eut jamais, ni à Londres, ni dans la Penſylvanie.

A ces mots, l'aſſemblée décida que Voltaire méritoit d'être agrégé aux Quakers; & malgré lui on alloit l'inſcrire à la tête des plus fameux Prédicans, lorſqu'un ancien s'y opposa, & dit : Je ne nie pas, mes chers confreres, que Voltaire ne méritât cet honneur, & que même ſon nom, très-connu, ne décorât notre ſecte : mais je m'y oppoſe, & j'allegue une raiſon eſſentielle. Nos Prédicans, au milieu même de leurs folies, reſpectoient la Religion : ils n'outrageoient pas le prochain. Voltaire, dans ſes *Diatribes* ſi multipliées, ſi furieuſes, a déchiré ſes *freres*, a blaſphémé la *Religion*. Pour cela, il eſt indigne du nom de notre ſecte décente & tranquille. Ce fut là un Arrêt. Pas un Quaker qui n'en ſentît la juſteſſe & l'équité.

Voltaire doublement confus & du titre de Quaker, & du refus, ſortoit plein de colere & de confuſion, lorſque Pen lui dit, avec ſa douceur ordinaire : je ſuis fâché que nos confreres aient relevé deux écarts de vos viſions, que je paſſois ſous ſilence. En

ſaveur de vos talens, & des éloges que vous avez fait de nous, je vous aurois admis ; bien perſuadé que vous auriez puiſé dans notre ſociété, la douceur, & un ſilence reſpectueux ſur la Religion. J'avois une autre raiſon encore, qui vous aſſimile à nous.

Un uſage de notre ſecte, fut de ſupprimer l'extérieur de la ſociété ; nous le jugions inutile. Cet uſage, nous l'étendîmes à la Religion. Bornés aux hommages intérieurs, nous regardâmes comme ſuperflues toutes les marques extérieures du culte : avouez encore que, ſous cette face, la Philoſophie eſt une branche du Quakériſme. On ne m'a donc envoyé ici, repartit Voltaire irrité, que pour y recevoir des outrages. Si je devois en eſſuyer, étoit-ce parmi des Quakers ? C'eſt vous-même, reprit tranquillement Pen, qui nous inſultez : cependant je ne ſortirai point de ma douceur. N'eſt-il pas vrai, je vous le répete, que la *Religion* philoſophique, ainſi que la nôtre, rejette tout culte extérieur ? Parlez.... Voltaire s'obſtina à garder le ſilence, mais l'Ombre lui intima ſes ordres. Vous devez, lui dit-il, écouter tranquillement ce qu'on vous adreſ-

ſe, & y répondre. Vous euſſiez peut-être mépriſé Pen ſur la terre; ici vous devez lui obéir.... Il eſt dur, dit alors Voltaire, très-mécontent, de diſſerter malgré moi avec des Quakers. Si j'ai combattu le culte, c'eſt par des raiſons; & le ſyſtême de Pen n'a été que caprices & bizarreries. Je vous paſſe, reprit Pen, ce mot d'humeur : je crus avoir des raiſons. Mais vous, quelles ſont les vôtres? la Religion eſſentielle, c'eſt l'amour du premier Etre, dit Voltaire ; le reſte eſt inutile & ſuperflu. J'ai quitté dans les Ombres mon ancien ſtyle enthouſiaſte, dit alors Pen, & je vais vous parler philoſophiquement.

Ayant reçu de notre Auteur , un corps & une ame , ne devons-nous pas lui rendre l'hommage de l'un & de l'autre, & conſéquemment un hommage ſenſible ? L'amour du premier Etre ſeroit-il bien réel, ſi on refuſoit de lui en donner des preuves extérieures? Les liens de la ſociété ſubſiſteroient-ils, ſi on refuſoit de les témoigner? Croyez-moi, l'amour philoſophique, concentré , dit-on, dans le cœur, dégénéreroit bientôt en oubli parfait, & en irréligion. Pourquoi,

repartit

repartit Voltaire, regarder comme essentiel à la Religion, ce qui est arbitraire, ce qui vient des hommes? Ni l'un, ni l'autre, repliqua Pen. Le culte ne vient pas des hommes, puisque Dieu l'a prescrit. Il n'est pas arbitraire, puisque les hommes ne sauroient le changer; & que d'ailleurs si tels ou tels rits ont été d'une libre institution divine, le fond, l'esprit, c'est-à-dire, le devoir d'honorer Dieu sensiblement, est de l'ordre éternel. Pourquoi Dieu, reprit Voltaire, auroit-il prescrit une chose qui lui est inutile, & qui est inutile aux hommes? Il est très-singulier, repliqua Pen, que les Philosophes décident hardiment ce que Dieu a pu ou dû faire; & que sur cette décision audacieuse, ils nient un fait invinciblement prouvé par la révélation mosaïque & chrétienne.

A l'égard de son inutilité prétendue, ce n'est qu'une assertion frivole; on le sait. Dieu n'a besoin de rien; & dans ce sens, tout lui est inutile, la vertu aussi bien que le culte. Mais enfin, observer sa loi, est une vertu, un devoir essentiel; & tel est le culte. Son utilité, relativement aux hommes, est

frappante, & même ſa néceſſité. Il les réunit dans une même Religion; il les édifie mutuellement : il excite le ſouvenir de cette Religion ſpirituelle, & les anime à la pratiquer : il les éleve à Dieu par le ſecours des choſes ſenſibles. Eh bien, Voltaire, tout cela eſt-il utile? Comment voulez-vous, reprit Voltaire, fort étonné d'entendre ainſi raiſonner un Quaker, que je vous expoſe en quelques mots des volumes entiers, où j'ai prouvé l'inutilité & la ſuperſtition du culte? C'eſt ce qu'il y a d'admirable, repartit Pen, que vous ayez fait des volumes à pure perte. Tous ils ſont anéantis, je le répete, par ce ſeul fait bien prouvé. *Dieu a établi un culte.* Il eſt ſouverainement abſurde enſuite à un mortel de dire gravement : *Dieu ne l'a pas dû établir.* Voilà le réſultat de vos volumes.

Mais vous ne dites pas, pourſuivit Pen, les nouvelles reſſources de la Philoſophie moderne; reſſources inconnues dans notre ſecte. Vous avez quelquefois paru reſtreindre l'inutilité du culte aux Philoſophes & aux Sages, & cela ſous l'emblême des ſectes idolâtriques de la Chine. “ Ces

„ ſectes ſont tolérées dans la Chine, „ pour l'uſage du vulgaire, (*a*) comme „ des alimens groſſiers, faits pour le „ nourrir; tandis que les Magiſtrats „ & les Lettrés, ſéparés en tout du „ Peuple, ſe nourriſſent d'une ſubſ- „ tance plus pure. (*b*) „ Cette allégorie, vous l'avez une fois expliquée. Eh! quand cela ſeroit, répondit Voltaire, croyez-vous qu'un Philoſophe, qui fixant la vérité dans elle-même, s'unit à Dieu par l'intelligence & l'amour, a beſoin de ces petits moyens deſtinés à un Peuple groſſier? Cela eſt admirable, repliqua Pen. Vous vous êtes ſi ſouvent moqué des Chrétiens contemplatifs, & vous voudriez, en *Philoſophe myſtique*, les copier? On en penſe toute autre choſe. On dit tout uniment qu'il eſt très-indécent que des hommes, parce qu'ils ſeront Poëtes ou Phyſiciens, rougiſſent d'aller au Temple pour y rendre hommage à l'Eternel, avec ſes vrais adorateurs. On dit que ce privilege ſingulier ſent

(*a*) On prie le Lecteur de chercher dans le *Philoſophe du Valais*, la pure ſubſtance de la Philoſophie moderne. Quelle ſublimité dans ce Code!

(*b*) Oeuvres de Voltaire, tome 11, p. 25.

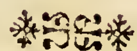
un peu l'irréligion; & que quand on a la foi & l'amour, on ſe fait un titre de gloire, je ne dis pas ſeulement ſur le trône du Parnaſſe, mais ſur le trône des Monarques, d'en donner des preuves publiques.

Au reſte, continua Pen, ce qui vous a armé ſi violemment contre le culte; ce qui vous en a inſpiré tant de mépris, c'eſt, qu'à l'aide du flambeau philoſophique, vous le regardez comme une ſuperſtition. Vous le dites avec énergie : " Monſtres, qui avez beſoin „ de ſuperſtitions, comme le goſier „ du corbeau a beſoin (*a*) de charo- „ gnes. „ Vous avouerez que l'expreſſion eſt peu honnête. Voltaire un peu confus, ſe plaignit qu'on allât *déterrer* un mot échappé à l'imagination, pour lui en faire un reproche. Je ne vous en fais aucun, repartit Pen; & vous voyez en cela la douceur des Quakers. Je vous dirai ſimplement, que quand même le culte de votre Patrie eût été faux, un Philoſophe ne devoit l'attaquer que par des raiſons, & non par des injures groſſieres. Outre qu'elles ne prouvent rien, c'eſt

(*a*) Art. *Théiſte.*

manquer de respect, & aux Princes, & aux Tribunaux qui protegent ce culte.

Mais, dit Voltaire, quoique des traits facétieux ne soient pas exactement des raisons, ils sont analogues à des rits puérils, & en montrent plus le ridicule que les raisons même. C'est donc pour cela, repartit Pen, que vous vous en êtes si heureusement servi. Je me garderai bien de vous exposer tous ces traits burlesques : il faudroit un volume, & il seroit dégoûtant. Quelques mots seulement. En appellant le Sanctuaire, *une grange ;* les Reliques, *une carcasse ;* les Saints, *des gredins, qui n'ont de mérite, que l'ignorance & la crasse :* est-ce là, je ne dis pas renverser, mais même attaquer l'honneur que l'Eglise, depuis sa naissance, a rendu aux Saints, en disant avec indignation ! Quelle étrange idée tirée de la lessive, *qu'un pot d'eau nettoie tous les crimes !* Détruisez-vous le sceau sacré du Baptême, institué, ordonné par J. C. ? En insultant... Je m'arrête... Et voilà votre controverse philosophique !



Jamais, reprit le Neſtor Quaker, qui s'étoit oppoſé à la réception de Voltaire, jamais les Quakers n'ont parlé auſſi indécemment du culte. Contens de ſuivre leurs uſages dans leurs aſſemblées, ils reſpectoient, par leur ſilence, les rits d'Angleterre. Vous avez outragé ceux de votre pays. Non, encore une fois, vous ne méritez point de place parmi nous. Voltaire ſortit de l'aſſemblée, *ſtupéfait*. Ce ſéjour, dit-il à l'Ombre, après un certain ſilence, ce ſéjour eſt-il illuſion ou réalité? Vous devez en juger par les traits qu'on vous a portés, répondit l'Ombre; ils m'ont paru très-réels. Je les ai ſentis, dit Voltaire; mais je ne puis concevoir qu'un Quaker ait oſé ainſi m'inſulter. C'eſt comme le lion mourant, périr deux fois.... En pourſuivant ſa route, il apperçut une troupe d'Ombres, & y reconnut Rouſſeau. Ce regard l'effraya preſque, & il voulut éviter cet adverſaire. Inutilement. Rouſſeau l'arrêta. Vous voilà donc, lui dit-il, parmi les Ombres. Vous y aurez moins d'avantage que lorſque, goû-

tant les délices de la Capitale, vous ajoutiez par vos ſatyres, aux rigueurs de mon exil. Ce n'eſt ici, répondit Voltaire, un peu déconcerté, ni le lieu, ni le tems de rappeller ces diſcuſſions. Vous vous trompez, repartit Rouſſeau; c'en eſt le vrai moment. Voici des témoins déſintéreſſés, & je les prend pour juges. Voltaire n'oſa les récuſer.

Je fus d'abord votre maître, pourſuivit Rouſſeau; j'encourageai votre muſe naiſſante. Vous me montrâtes la piece impie d'*Uranie*. Je la vis avec étonnement, je la condamnai avec horreur : de là votre haine implacable. Vous-même, repliqua Voltaire, n'avez-vous pas fait des pieces contre la Religion? S'il m'éſt échappé, dit Rouſſeau, quelques traits, je les ai déſavoués & réparés, ainſi que mes épigrammes trop libres. Mais vous, depuis quarante ans & plus, n'avez-vous pas ſoutenu Uranie, par cent autres pieces auſſi impies? Vos *Senilia* ont été pires encore que vos *Juvenilia*. Avois-je tort de prévoir ces ravages, & de vous en diſſuader? Méritois-je pour cela les traits amers que vous m'avez lancés? Mais, repartit Voltaire, vous

avez critiqué mes ouvrages; n'avois-je pas le droit d'y répondre? Oui, ſans doute, dit Rouſſeau, le droit eſt mutuel, quand il eſt dans les regles de l'honnêteté; je les ai ſuivies; avez-vous fait de même? Je ne me plains pas de l'affront que vous m'avez fait ſubir à la porte du Temple du Goût; de la place que vous m'y avez adjugée; tout cela eſt facilement oublié parmi les Ombres; mais y joindre des invectives, étoit-ce prouver que je n'étois pas auſſi bon Poëte que vous? Dans une ſuite de diſcuſſions critiques, dit Voltaire, comment démêler le vrai fil des choſes? On va aiſément trop loin de part & d'autre. Vous ne citerez rien de moi, repliqua Rouſſeau, qui marque le fiel & le mépris, & vous m'en avez accablé. Je ne voulois pas vous le rappeller; mais il le faut, pour me juſtifier près de ces illuſtres témoins.

Voici, dit-il aux Ombres, le ſtyle de mon adverſaire. " On m'aſſure que „ le *Desfontaines* des Poëtes, *Rouſſeau*, „ eſt chaſſé ſans retour de chez le Duc „ d'*Aremberg*.... Eſt-il vrai que ce mi- „ ſérable ſoit protégé par Madame la „ Princeſſe de Carignan? Franchement „ quand je lis *Newton*, *Rouſſeau* me

„ paroît un pauvre homme : je ſuis „ honteux de ſavoir qu'il exiſte. Les „ nuages que les *Rouſſeau* & les *Deſ-* „ *fontaines* veulent élever du ſein de „ la fange où ils rampent, ne vien- „ nent pas juſqu'à moi. Je crache quel- „ quefois ſur eux ; mais c'eſt ſans y „ ſonger..... Eſt-il vrai que Rouſſeau „ ſoit mort.... J'ai parlé de ce ſcélérat „ comme un honnête homme doit „ parler d'un monſtre. „

A ces mots les Ombres furent indignées.... Sans doute, pourſuivit Rouſſeau, Voltaire ne prévoyoit pas que ſes Lettres deviendroient publiques ; mais dans une Epitre à une Dame illuſtre, & imprimée :

Ce vieux Rufus, *dit-il*, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies ;
Cet ennemi, du Public outragé,
Puni ſans ceſſe, & jamais corrigé ;
Ce vil Rufus, que jadis votre pere
A par pitié, tiré de la miſere ;
Et qui bientôt, ſerpent envenimé,
Piqua le ſein qui l'avoit ranimé ;
Lui qui mêlant la rage à l'impudence,
Devant Thémis accuſa l'innocence, &c.

Voilà des douceurs d'autant plus ameres, qu'à la vengeance elles joi-

gnent la calomnie, & cela dans le tems de mes malheurs.

Les Littérateurs, de plus en plus étonnés, ne pouvoient comprendre qu'un Auteur célebre eût ainsi versé sa bile. Voltaire voulut colorer, pallier ses satyres. Point d'excuse, lui dirent-elles, qu'en niant le fait; & il ne le put. Je pourrois, dit Rousseau, en exposer bien d'autres; je me borne à celui qui m'a été le plus sensible.

Expatrié pour des couplets dont je n'étois pas l'auteur, j'ai protesté de mon innocence à la mort. Le tems où cette protestation m'étant inutile, je ne le donnois qu'à la vérité. Un Littérateur, instruit du fait, m'a justifié, quoique lui-même fût attaqué dans ces couplets. Voltaire a persisté à m'accuser, & à détruire les preuves de mon innocence. Quel intérêt y avoit-il? Quel motif? Celui, dit Voltaire, de montrer la vérité & de venger l'innocent. Mais, reprit Rousseau, quand je me serois trompé dans l'imputation des couplets; quand l'auteur pervers seroit inconnu, en est-il moins vrai que je n'en suis pas coupable, & que j'en ai attesté le Très-Haut, prêt à paroître devant lui?

Les témoins jugerent les préventions de Voltaire injuſtes. Il eſt ſingulier, dit l'un d'eux, qu'il ait, pour cette accuſation de couplets ſatyriques, traité Rouſſeau de *ſcélérat*; tandis que lui-même en a fait de plus mordans ſur tous les objets de la Religion, & ſur ſes Miniſtres; tandis qu'il n'a épargné perſonne dans ſes ſarcaſmes. Voltaire, continua Rouſſeau, a été plus loin. Pour m'ôter la gloire d'un retour ſincere à Dieu, dont je donnai des marques publiques, il a eu la témérité de ſonder mon cœur, & de le comparer à une hypocrite ſcélérate. " Que voulez-vous que je vous „ diſe. La Brinvilliers étoit dévote, „ & alloit à confeſſe après avoir em- „ poiſonné ſon pere; & elle empoi- „ ſonnoit ſon frere après la confeſ- „ ſion. „ Cela vaut-il bien un couplet de médiſance?

Rouſſeau & ſes amis quitterent bruſquement Voltaire. Vous voyez, lui dit l'Ombre, les ſuites de vos diſputes, toujours trop vives. Vous en avez des reproches juſques dans les Ombres. N'augmentez pas ma douleur & mon dépit, lui dit Voltaire. La ſeule vue de

de Rouſſeau m'a pénétré d'amertume. Croiriez-vous les calomnies ? Ici, repartit l'Ombre, on les ignore. Tout reproche porte ſur la vérité..... Mais j'apperçois le ſéjour de Boſſuet. Voyez-vous ces lieux enchantés ; c'eſt là où il converſe avec de grands hommes. Il vous attend. Ne répondez, ne parlez qu'avec un profond reſpect.



VIIme. ENTRETIEN.

BOSSUET ET VOLTAIRE.

BOSSUET converſoit ſur les révolutions & les événemens de l'Egliſe, avec Euſebe, Sozomene, Hégéſipe, & d'autres Hiſtoriens des premiers ſiecles. Voltaire entra avec une ſorte de frayeur reſpectueuſe. Boſſuet le reçut froidement. Vous avez, lui dit-il, voulu imiter mon diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, dans vos Eſſais ſur l'Hiſtoire générale ; mais votre marche a été bien différente. Je n'ai rien prétendu imiter, répondit modeſtement Voltaire ; & le plan & la forme de

mon ouvrage viennent de moi ſeul. Auſſi ſont-ils uniques, repartit Boſſuet. Vous auriez cependant mieux fait de ſuivre mes traces; & vous avez fait préciſément le contraire. Je vais vous le prouver.

Le premier caractere de l'Hiſtorien, c'eſt la vérité. Auſſi n'ai-je rapporté que des traits vrais, & d'après des Hiſtoriens dignes de foi. Vous avez voulu donner, vous, une *Hiſtoire philoſophique*, & ce plan vous a fourni des moyens captieux, pour ſubſtituer vos idées aux faits vrais & aux raiſonnemens ſenſés. Raiſonner ſur des faits, répondit Voltaire; en tracer le fil, l'eſprit, le réſultat, n'eſt-ce pas la maniere d'écrire l'Hiſtoire? Ne l'aviez-vous pas adoptée dans votre diſcours? J'ai ſu, dit Boſſuet, du regard & de l'enchaînement des faits, expoſés dans le vrai, en extraire des réflexions judicieuſes. Mais vous, ſous le ſpécieux prétexte d'analyſer les faits, vous les avez réellement altérés ou changés; vous les mettez confuſément dans le *creuſet philoſophique;* & par une ſorte de *chymie illuſoire*, vous n'en tirez que le menſonge.

De là une partialité inouie, malgré

le caractere d'*impartialité & de candeur* que vous affichez dans la lettre à vos Editeurs; malgré le titre *de Citoyen zélé, & plus encore, de Citoyen de l'Univers*, que vous vous attribuez. Partialité sur les Peuples. Comment les jugez-vous? Sans égard, sans respect, sans justesse. D'un trait de pinceau, vous prétendez caractériser les millions d'hommes. A la réserve des Anglois, que leur liberté de penser & d'écrire vous rendoit chers, vous n'avez parlé qu'avec aigreur & avec mépris des autres Peuples. Votre Nation, sur-tout, vous l'avez accablée de critiques. Ce reproche, repliqua Voltaire, m'étonne dans Bossuet. Peindre les Peuples sur la trempe de leur esprit, de leur caractere, est une vue profonde & réfléchie. Parler sans flatterie de sa Nation, c'est écrire avec un noble courage, & par amour de la vérité. L'amour de la vérité, repartit Bossuet, fait avouer les torts & les foibles de sa Nation; mais n'inspire pas une critique éternelle, méprisante, dérespectueuse, & souvent très-fausse. L'amour de la vérité ne fait pas traiter avec hauteur & malignité les nations entieres, & cela, sans connoissance de

cauſe, ou plutôt d'après des préventions très-ſuperficielles.

Partialité ſur les Princes, & ſur-tout ſur les Princes religieux. D'une part, vous peignez Julien comme un héros, ſoit qu'on examine dans lui l'homme, le Philoſophe, l'Empereur. De l'autre, voici votre ſuffrage de Conſtantin. "Il avoit un beau-pere, & il l'obligea de ſe pendre. Il avoit un beau-„ frere, & il le fit étrangler. Il avoit „ un fils ainé, & il lui fit couper la „ tête. Il avoit une femme, & il la fit „ étouffer dans un bain. „ Peindriez-vous autrement Néron & Domitien? Quoi! dit Voltaire, tous ces faits ne ſont-ils pas réels? C'eſt ici, repartit Boſſuet, où je puis vous montrer la malignité de votre Hiſtoire philoſophique. Ces faits, dites-vous, ſont vrais; mais ajoutez-vous que le beau-pere avoit été ſurpris deux fois prêt à aſſaſſiner Conſtantin? Que ſon beau-frere avoit deux fois excité une guerre injuſte? Que le décret du Sénat, d'autres ajoutent les cris du ſoldat, avoient immolé au bien public, ce Prince ingrat & toujours brouillon? Dites-vous encore que Criſpe avoit été la victime d'une noire calomnie; & Fauſte, celle

de ſes forfaits ? Votre portrait n'eſt donc pas celui de la vérité, mais celui du menſonge & de la haine.

Euſebe, contemporain de ces faits, ne put comprendre, que quatorze ſiecles après, un Hiſtorien eût été aſſez hardi, aſſez envenimé pour les dénaturer auſſi amérement. Quoi, dit-il, c'eſt donc ce qu'on appelle une *Hiſtoire philoſophique ?* Oui, répondit Boſſuet, & c'eſt avec le même pinceau que Voltaire caractériſe les Princes de tous les ſiecles, ſuivant ſa prévention. Ainſi traite-t-il d'*action de brigand*, la punition que Charlemagne tira des Saxons révoltés & furieux. Ainſi appelle-t-il les Polonois & les Ruſſes, *heureux d'être inconnus de Charlemagne, qui vendoit ſi cher la connoiſſance de l'Evangile.* Ainſi juge-t-il avec rigueur & amertume, Marie Stuard, & d'autres Princes Catholiques ; tandis qu'il fait l'éloge d'Henri VIII, d'Anne de Boulen, & du ſcandaleux Crammer. Voilà ſon impartialité. N'ai-je pas, ſur ce ſuffrage, repartit Voltaire, ſuivi des Auteurs contemporains ? Dites plutôt, repliqua Boſſuet, des Auteurs paſſionnés. Ce ſont eux que vous avez toujours copiés par préférence, & mal-

gré la réclamation des Hiſtoriens véridiques.

Mais je vais, continua Boſſuet, à l'objet qui forme ſur-tout le contraſte de votre Hiſtoire & de la mienne. Mon plan a été de tracer, ſous la ſuite des événemens & des Empires, les deſſeins de la Providence ſur ſon Egliſe; d'en donner une juſte & haute idée. Le vôtre, Voltaire, a été de l'avilir, de la déchirer, d'en faire une ſecte de politique & de paſſions. J'ai montré que le grand but de tous les ouvrages du Seigneur, ayant été dès la naiſſance du monde, la ſociété de ſes vrais adorateurs, il avoit ſu y rapporter par des reſſorts ſecrets & ineffables, non-ſeulement l'établiſſement, les progrès, la deſtruction des Empires; non-ſeulement le zele des hommes vertueux, mais les obſtacles de ſes ennemis. Vous, au contraire, n'avez rien vu que d'humain, dans la naiſſance & le progrès de l'Egliſe. Vous n'y avez montré que l'ambition & l'intérêt. J'ai écrit, répondit Voltaire, l'Hiſtoire profane; les faits de l'Egliſe n'y ont été que comme acceſſoires. Devois-je en chercher les motifs dans la Providence? Je ſerois ſorti de mon plan.

En vain, repartit Boſſuet, voudriez-vous donner ainſi le change. Vous avez écrit comme s'il n'y avoit entre les hommes qu'une ſociété terreſtre. Borné à la baſſeſſe de ce regard, vous ne vous êtes jamais élevé plus haut.

J'ai expoſé dans tous les ſiecles, la perpétuité de la vérité & de la vertu ſur la terre. Ce ſpectacle édifie, conſole les vrais adorateurs, leur montre, dans tous les tems, la protection de Dieu ſur ſon Egliſe. Vous, au contraire, en expoſant avec complaiſance toutes les foibleſſes, vous gardez un ſilence inſidieux ſur les traits de vertu ? Eſt-ce là une Hiſtoire fidelle? Je n'ai point prétendu, dit Voltaire, faire une Hiſtoire *dévote*, mais raconter les faits intéreſſans. Falloit-il la rendre, repartit Boſſuet, infidelle & cauſtique? Moi, ſans taire les foibleſſes & les miſeres des vrais adorateurs, & des Miniſtres, j'ai montré que parmi ces nuages, la Providence avoit toujours ſoutenu ſon Egliſe, & ſu tirer le bien du mal même. Et vous, en exagérant les écarts & les vices de ſes Miniſtres, vous les envenimez encore par des réflexions ma-

lignes. Sous votre pinceau, l'Eglise du vrai Dieu est hideuse. Ai-je créé les faits, demanda Voltaire? Devois-je les taire, parce qu'ils étoient peu favorables aux Ministres? Il est un moyen, repliqua Bossuet, de dire la vérité, & de ne point outrager. Vous, en altérant, en aigrissant les faits, vous avez été non pas l'Historien, mais le détracteur de l'Eglise.

Je vous le répete, Voltaire, vos méprises énormes viennent de ce que vous avez regardé l'Eglise, comme un ouvrage purement humain. Dès-lors plus d'équité, plus de justesse. Voyez ce que vous dites des premieres disputes entre les Chrétiens & les Païens. " Les deux partis, animés l'un „ contre l'autre, n'examinoient pas „ bien scrupuleusement les calomnies „ dont on chargeoit leurs adversai- „ res. „ Croyez-vous, répondit Voltaire, qu'il n'y eût point de préjugés dans les Chrétiens? Et pour cela, repartit Bossuet, il falloit mettre dans une même balance, les reproches que faisoient les Chrétiens à une idolâtrie stupide & licencieuse; & les calomnies ridicules & horribles dont on vouloit noircir les Chrétiens? Si ces

jours purs & fervens du Chriſtianiſme naiſſant, n'ont pu échapper à vos traits, il n'eſt pas ſurprenant que vous parliez avec tant de critique & d'amertume, de l'établiſſement des Egliſes du Nord. Comment, repliqua Voltaire avec feu, juſtifier les ravages & le ſang qui les ont cimentées? Vous ne vouliez donc jamais, reprit Boſſuet, voir les choſes avec juſteſſe? Jugez, par les dévaſtations & les fureurs des Normands dans les Gaules, du caractere de ces Peuples barbares encore. Les Bonifaces, les Alfrids, & tant d'autres, leur annoncerent l'Evangile avec un zele & une douceur dignes des premiers Apôtres. Le Chriſtianiſme ainſi établi, ces Peuples féroces y porterent ſouvent le fer & le feu, égorgerent des milliers de Chrétiens. Eſt-il étonnant que Charlemagne les ait punis; qu'on ait enſuite publié des Croiſades pour arrêter ces violences? Voilà le vrai. Pourquoi le défigurez-vous, pour imputer au Chriſtianiſme un eſprit de barbarie? Même injuſtice ſur l'établiſſement de la Religion dans les Indes.

Peut-on, repliqua Voltaire, retenir ſon indignation, au ſeul ſouvenir de

ces régions infortunées, inondées du ſang de tant de millions d'Indiens? Il eſt inoui, dit ſévérement Boſſuet, que vous & vos Philoſophes, oſiez imputer des horreurs à la Religion, & cela, ſur un argument d'une fauſſeté abſurde. Car enfin voici le fait. Les Eſpagnols ont conquis l'Amérique; pluſieurs de leurs Généraux y ont commis d'horribles cruautés. Or, des Miſſionnaires ont enſuite annoncé l'Evangile aux Américains; ont tâché d'y adoucir leur ſort; y ont pratiqué des traits de charité héroïque. Les faits ſont conſtans. Donc l'Egliſe a égorgé vingt millions d'Indiens.

Ai-je jamais formé un ſyllogiſme auſſi impertinent, dit Voltaire? Oui, repartit Boſſuet, vous l'avez dit, vous & vos ſemblables; lorſque, confondant avec réflexion les conquêtes & l'établiſſement de l'Egliſe dans ces contrées, vous imputez à la Religion tout le ſang répandu.

Etes-vous plus équitable ſur l'Egliſe du Japon? Perſonne n'ignore les vertus éminentes, les prodiges, les ſuccès étonnans de ſaint François Xavier, & la perſécution auſſi cruelle, auſſi glorieuſe au Chriſtianiſme, que celle

des Déce & des Galere. Parce que dans le dernier acte de cette horrible tragédie, les Chrétiens du canton d'Arima, se défendirent contre l'esprit & les loix de l'Evangile, & qu'ils furent exterminés, que concluez-vous? Que si les Chrétiens s'étoient contentés de la liberté de conscience, on les auroit laissés tranquilles. Que la cause de la persécution avoit été une conspiration découverte. Ainsi passant sous silence les merveilles de l'Eglise du Japon, vous n'insistez que sur la faute des Chrétiens d'Arima. Vous en tirez l'apologie & la sagesse des Princes persécuteurs. Le fait n'est-il pas réel, dit Voltaire; & devois-je écrire l'Apostolat de Xavier? Deviez-vous taire, repartit Bossuet, quatre-vingt ans de vertus & de prodiges, des milliers de généreux martyrs, & dans la plus haute noblesse? Voyez ce que dit le Protestant Koempser, sur les Hollandois qui contribuerent à cette révolution. "Infame avarice! à quel point „ n'avilis-tu pas le cœur de l'homme? „ Des Chrétiens consentent à ne faire „ aucun exercice de la Religion, à supprimer le service divin les Dimanches, à ne pas prononcer le nom

„ de Jesus-Christ, à fouler le Crucifix „ aux pieds, à ne pas faire le signe de „ la Croix, de peur qu'on ne leur „ interdise le commerce dans un petit „ canton de la terre. „ Quelle leçon humiliante pour nous!

Mais je passe, continua Bossuet, à un écart impardonnable de votre Histoire. Vous avez dit souvent que vous n'étiez pas *Théologien*; vous avez écrit à vos Libraires, que vous étiez *Chrétien & Catholique*, & que vous ne vouliez rien insérer dans votre Histoire, qui ne fût conforme à ces sentiments; & précisément, par une inconséquence formelle, vous décidez de tout, & vous ne vous y montrez ni Chrétien, ni Catholique. Que d'ameres reproches, s'écria avec douleur Voltaire! quel ton impérieux! Je prends le ton ferme d'un défenseur de la vérité, repliqua Bossuet. Je ne m'abaisserai point à disserter avec vous en Controversiste. Vous n'ignorez pas mes triomphes sur les Protestans. Ici, je me borne à vous montrer qu'en tranchant sur tout, vos opinions hardies choquent le bon sens. En voici quelques traits.

Une Eglise divine a essentiellement

un Miniſtere divin. J. C. l'a établi, avec promeſſe de le ſoutenir, de l'éclairer juſqu'à la conſommation des ſiecles. Voilà la Doctrine Catholique. Voici la vôtre : " Les Egliſes Chrétiennes s'é-„ toient gouvernées en Républiques : „ ceux qui préſidoient à ces aſſem-„ blées avoient pris inſenſiblement le „ titre d'Evêques, dont les Grecs ap-„ pelloient les Gouverneurs de leurs „ Colonies. (*a*) Les anciens de ces „ aſſemblées ſe nommoient Prêtres, „ qui ſignifie en Grec, *Vieillards*. „ Voyez la petite ruſe : ſous une *ſavantiſe* prétendue, vous voulez établir que l'Epiſcopat eſt purement humain. J'ai rapporté ſimplement l'hiſtorique des aſſemblées chrétiennes, reprit Voltaire. Dites, répliqua Boſſuet, inſidieuſement, infidélement.

Même juſteſſe ſur les Conciles. C'eſt un Tribunal qui décide d'après l'autorité que lui a confiée J. C., ce qui intéreſſe la foi, les mœurs, & la diſcipline. Vous la regardez comme la ſource de toutes les diviſions du Chriſtianiſme. Vous aſſurez doctement, „ que ſi on eût abandonné ces dogmes „ aux

(*a*) Hiſt. gén. chap. 11.

„ aux Grammairiens, (*a*) l'Eglise eût „ été dans une paix inaltérable. „ Vous donnez sur cet objet la préférence au Paganisme ; parce que les *Prêtres des Idoles ne s'assemblerent jamais pour disputer*. Ne voit-on pas dans tous les tems, repartit Voltaire, des troubles excités dans les Conciles? Sans doute, reprit Bossuet. Les Evêques ont été susceptibles des miseres & des passions humaines. Ces foiblesses anéantissent-elles leur autorité, & les promesses de J. C? Ne sont-ce pas les Conciles qui ont foudroyé toutes les erreurs, proposé & affermi les vérités? Les abroger, parce que des Evêques y ont eu des vues humaines, c'est condamner, c'est ôter tous les Tribunaux de la Justice; parce que quelques Juges n'auront pas été équitables.

Voyons encore votre doctrine originale sur la Confession. Vous en fixez la date au sixieme siecle; le précepte au huitieme. " Les Abbés soumirent „ les Moines à ce joug, & les Sécu- „ liers peu à peu le porterent. Il étoit „ permis de se confesser à un Laïc,

(*a*) Ibid.

„ & même à une femme. Cette per-„ miſſion dura très-long-tems. „ Par quelle témérité oſez-vous donner, ſur un ton déciſif d'Hiſtorien, des idées confuſes, qui choquent la vérité & le bon ſens? Pouvois-je, répondit modeſtement Voltaire, citer mes ſources dans un eſſai ſi rapide? Et voilà préciſément, dit Boſſuet, le faux de votre méthode *philoſophique*. Vous faites croire que vous rapportez des faits vrais, & ils ſont créés par l'imagination & par la haine.

Nouvelle preuve dans votre doctrine hiſtorique ſur l'Euchariſtie. " Il „ s'élevoit alors, en parlant de Béren-„ ger, quelques nuages ſur l'Eucha-„ riſtie. La queſtion, ſi du pain & du „ vin ſont changés en la ſeconde Per-„ ſonne de la Trinité, & par conſé-„ quent en Dieu : ſi on boit & ſi on „ mange cette ſeconde perſonne, par „ la foi ſeulement; cette queſtion étoit „ échappée à l'imagination ardente „ des Grecs. „ Ainſi donc l'erreur capitale de Bérenger n'étoit qu'un *nuage*; la Doctrine ſur les ſaints Myſteres, *échappée à l'imagination ardente des Grecs*, une opinion curieuſe, élevée imprudemment. Mais le comique eſt,

qu'en prétendant tracer *ſcientifiquement*, ſous un ſeul coup de pinceau, cette importante queſtion, vous tombez dans une bévue, qu'on ne pardonneroit pas à un Ecolier du Catéchiſme. Diroit-il que le PAIN & le VIN *ſont changés en la ſeconde Perſonne de la Trinité, & par conſéquent en Dieu?* Voltaire, tout honteux d'une mépriſe ſi forte, n'oſa la juſtifier. Son ſilence avoua ſa défaite.

Boſſuet (*a*) ne voulut pas inſiſter. Je ne finirois point, Voltaire, ajouta-t-il, ſi je relevois en détail vos erreurs artificieuſes & réfléchies ſur l'Hiſtoire de l'Egliſe. Un mot encore. Très-indifférent ſur le Chriſtianiſme, quel motif vous engageoit à protéger les Novateurs? Jamais, dit-il, je ne pris parti dans aucune ſecte. Et toujours, repliqua Boſſuet, vous vous êtes déclaré pour ceux qui attaquoient l'Egliſe Romaine; mais votre appui a été bien foible. " Luther, dites-vous,

(*a*) Boſſuet ne pouvoit pas, dans un court entretien, épuiſer les erreurs hiſtoriques de M. D. V. mais elles ſont détaillées & réfutées par M. l'Abbé Nonnote.

„ après avoir décrié les Indulgences, „ examina le pouvoir de celui qui les „ donnoit. Un coin du voile fut levé. „ Les peuples animés voulurent juger „ ce qu'ils avoient adoré. „ Perſonne n'ignore la naiſſance & le progrès de l'héréſie de Luther. Mais que ſignifie *ce coin du voile levé?* Peut-on nier, répondit Voltaire, qu'on examinât alors bien des queſtions ſur leſquelles étoit répandu un voile d'ignorance? Prétexte illuſoire, repartit Boſſuet. Qu'à l'occaſion des erreurs, on ait éclairci & affermi pluſieurs vérités, le fait eſt certain. Mais qu'il y ait *un voile* dans le Chriſtianiſme, tel qu'autrefois à Memphis, pour en dérober la connoiſſance aux peuples : voilà le venin & la ſéduction de votre Philoſophie. Cent fois vous l'avez dit ailleurs, & toujours avec une malice artificieuſe. Sachez, Voltaire, que la Religion n'a point *de voile* trompeur, & que, ſoit dans ſes dogmes, ſoit dans ſes rits, ſoit dans ſa morale, elle eſt clairement expoſée à la face de l'univers.

Voici encore une de vos déciſions ſingulieres. En parlant de la naiſſance de la Religion Prétendue Réformée chez les Suiſſes, " les Proteſtans, di-

„ tes-vous, devinrent reſpectables par „ la maniere dont la réforme s'éta- „ blit..... Une Bourgade Suiſſe jugea „ Rome. Heureux Peuple, après tout, „ qui, dans ſa ſimplicité, s'en remettoit „ à ſes Magiſtrats, ſur ce qui regar- „ doit la Religion! „ Un Citoyen, dit Voltaire, n'eſt-il pas prudent, lorſque dans un choix ſi important, qu'il ne peut faire lui-même, il s'en remet au Gouvernement? Sentez enfin, repartit vivement Boſſuet, combien, ſous une fauſſe lueur de connoiſſances, vous êtes ſuperficiel. D'après votre maxime de ſageſſe, les Romains étoient *heureux & prudens*, de s'en rapporter à l'Empereur & au Sénat, ſur le culte des Idoles. Les Chinois ſont *heureux & prudens*, en ſuivant les folles ſuperſtitions preſcrites par le Tribunal des Rits. Cent exemples encore..... Et ne voyez-vous pas que la déciſion du petit Sénat de Zurich, (après avoir écouté dans ſon audience, des *factums* qu'il ne comprenoit pas,) eſt également comique & téméraire? Ne voyez-vous pas que des Citoyens, qui, non contens d'obéir aux Magiſtrats dans le civil, recevoient d'eux le choix de leur Religion, étoient des

imprudens & des aveugles? Vous appellez donc cette voie si fausse & si incompétente, une conduite respectable?

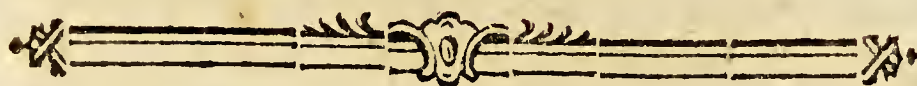
Je pourrois enfin montrer *la justesse & la profondeur* de votre Théologie, dans l'*Arianisme*, présentée comme *dispute* d'Ecole; dans la *Procession* du Saint-Esprit, regardée comme un *problême*, sur lequel l'Eglise Romaine a varié; dans.... Mais encore une fois, je dédaigne la controverse avec un homme sans principes... Que n'avez-vous lu mon histoire des Variations, & mes autres écrits contre les Protestans? Auriez-vous confondu comme vous l'avez fait, les Vaudois avec les Albigeois, les Sectateurs de Viclef, de Jean Hus, de Luther, de Zuingle? Quand, sous le prétexte d'opposition à l'Eglise Romaine, on assimile les opinions les plus disparates, mérite-t-on des discussions en regle?

C'est assez, dit Eusebe, de concert avec les savans Historiens. Non, Ammian-Marcellin, Sozime, & les Auteurs Païens de nos siecles, n'auroient pas écrit avec autant de partialité & de fureur contre le Christianisme. Retirez-vous, Voltaire, & sachez que votre *chef d'œuvre* prétendu d'Histoire

ſera jugé au Temple de la vérité, comme la détraction la plus amere de l'Egliſe du Dieu vivant.

Je ſens, dit l'Ombre à Voltaire, & je prends part à vos malheurs. Une diſcuſſion ſi ſévere & ſi impérieuſe doit vous accabler. Je m'y attendois, connoiſſant le ton ferme de Boſſuet. Dites, repartit Voltaire, le ton ulcéré. Jamais parla-t-on avec tant de hauteur à un Voltaire? Eſpériez-vous, repliqua l'Ombre, des égards, du reſpect pour vos talens dans ce ſéjour? Sciences, exploits, rangs, dignités, trônes, tout y eſt néant. On n'y donne des éloges qu'à la vérité & à la vertu: n'y préſentez que ces titres. Voltaire ſentit alors une ſecrete inquiétude; mais, ſans en rien témoigner: Puis-je ſavoir, dit-il à l'Ombre, où vous me conduiſez? Au ſéjour de Machiavel, répondit-elle. Toujours nouvel étonnement, reprit Voltaire. Pourquoi parler à un homme ſi méſeſtimable? Mais, hélas! je le vois avec regret, je ne choiſis pas mes ſociétés.





VIIIme. ENTRETIEN.

MACHIAVEL ET VOLTAIRE.

MACHIAVEL converſoit avec Licurgue, Numa, Solon & d'autres Légiſlateurs, lorſque Voltaire entra. Voilà, dit-il, un Philoſophe, qui, ſans autorité & ſans principes, a voulu tracer ſur ſes idées une fauſſe politique. Je dois la diſcuter. Vous ſerez les témoins & les Juges. La politique des Philoſophes, dit Voltaire, peu content de ce début, fut toujours ſage & honnête. La vôtre préſenta-t-elle les mêmes caracteres? Je ne prétends point juſtifier mes maximes injuſtes, repartit Machiavel; mais vous prouver par vos extraits & les miens, que votre politique eſt plus condamnable encore.

Je n'accuſai jamais les Chrétiens d'être mauvais patriotes; & vous dites, vous: (*a*) " Je n'aime pas des Citoyens „ qui ceſſent de l'être, des Sujets qui

(*a*) Raiſon par alph. Troiſieme Entretien.

„ ſe font ſujets d'un étranger, des „ patriotes qui n'ont plus de patrie. „ N'eſt-il pas des Chrétiens, dit Voltaire, qui préferent le Pape à leur Prince, l'Egliſe à leur Patrie? qui briſeroient tous les liens des Citoyens par une piété mal entendue? Comme ſi des devoirs diſparats, & également ſacrés, s'excluoient, repartit Machiavel; comme ſi la Religion ne reſſerroit pas tous les nœuds du Prince & de la Patrie. C'eſt la prévention ſeule qui vous a inſpiré cette critique injuſte des Chrétiens. En toute occaſion vous les déprimez, pour élever le patriotiſme des Païens. Avois-je tort, reprit Voltaire? Compareriez-vous les Régulus, les Scipions, & tant d'autres, à des Chrétiens remplis de puſillanimité & de baſſeſſe? Je ne vous parle point de quelques Citoyens en détail, reprit Machiavel. Un parallele juſte ſeroit impoſſible. Je vous dis ſeulement que l'*Eſprit* du Paganiſme ne pouvoit former que des ambitieux, des Egoïſtes. L'hiſtoire n'offre-t-elle pas, parmi quelques grands Citoyens, une foule de monſtres, des troubles, des renverſemens, des horreurs? Au lieu que l'*Eſprit* du Chriſtianiſme ne tend qu'à

former les plus parfaits Citoyens. Quoi, reprit Voltaire, l'humilité, le mépris des plaisirs, le détachement, la pauvreté, &c. ces ſentimens qui n'inſpirent que la triſteſſe & la baſſeſſe, animeroient des Citoyens généreux? Tel eſt donc votre préjugé, repartit Machiavel, vous ignorez la grandeur & l'utilité réelles de ces ſentimens. Apprenez de Tertulien, que *les Chrétiens étoient les plus fideles ſujets de l'Empire.* Il les cite hautement comme tels à la face du Sénat. Le portrait en eſt raviſſant.

„ L'Empereur, leur diſoit-il, eſt „ vraiment notre Céſar ; parce qu'il „ a été établi par notre Dieu. Nous „ faiſons pour lui des prieres ferventes : nous demandons ſa ſanté, ſa „ proſpérité, celle de ſa famille, & de „ l'Empire. „

Voilà pour le Prince. Voici pour la ſociété : " Ennemis du ſeul menſonge, „ diſoit-il, nous aimons ceux même „ qui le ſuivent. Nous rempliſſons avec „ zele, tous les états de la vie civile. „ Nous ne nous ſéparons que de vos „ temples, & de vos théâtres. Rempliſſant vos cachots, voyez ſi nous „ y ſommes en qualité de raviſſeurs,

„ d'adulteres, de meurtriers. „ Enfin, ajoute-t-il, " en servant la société dans „ l'obscurité & les souffrances, nous „ ne résistons point à la violence la „ plus inique. Nous pourrions nous „ venger par la guerre ou le flambeau; „ mais ne craignez rien : nous nous „ laissons, à l'imitation de notre Maî- „ tre, conduire à la boucherie, comme „ des agneaux. „ Eh bien! Voltaire, étoit-ce là de vrais citoyens? Quoi qu'il en soit de ce portrait idéal, repartit Voltaire, au moins ne direz-vous pas que ce soit celui des Chrétiens depuis Constantin. C'est celui des Chrétiens de tous les siecles, repliqua Machiavel. Qu'il y en ait eu de mauvais, qui jamais en a douté? En est-il moins certain que tout Chrétien fidele à sa Religion, est un parfait Citoyen?

Vous êtes donc inexcusable, Voltaire, d'avoir jugé que le Christianisme nuisoit à la société. Voici, moi, ce que j'ai pensé sur le rapport de la Religion & de la société. " Qui bien con- „ sidérera l'histoire humaine, il con- „ noîtra combien servoit cette Reli- „ gion à donner cœur & espérance aux „ gens d'armes, à soulager les gens

„ de bien, à battre les méchans, à „ accorder le peuple ; tellement que „ ſi j'étois le Juge, lequel de Romu- „ lus ou de Numa auroit fait plus de „ bien à Rome ? Numa l'emporteroit... „ La Religion inſtituée par Numa, „ fut l'une des principales cauſes de la „ grande félicité de Rome ; car d'elle „ vint le bon ordre, & le bon ordre „ fit la bonne fortune... (*a*) J'oſe dire, „ que tout ainſi que le compte qu'on „ fait de l'honneur divin, & l'entre- „ tien de la foi, maintient les Répu- „ bliques en arroi ; (*b*) auſſi le mépris „ d'icelle, eſt cauſe de leur derniere „ ruine. " Eſt-ce là la politique de vos Philoſophes & la vôtre ? Il eſt aiſé, dit Voltaire, d'attribuer la grandeur de Rome à Numa ; mais j'en vois mille autres cauſes. Ce n'eſt point là notre theſe, repartit Machiavel, je vous prouve ſeulement que j'ai jugé la Religion, non-ſeulement utile, mais néceſſaire à la ſociété.

Vous n'avez eſtimé, continua-t-il, que les vertus humaines. Celles du Chriſtianiſme n'ont été à vos yeux,

(*a*) A Paris, chez Loiſon, 1690.
(*b*) Tome 4, page 37.

que *vertus de préjugés.* Voici ce que j'ai penſé. " Les loix, & le bon ordre „ qui a été mis dès la naiſſance, ne „ vaut plus rien depuis que les hom- „ mes ont laiſſé la vertu, & menent „ une vie déſordonnée. „ (*a*) Et ailleurs : " Eſt à conſidérer combien „ quelquefois a plus de vertu & d'ef- „ ficace dans les cœurs humains, un „ acte gracieux & plein de charité, „ qu'un acte rude & violent. Et comme „ maintefois, les pays & contrées, „ & places que force humaine n'a „ pu ouvrir, un tour d'humanité, de „ piété, de chaſteté ou de libéralité, „ les a ouvertes. „ (*b*) Suppoſez-vous, dit Voltaire, que la vertu faſſe d'un dévot, un héros? Tout citoyen, repartit Machiavel, ne peut pas être héros; mais tout homme vertueux remplit les devoirs de ſon état, & par-là eſt utile à ſa Patrie : il lui fait tout le bien qu'il peut & qu'il doit lui faire.

Vous n'avez loué dans les Princes, pourſuivit Machiavel, que les exploits, les talens. Les Princes pieux ont été

(*a*) Page 54.
(*b*) Page 168.

les objets de vos dérisions. Voici mon suffrage. " On y voit, dans l'histoire, „ les premiers en perfections, ceux „ qui ont mis la Religion au monde : „ les plus beaux après, ceux qui ont „ fondé les républiques ou royaumes... „ En l'autre côté du miroir, ils y li- „ vroient en pareil ordre les détesta- „ bles ennemis de la foi, les cruels „ tyrans & pillards des villes, p. 32. „ Et ailleurs : " Le Prince est honoré, „ quand il est doué de vertu, *miséri-* „ *cordieux*, *fidele*, *humain*, *chaste*, *dé-* *votieux*. Pag. 58. „ Est-ce là le titre de vos éloges? Quoi, dit Voltaire, vous croyez que ce qui forme un Chrétien dévot, feroit un grand Prince? Pourquoi non, reprit Machiavel? La Religion, l'amour des hommes, l'amour de l'ordre, rend le Citoyen fidele à des devoirs obscurs. Ce même amour rend le Prince fidele aux fonctions éclatantes du Trône. Les œuvres sont différentes; le principe est le même. Pour vous, Voltaire, en voulant donner une idée sublime d'un grand Prince, vous la tracez gigantesque & téméraire.

„ Deux ou trois, tout au plus, prodiges dans
„ l'Histoire,
„ Du nom de Philosophe, ont mérité la gloire.

„ Le reste est à vos yeux, le vulgaire des Rois,
„ Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des
„ Loix :
„ Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
„ Endormis sur le Trône, ou lançant le ton-
„ nerre, &c. „ (*a*)

Prend-on à la rigueur, repartit vivement Voltaire, une pensée poétique ? (*b*) Ni en prose, ni en vers, dit Machiavel, on ne peut approuver des idées non-seulement fausses, mais choquantes. Appellez-vous, *Roi Philosophe*, un Prince vigilant, équitable, sage, humain, guerrier, quand il le faut ? Voilà saint Louis : voilà tout Prince vraiment Chrétien. Appellez-vous *Roi Philosophe*, un Prince Littérateur, ou Poëte ? Eh quoi ! vous astreindrez vos maîtres à mériter une place dans l'Académie, ou sur le Parnasse ? L'idée est originale. Mais ce qu'il y a d'insoutenable, c'est qu'à la

(*a*) Ep. au Prince Royal de Prusse.

(*b*) Les Poëtes sont réellement à plaindre. Ils disent de très-jolies choses en vers ; & quand on les rend en prose, elles sont ridicules. M. de Voltaire s'est trouvé souvent dans ce cas.

réſerve de deux ou trois dans l'hiſtoire entiere, vous outragez tous les autres:

Eſclaves des plaiſirs, fiers oppreſſeurs des Loix,
Fardeaux de la nature, & fléaux de la terre.

Eſt-ce ainſi que, pour louer un Prince ſavant, on manque à toutes les Têtes couronnées? Seroit-ce le privilege de la Poéſie? Voltaire, honteux, ſentit bien que cette licence poétique étoit un peu forte, & n'oſa la juſtifier, proteſtant d'avoir conſtamment enſeigné le reſpect & la fidélité qu'on devoit aux Princes.

Toujours, reprit Machiavel. Pourquoi donc avez-vous mis dans la bouche de Brutus ces paroles ſéditieuſes?

Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte,
De ſon peuple & de lui, tel étoit le lien.
Il nous rend nos ſermens quand il trahit le ſien;
Et dès qu'aux Loix de Rome il oſe être infidele,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

Cela ne ſent-il pas le *contrat ſocial*, qui, ſuppoſant la Royauté une convention libre, annulle les liens du Peuple,

quand le Prince manque à ſes promeſſes? J'ai fait parler Brutus, dit Voltaire, comme il penſoit. Pourquoi m'imputer les ſentimens de ce Romain, que j'ai mis ſur la ſcene? Ce détour, repliqua Machiavel, vous l'avez ſouvent employé, & il eſt inſidieux. Vous avez ſur-tout aimé à faire parler fortement les impoſteurs & les faux Prêtres: la clef étoit viſible. Quoi qu'il en ſoit de ce texte, au moins très-imprudent, voici ma ſaine politique ſur cet objet. "Les Peuples, ai-je „ dit, *doivent, quels qu'ils ſoient, les* „ *tolérer, & comporter. Auſſi, à la vé-* „ *rité, qui fait autrement, le plus ſou-* „ *vent ruine loix & Patrie.* „ (a) C'eſt ainſi, Voltaire, qu'on doit parler. En condamnant même les mauvais Princes, on inſpire aux Peuples la ſoumiſſion inviolable qu'ils leur doivent. Avouez pour le coup, que la politique de Machiavel eſt plus patriotique, plus religieuſe & plus ſenſée que la vôtre. Décidez, ſages Légiſlateurs.

J'y vois, dit alors Solon, un contraſte frappant. Vos extraits préſentent l'équité, la Religion jointe à l'utilité.

(a) Page 246.

Ceux de Voltaire ne peuvent que rendre la Religion odieuſe, & nuire à la ſociété. J'ai trouvé, ſur-tout révoltant, ſon ſuffrage philoſophique, ſur les Rois. Prêt à périr innocent dans un bûcher, je ne voulus point flatter Créſus. Je lui annonçai la vérité; mais je me ſerois cru coupable, ſi je m'étois ſervi d'un ſtyle auſſi déreſpectueux.

L'arrêt eſt juſte, dit Machiavel à Voltaire. Sûrement vous n'en appellerez pas. Je vais à préſent vous propoſer d'autres points de votre politique, & tout auſſi condamnables. Partiſan outré de *la liberté de penſer*, ce zele ardent, vous l'avez montré pour la liberté des peuples. C'eſt ce qui a mérité vos éloges aux Anglois. „ La Nation Angloiſe, dites-vous, „ eſt la ſeule de la terre qui ſoit parvenue à régler le pouvoir des Rois „ en leur réſiſtant. Il en a coûté ſans „ doute pour établir la liberté en Angleterre : c'eſt dans des mers de „ ſang qu'on a noyé l'idole du pouvoir deſpotique, mais les Anglois „ ne croient pas avoir acheté trop „ cher* leurs Loix. Les autres Nations

* Tome 4. du Parlement.

„ n'ont pas versé moins de sang qu'eux;
„ mais ce sang qu'elles ont répandu
„ pour la cause de leur liberté, n'a fait
„ que cimenter leur servitude. „ De bonne foi, comment avez-vous osé écrire ainsi dans un Etat Monarchique? Je parlois de l'Angleterre, dit Voltaire: ces faits ne sont-ils pas réels? n'y voit-on pas sous la Royauté, des Loix d'une République? Sans doute, reprit Machiavel, & on ne conteste pas l'état actuel d'Angleterre, légal & très-légitime. Mais jugerez-vous, si toutes les guerres qui ont amené cet état légal, ont été justes? Je n'examine point ces faits. Ni moi, repliqua Machiavel; mais pouviez-vous les louer sans les examiner? Il y a plus. Pouviez-vous les proposer aux Etats Monarchiques? leur reprocher d'avoir *versé autant de sang, & de n'avoir fait qu'aggraver leur servitude?* Une Monarchie, qui est un des Gouvernemens les plus utiles à la Société, est-elle donc une servitude?

Vous vous expliquez clairement sur cet objet, poursuivit Machiavel. De
„ toutes ces guerres civiles, du seizie-
„ me siecle, aucune n'a eu *la liberté*
„ *sage* pour objet. Dans le tems détesta-

„ ble de Charles IX, & de Henri III, „ il s'agiſſoit ſeulement de ſavoir ſi on „ ſeroit eſclave des Guiſes. „

Qu'eſt-ce que cette *liberté ſage*, qui auroit dû être l'objet de ces guerres? Il falloit donc régler la puiſſance des Valois ſur celle des Rois d'Angleterre? Voltaire, qui ſentit l'audace de ſa propoſition, voulut l'expliquer, ſoutint qu'il s'étoit toujours montré zélé François. Pourquoi donc, reprit Machiavel, avez-vous avancé, par une prétendue politique, des maximes ſi louches & ſi téméraires? Pourquoi dites-vous, en parlant de la liberté des Hollandois :

„ Tu peux te raſſurer : la race des Naſſaux,
„ Qui dreſſa ſept autels à tes loix immortelles,
„ Maintiendra de ſes mains fidelles,
„ Et tes honneurs, & tes faiſceaux, &c.

La Hollande, dit Voltaire, n'eſt-elle pas un Etat libre? Très-libre, repartit Machiave,l & très-indépendant. L'étoit-il, lorſque les premiers rebelles renverſerent dans leurs Provinces, le Sanctuaire & le Trône? Et cette révolte, vous l'appellez, *un Autel dreſſé aux Loix immortelles de la*

liberté. Voyez comme le feu de la Poésie devient souvent *déraison.*

Après cela, ajouta Machiavel, je suis moins surpris de vous entendre prêcher. (*a*) Les Romains peuvent dire „ au Pape : Nous revenons enfin à la „ véritable Loi fondamentale, qui est „ d'être libres. Allez-vous en donner „ ailleurs, des indulgences *in articulo* „ *mortis* ; & sortez du Capitole, qui „ n'étoit pas bâti pour vous. „ Cela est-il clair ? Exhorteriez-vous les Romains à rétablir la République des premiers siecles de Rome, & à chasser leur Souverain légitime, consacré par tant de titres ? Voltaire n'osa en convenir. Il s'excusa sur ce trait qui lui étoit échappé au souvenir de bien des faits peu honorables à certains Papes.... Je sais, repartit Machiavel, que dès qu'il s'agit des Papes, la prévention vous aveugle ; mais malgré ce motif, vous ne pouvez nier qu'un zele très-faux, & très-indiscret pour la liberté prétendue des peuples, n'ait, sous un vain prétexte de Philosophie,

---

(*a*) Raison par alphabet. Treizieme Entretien.

rendu votre politique auſſi hardie que dangereuſe.

Sans entrer dans un plus long détail, je ne puis m'empêcher de vous rappeller trois extraits encore, ſur le Gouvernement de votre nation. Je ne veux point les diſcuter ſérieuſement. Le ſimple regard ſuffira, pour voir comment la philoſophie *tranche* hardiment ſur les objets du Gouvernement, & ſait y jetter le *vernis* du ridicule, pour les rendre mépriſables aux yeux des peuples. Voici comment vous parlez des impôts. C'eſt là le droit du Prince, & le beſoin de l'Etat. „ Par le préambule de cet Edit, étoit, „ que la *Puiſſance légiſlatrice & exécutrice*, *eſt née de droit divin*, *co-propriétaire* (a) *de ma terre*; & que je „ lui dois au moins la moitié de ce „ que je mange. L'énormité de la Puiſſance légiſlatrice & exécutrice me „ fit faire un grand ſigne de croix. „ Ce trait ironique, répondit Voltaire, ne porte que ſur les vexations des Receveurs d'impôts. La défaite, repliqua Machiavel, n'eſt pas heureuſe:

(a) L'homme aux 40 écus.

les Edits ne viennent que du Prince; & c'eſt là le vrai *objet* de la ſatyre.

Autre trait burleſque ſur la guerre. Son véritable objet eſt la défenſe d'une Nation; & cette défenſe eſt un droit, un devoir du Prince. " Je ne ſais, di-
„ tes-vous, ce que c'eſt que le droit
„ de la guerre. Le code du meurtre
„ me ſemble une étrange imagination.
„ J'eſpere que bientôt on nous don-
„ nera la juriſprudence des voleurs...
„ Quoi ! vous n'admettez point de
„ guerre juſte? (*a*).... Je n'en ai ja-
„ mais connu de cette nature. Cela
„ me paroît contradictoire & impoſ-
„ ſible. „ J'ai voulu, dit Voltaire, peindre la guerre en Philoſophe, amateur de l'humanité. Je ſais bien, repliqua Machiavel, que les Philoſophes ne ſe font la guerre qu'à coup de plume: mais pour cela, falloit-il condamner ceux qui expoſent leur vie pour aſſurer votre repos? Falloit-il dire: " Il
„ ne s'agit que de ſavoir ſi ce fétu ap-
„ partient à un certain homme, qu'on
„ appelle Sultan, ou à un autre qu'on
„ appelle, je ne ſais pourquoi, Céſar. „
Et ailleurs : " Ce ſont ces barbares ſé-

(*a*) Raiſon par alph. Troiſieme Entretien.

„ dentaires, qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le tems de „ leur digeſtion, le maſſacre d'un million d'hommes, & qui enſuite en „ font remercier Dieu ſolemnellement. „ C'eſt tout au plus ſi Diogene eût ainſi parlé au dévaſtateur Alexandre. Voltaire, quoique très-fertile en détours, n'en trouvoit aucun pour juſtifier, ſoit la penſée, ſoit le ſtyle. Il dit ſeulement, qu'il avoit adapté un regard philoſophique & humain, aux maximes ſérieuſes de la politique. Sans doute, reprit Machiavel, qu'en qualité de Philoſophe, on n'eſt aſtreint à aucune loi ; & que, ſous prétexte d'une humanité idéale, on peut plaiſanter ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré. Vous n'avez pas plus ménagé les Tribunaux. Les Tribunaux, repartit Voltaire, toujours je les regardois comme les dépoſitaires & les interprêtes des Loix. Voici cependant, reprit Machiavel, ce que vous a encore dicté l'amour *philoſophique* des hommes. " D'autres étoient „ conſervateurs d'anciens uſages barbares, contre leſquels la nature effrayée réclamoit à haute voix : ils „ ne conſultoient que leurs regiſtres

„ rongés

„ rongés des vers. S'ils y voyoient „ une coutume inſenſée, horrible, ils „ la regardoient comme une Loi ſa„ crée. (*a*) C'eſt par cette lâche habi„ tude de n'oſer penſer par eux-mê„ mes, & de ne puiſer leurs idées dans „ les débris des tems où on ne pen„ ſoit pas, que dans la Ville des plai„ ſirs il étoit des mœurs atroces. C'eſt „ par cette raiſon qu'il n'y avoit nul „ rapport entre les délits & les pei„ nes. On faiſoit quelquefois ſouffrir „ mille morts à un innocent, pour lui „ faire avouer un crime qu'il n'avoit „ pas commis. „ Il faut convenir, dit Machiavel, qu'un regard philoſophe, aidé de la magie du ſtyle, eſt une puiſſante illuſion. On croiroit d'abord voir dans votre texte, les uſages de la Guinée, ou de l'Iſle de Bornéo. Non, ce ſont les Loix, & les formes des Tribunaux de votre Nation.

Licurgue alors prit la parole. A Sparte, dit-il, de telles maximes auroient mérité la ſévérité des Loix : je m'étonne qu'on laiſſe dogmatiſer ainſi de ſimples Citoyens. Peut-être eſt-ce là l'eſprit de la Nation? Non, répon-

(*a*) Mél. phil. tome 6, page 269.

dit Machiavel, c'eſt la Nation la plus ſoumiſe aux Loix, la plus attachée à ſes Princes, par reſpect & par amour. Vous augmentez, reprit Licurgue, mon étonnement : ſans doute ces Philoſophes diſſertateurs ſont des étrangers? Ce ſont, repartit Machiavel, des François, qui prétendent éclairer leur Nation, & y former le vrai patriotiſme. Vous êtes trop heureux, Voltaire, lui dit ſévérement Licurgue, d'avoir trouvé tant d'indulgence. Si vous euſſiez vécu à Sparte, je vous aurois appris, qu'un Poëte n'eſt pas un Légiſlateur; & que quand un Philoſophe diſſerte ſur la Patrie & les Loix, il doit le faire avec juſteſſe & reſpect.

Voltaire, ſans oſer rien répondre, ſortit, accablé ſous le poids d'un arrêt ſi ſévere. Je ſuis moins piqué, dit-il à l'Ombre, du reproche de Licurgue, homme reſpectable d'ailleurs, que de ceux de Machiavel. Un Politique ſi injuſte, ſi univerſellement méſeſtimé,... m'accuſer ainſi? Je ſerois déſolé qu'on fût inſtruit, ſur la terre, de cette ſéance ſi amere & ſi humiliante. Je ne veux rien ajouter, repartit l'Ombre, à votre triſteſſe. Je

vois cependant qu'on ne vous juge que ſur vos extraits. Si vous les aviez condamnés vous-même, comme Machiavel a avoué ſes fauſſes maximes, vous vous ſeriez épargné ces dégoûts. Suivez cet avis, en parlant à Arnaud de Breſſe. Quoi, reprit Voltaire, je dois lui parler? Pourquoi me conduire ainſi malgré moi à des Ombres, qui ne peuvent ni me plaire, ni m'inſtruire? De grace....



A l'inſtant une Ombre, qui épioit le moment d'aborder Voltaire, ſortit d'un boſquet qui touchoit à la route, & ſe préſenta à lui. Il reconnut l'Abbé Deſfontaines; & détournant la tête, précipita ſes pas pour l'éviter. Desfontaines le ſuivit. Où courez-vous, dit-il? pourquoi me fuir? Ne craignez rien; les Ombres n'ont ni fiel, ni vengeance. L'ayant atteint, il lui fit des reproches ſur ſa fuite. Vous avez donc conſervé, lui dit-il, votre haine? Moi, je n'en ai plus. La vérité m'a montré vos torts & les miens. Voltaire adouci par ce début, s'arrêta. Nos ſatyres mutuelles, répondit-il, ont

été trop ameres, & trop cruelles, pour chercher ici votre ſociété. Déja je ſuis accablé par les reproches des Ombres. Les vôtres ſeroient plus atterrans encore. Vous vous trompez, repliqua Desfontaines ; quand même je vous dirois toute la vérité, il n'y aura jamais de fiel que celui que vous y mettrez. Vous avez donc bien changé de ſtyle, repartit Voltaire? Vous ne nierez pas qu'il n'ait été trop vif, & trop ſatyrique. Vous avez moins de ſujets que bien d'autres, repartit Desfontaines, de me faire ce reproche. J'ai loué la Henriade ; & en parlant de la Ligue : " Un grand „ homme, ai-je dit, l'a traitée avec le „ plus éclatant ſuccès, & a vengé la „ Nation du reproche que les Etran-„ gers lui faiſoient de n'avoir pu „ produire un Poëme épique. „ J'ai joint à ce début le ſuffrage le mieux motivé & le plus flatteur. J'ai loué Brutus, l'Hiſtoire de Charles XII. Ce n'eſt point de cela, interrompit Voltaire, que je me plains. Votre ſtyle changea bientôt. Il eſt vrai, repartit Desfontaines, que j'ai critiqué, mais avec modération, *la mort de Céſar* ; que j'ai inſéré un trait de plaiſanterie

ſur le *Temple du Goût*. Voilà le principe de nos querelles : où eſt le tort ? Vous faiſiez éclorre une multitude d'ouvrages. En donnant de juſtes éloges à leurs beautés, ne pouvoit-on pas y obſerver quelques défauts ? Voilà ce que jamais vous n'avez pu ſoutenir. Voltaire ne pouvoit ni nier l'équité de cette conduite, ni juſtifier ſa ſenſibilité exceſſive. N'oſant avouer que ces critiques fuſſent la ſource de leurs démêlés, il ſe jetta ſur l'ingratitude qu'il avoit eue d'écrire contre lui, dès qu'il l'eut fait ſortir de ſa priſon.

Oui, dit Desfontaines, je ſerois coupable, ſi le fait étoit réel; mais le voici dans l'exacte vérité : Une affreuſe calomnie forma ma diſgrace. Vous-même m'avez juſtifié, & vous travaillâtes pour moi. Du reſte, le Livre prétendu, montré à M. Tyriot, & ceux que vous dites que j'envoyai en Hollande contre vous, n'ont jamais exiſté. Si vous n'avez pas créé ces faits, pour me traiter en coupable, on vous en a impoſé. Les Ombres ne mentent point. Voltaire ne pouvoit décemment l'en accuſer; & par-là, il ſe condamnoit lui-même. C'eſt ainſi, reprit Desfontaines, que les querelles les plus

ſanglantes s'animent. Vous écrivîtes une lettre foudroyante, pour me reprocher votre bienfait, tandis que je le devois à vos juſtes égards pour le Préſident Berniere, mon parent, qui vous donnoit un aſyle. Vous fîtes la Piece ſanglante du *Préſervatif.* Je vous rendis celle de la *Voltairomanie.* Vous vous livrâtes enſuite aux ſatyres les plus horribles, aux accuſations les plus noires. Diſpenſez-moi de vous rappeller ces vers :...

Il n'a point l'air de ce pédant Abbé, &c.
Quel monſtre plus hideux s'avance, &c.
Grand Dieu ! je ne m'étonne pas, &c.
Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore, &c.

J'oublie ces injures atroces ; mais de bonne foi, qui de vous ou de moi a plus de tort ?

Voltaire vouloit inſiſter. Je ne le veux pas, dit en riant Desfontaines. Pour toute vengeance, je rappellerai votre belle maxime, dans la Tragédie d'Alzire. « Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la Littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devroient être le par-

„ tage de ces eſclaves de la fortune.
„ Que gagnent les Auteurs, en ſe dé-
„ chirant cruellement? Ils aviliſſent une
„ profeſſion, qu'il ne tient qu'à eux de
„ rendre reſpectable. Faut-il que l'art
„ de penſer, le plus beau partage des
„ hommes, devienne une ſource de
„ ridicule; & que les gens d'eſprit,
„ rendus ſouvent, par leurs querelles,
„ le jouet des ſots, ſoient les bouf-
„ fons du Public, dont ils devroient
„ être les maîtres? „ Ah! Voltaire!...
& il diſparut.

Vous avez cru Desfontaines bien irrité contre vous, dit l'Ombre à Voltaire : vous vous trompiez. Il prétend cependant, ſous ſon ſtyle modéré, que c'eſt moi qui ai tort, repartit Voltaire. Cela eſt vrai, repliqua l'Ombre; mais s'il vous a dit des vérités, c'eſt d'une maniere dont vous ne pouvez vous plaindre. Après les horribles ſarcaſmes dont vous l'avez accablé, deviez-vous attendre un éclairciſſement ſi tranquille? Ce que j'ai trouvé de plus malin, ç'a été l'art de vous combattre par vous-même, en vous citant ce paſſage ſi ſenſé d'Alzire.



Cependant ſur la route ſe préſenterent pluſieurs Ombres, auxquelles Voltaire ne voulut point parler, lorſqu'appercevant Racine, il vola à lui, avec autant de joie que d'empreſſement. C'eſt donc vous, lui dit-il, la gloire & les délices du Théâtre François. Pauvre éloge parmi les Ombres, repartit Racine...... Eh quoi! interrompit vivement Voltaire étonné, la France entiere retentit encore de vos louanges; & pour mieux faire ſentir la beauté de vos Ouvrages, je me propoſe d'en faire un ſavant Commentaire. Cette gloire vous ſeroit-elle inſenſible? Un Commentaire, reprit Racine? Seroit-ce dans le goût de celui que vous avez fait de Corneille? Vous pouvez vous en diſpenſer. Du reſte, que ce ſoit critique ou éloge, c'eſt ce qui m'eſt très-indifférent. J'eſpérois, repliqua Voltaire, affligé de ce début, goûter dans votre converſation mille délices littéraires. Pourquoi cette réception ſi froide? Naîtroit-elle d'un mot qui m'eſt échappé, quand j'ai dit que vous étiez *devenu Janſéniſte par foibleſſe*? Le pro-

pos, répondit Racine, n'étoit ni vrai, ni honnête. Je ne fus jamais Théologien, & ne pris jamais d'autre parti que la ſoumiſſion dans toutes les diſcuſſions théologiques. Vous n'êtes point inſtruit du vrai motif de ma diviſion d'avec MM. de Port-Royal, & le voici.

Je lus dans un Ouvrage de Port-Royal, cette maxime. " Un faiſeur de „ Romans & un Poëte de théâtre, „ eſt un empoiſonneur public. Il doit „ ſe regarder comme coupable d'une „ infinité d'homicides ſpirituels, ou „ qu'il a cauſés en effet, ou qu'il a pu „ cauſer. „ J'y répondis vivement, & je me brouillai avec ces Meſſieurs. Cette maxime, reprit Voltaire en courroux, eſt une groſſiéreté, une calomnie. Traiter d'*empoiſonneurs publics*, des génies, qui ſont la gloire & la lumiere d'une Nation ! On reconnoît là les écarts d'une morale atrabilaire. Dites plutôt, repartit Racine, un trait ferme de vérité. Ne vous ſeroit-il pas juſtement adreſſé? Quoi, dit Voltaire avec feu, Racine oſe m'appeller *empoiſonneur public*.... Les Ombres ſont-elles donc capables d'une injuſtice & d'une impoſture ſi noire ? Vous vous ou-

bliez, Voltaire, reprit Racine, & je pourrois vous corriger. Je vous paſſe cette ſaillie téméraire ; mais écoutez-moi tranquillement.

Oui, ce trait qui me piqua vivement, vous convient à plus juſte titre. Je n'ai fait que des pieces de théâtre, où je ne bleſſai jamais la décence & la Religion. Et vous, dans cent ouvrages pleins d'eſprit, de littérature & d'imagination, vous avez ſemé des principes funeſtes, propres à détruire la Religion & les mœurs. Vous avez ſéduit une infinité de Citoyens. Qu'appelle-t-on *empoiſonneur public?* Voltaire furieux, ne pouvoit ſe modérer; mais l'Ombre lui impoſa ſilence avec empire : il fut obligé de dévorer ſa douleur, & Racine continua.

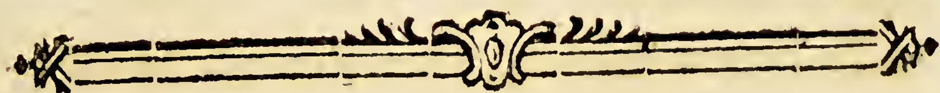
L'Abbeſſe de Port-Royal, ma parente, dit-il, ne pouvant rien gagner ſur mon eſprit, par des lettres vives & tendres, me défendit d'y retourner. Boileau me réconcilia enſuite avec elle. Ses avis ſalutaires ranimerent mon ancienne piété. Je renonçai au théâtre. Voilà donc ce que vous appellez, *être devenu Janſéniſte par foibleſſe.* Et n'en eſt-ce pas une, repartit Voltaire, de regarder comme un crime, l'art de

donner des leçons publiques de vertu? Je ſais, dit Racine, que vous avez cette haute idée du théâtre. J'en jugeai avec plus de juſteſſe & de religion. Le deſir de réparer les ſcandales que j'avois pu donner au théâtre, d'expier le tumulte d'une vie mondaine, me dicta un teſtament plein d'humilité & de regrets. Eſt-ce là un trait de foibleſſe ou de ſageſſe? Je n'appellerai jamais ſageſſe, repartit Voltaire, la timidité d'un eſprit crédule, qui ſe rend la victime des ſombres Moraliſtes. Telle eſt donc votre force prétendue, dit Racine. Voyez cependant les la Fontaine, les Corneille, les Quinault, & tant d'autres. Qu'on ſoit enivré pour un tems de la fauſſe gloire du théâtre; quand la vérité nous éclaire, tout change de face. Vous le verrez bientôt. La gloire des Sophocle & des Euripide eſt auſſi brillante encore après vingt ſiecles, reprit Voltaire, pourquoi n'eſpérerois-je pas la même immortalité? Puis-je me refuſer à un ſentiment ſi flatteur? Non, rien ne l'arrachera de mon être; & dans les Ombres même, j'en goûterai la douceur. Que votre bandeau eſt épais, dit Racine en gémiſſant! Rien ne peut donc le déchirer. Si je vous

invite à ſuivre mon exemple, ce n'eſt point préciſément ſur le renoncement au Théâtre. En vous y bornant, votre blâme eût été infiniment moindre. Votre grand ſcandale, c'eſt ſurtout ce déluge de libelles malheureux, qui vous traduiſent aux yeux de l'univers, comme l'ennemi le plus acharné du Chriſtianiſme. Réparez ces ravages par un déſaveu authentique, & par un retour de gémiſſemens & de regrets : ce ne ſera point foibleſſe, mais devoir eſſentiel, d'où dépend le ſort de votre être : cet avis vaut mille fois toutes les obſervations littéraires que vous deſiriez ſur la poéſie & le théâtre.

Racine diſparut auſſi-tôt, & Voltaire, abſorbé par des diſcours ſi différens de ceux qu'il ſe promettoit, ſe livra à ſes ſombres idées. Il n'étoit pas encore revenu à lui-même, quand il ſe trouva près d'Arnaud de Breſſe.





IXme. ENTRETIEN.

ARNAUD DE BRESSE ET VOLTAIRE.

C'EST donc vous, Voltaire, lui dit Arnaud de Breſſe, qui, loin de vous inſtruire ſur mon triſte exemple, avez ſuivi mes malheureuſes traces ? Il eſt étonnant, repartit amérement Voltaire, que toutes les Ombres me prêtent leur reſſemblance; mais la vôtre me ſurprend davantage encore. Rien de plus ſimple, reprit Arnaud, que de vous en produire les traits; ils ſont frappans. Je puiſai mes nuages ſur la Religion dans la philoſophie d'Abaillard. Ce n'eſt pas qu'il la combattît ouvertement. Des erreurs caractériſées, auroient moins révolté les Peuples, très-attachés alors au Chriſtianiſme; mais ſes ſubtilités, ſes raiſonnemens abſtraits, me ſéduiſirent inſenſiblement; & j'allai plus loin enſuite. Avouez-le, c'eſt une fauſſe philoſophie qui vous a détaché du Chriſtianiſme,

qui vous a armé, aigri contre la Religion. Oſeriez-vous, dit Voltaire, comparer une philoſophie ignorante, inintelligible, à celle de mon ſiecle? Non, reprit Arnaud, j'avoue très-fort la ſupériorité de la vôtre; mais cela n'empêche pas que vous & moi, n'ayons puiſé dans nos raiſonnemens philoſophiques, nos ténebres & nos préjugés ſur la Religion.

N'oſant d'abord, pourſuivit Arnaud, l'attaquer directement, je pris un biais adroit. Je m'élevai avec une noire amertume contre ſes Miniſtres. Je ſentis qu'en les tournant en ridicule, qu'en dévoilant leurs défauts, ſouvent même en les calomniant, je les rendois odieux; & que la haine & le mépris du Miniſtere retomberoit bientôt ſur la Religion. Telle a été votre marche, & cela par le même motif. Je n'en ai point eu d'autres, dit Voltaire, que d'éclairer les hommes; de tonner contre les abus crians des Prêtres, & contre l'eſclavage où ils retenoient les Peuples. Contre les abus, repartit Arnaud, c'eſt là préciſément ce qui rend vos critiques plus injuſtes que les miennes. Je vécus dans

un ſiecle d'ignorance & de déréglement. Mes clameurs paroiſſoient fondées. Mais de votre tems, le Clergé eſt éclairé, réglé, la Religion épurée. Où ſont donc ces abus, qui ont excité votre zele, dites-vous? Quoi, répondit Voltaire, avec un air de triomphe, nierez-vous l'ignorance & le déſordre d'une multitude de Miniſtres? Nierez-vous....... Je ne nierai pas, interrompit Arnaud, que dans un corps ſi étendu, & ſi nombreux, il y ait des membres ignorans ou même vicieux. N'en eſt-il pas dans les états les plus reſpectables de la ſociété? Mais enfin il en eſt, & en grand nombre, qui ſont édifians dans leurs mœurs, zélés dans leurs devoirs; qui même ont des connoiſſances préférables aux vôtres. N'eſt-il pas plus utile d'annoncer la Loi, d'inſpirer la Religion, la probité, la vertu, que de briller dans la Poéſie, ou dans les Lettres? Mais, ajouta Arnaud, vous avez dit votre vrai motif, celui de briſer les *fers de l'eſclavage*. Pourquoi le déguiſer? Je ne le cachai jamais, répondit Voltaire. Pour étendre les lumieres philoſophiques, il falloit bien attaquer ceux qui, par état & par inté-

rêt, perpétuoient les préjugés. C'eſt là préciſément ma penſée, repliqua Arnaud. Vous & moi, avons formé le même plan, & pris les mêmes moyens. Suivez-moi.

J'avois du brillant dans l'eſprit; je parlois très-bien, & avec feu. Mes ſaillies, un ton d'éloquence & de force, ſéduiſoient mes Auditeurs, bien plus que la ſolidité des raiſons. N'eſt-ce pas là ce qui a entraîné vos Lecteurs? Compareriez-vous, dit Voltaire, vos déclamations vagues & hardies, à la profondeur des raiſonnemens philoſophiques? Ce ne ſont, repartit Arnaud, ni vos raiſonnemens, ni vos ſciences qui ont formé vos ſuccès: vous ne les devez qu'à vos ſaillies, aux traits d'un eſprit vif, d'une imagination féconde, d'un ſtyle ſémillant, épigrammatique. Par un art plus inſidieux encore que le mien, vous y avez joint un ton burleſque & plaiſant; un ton de dériſion & de ridicule. Faire rire les hommes ſans lumieres & ſans réflexion, c'eſt les ſubjuguer. De là vos triomphes.

Voltaire, piqué de ce propos, prit feu, & voulut répondre. Laiſſons là vos plaintes, reprit Arnaud. Pouvez-

vous nier le fait? Quoi, repartit Voltaire, n'eſt-il pas des abus, des préjugés ſi ridicules, qu'ils ne méritent pas un autre ſtyle? J'ai ſu le varier, ſur le genre des objets. Je paſſois avec art & ſageſſe, à un léger badinage. Il n'a pas toujours été fin & léger, repliqua Arnaud. Je vous citerois des traits où bien des gens trouvoient du bas, de l'indécent. Avouez au moins que le perſifflage & le ridicule ne ſont pas des argumens philoſophiques.

Je m'attachai, continua Arnaud, à gagner les Grands. Pour cela la ſcience eût été inutile; la plupart ne ſavoient pas lire. Je flattai donc leurs intérêts : je les animai à ſortir d'une vile dépendance, à maîtriſer le Clergé, à lui ôter ſes richeſſes, pour les rendre aux Citoyens & à l'Etat. Avouez, Voltaire, que flatteur des Grands, vous avez tâché de les captiver par les mêmes moyens. Les Grands, répondit Voltaire, ſont inſtruits; ils ne cedent qu'à la vérité & à la conviction; & parmi eux, on voit d'illuſtres Philoſophes. Je le ſais, dit Arnaud, mais enfin, il faut, pour leur plaire, pour s'appuyer de leur protection, pour donner par-là du poids à ſes ſyſtêmes,

il faut ſavoir avec adreſſe les louer, travailler à leur gloire, à leurs intérêts. Vous avez poſſédé ce grand art, & votre Philoſophie a toujous ſu s'adapter à vos projets.

Je ſuivis les miens, continua Arnaud, avec un feu qui déceloit ma haine. Sur cet objet, vous avez enchéri. Quelle injuſtice, dit Voltaire? Vos diſcours étoient violens & fougueux; & moi, je débitois tranquillement des maximes patriotiques & ſenſées. Tranquillement, interrompit Arnaud? Il me ſemble cependant qu'il n'eſt guères poſſible de réunir avec plus d'aigreur le mépris & l'amertume. Quoi, ſans ceſſe, vous peignez les Miniſtres de votre Religion, ſous l'image des Bonzes, des Faquirs, des Moullas, des Talapoins, des Druides? Sans ceſſe vous y joignez des turlupinades d'une groſſiéreté dégoûtante: telles les pieces ſublimes de Fanchon, de Cachemire, du Caloyer, de l'Ingénu, &c. Vous imputez aux Moines dans les lettres d'Amabed, la fourberie, la débauche, les calomnies, la ſcélérateſſe. Et ce ſont là des maximes *philoſophiques* & tranquilles? Quand même, repliqua Voltaire, j'aurois ani-

mé, égayé mon ſtyle; pour cela, ai-je tâché comme vous de renverſer l'état même des Miniſtres, & d'armer les Citoyens contr'eux? Oui, plus que moi, répondit Arnaud. N'avez-vous pas dit aux Romains, que la choſe la plus aiſée étoit de chaſſer le Pape, & que perſonne n'y penſoit? (*a*) Et ailleurs : " Encore quelques années, „ & le pays des Scipions ne ſera plus „ celui des Arlequins défroqués. „ Et encore : " Le Genre-Humain ne de-„ vroit-il pas des graces à ceux qui net-„ toyeroient le Temple (*b*) des ordu-„ res que ces malheureux avoient amaſ-„ ſées?.. „ A quoi tendent ces propos auſſi fougueux qu'inſultans, & multipliés ſous mille formes dans tous vos écrits? Et ce ſont là des maximes d'une tranquille Philoſophie?

Voltaire rougit, & n'oſa les juſtifier. Je veux bien, reprit Arnaud, ne point inſiſter là-deſſus. Oublions ces écarts d'imagination, où on voit que la haine étouffoit le bon ſens. Ne parlons que de vos projets philoſophiques, & des

---

(*a*) Mêl. Phil. t. 6, p. 184.
(*b*) Raiſon. par alph. Neuvieme Entretien.

miens. Je l'avoue avec confuſion : moi, Citoyen obſcur, j'eus l'audace de vouloir changer l'état du Clergé, lui ôter ſes biens, ſon rang, ſon autorité. Vos écrits ſont plus ſéditieux encore ; & pour en juger, apprécions la différence du local & des tems. De mes jours, les Etats, ſur-tout en Italie, étoient peu affermis, peu policés ; l'ignorance groſſiere ; les fermentations dangereuſes ; le zele mal réglé ; les Seigneurs deſpotes, & toujours les armes à la main. Un déclamateur adroit & ardent, pouvoit tout mettre en feu : c'eſt ce que je fis.

Dans votre ſiecle, les Trônes ſont inébranlables ; les Tribunaux fermes & redoutables ; les Miniſtres éclairés ; les Peuples inſtruits, ſoumis ; les mœurs douces & policées. Les fermentations y ſont heureuſement impoſſibles. Vos écrits n'ont donc pu opérer qu'une révolution de ſentimens. Auſſi eſt-elle frappante. Elle ne tend pas ſeulement à changer la forme du Clergé ; mais à renverſer la Religion, & abolir les Sanctuaires, pour ne laiſſer que le Temple de la Nature. Oui, qu'on ſuive vos mal-

heureux principes, & plus de ſpectacle de Religion dans l'Univers. Que de milliers de Citoyens les ont adoptés ces principes!

Voltaire, hors de lui-même, ne ſavoit comment exprimer ſa colere & ſon dépit. Arnaud confondant tous ſes ſophiſmes, revenoit toujours à prouver, que le plan de ſa philoſophie, fauſſe & amere, étoit réellement plus deſtructeur que le ſien. Au ſurplus, ajouta-t-il, quels qu'aient été nos projets & nos ravages; nos ſorts, du moins, furent bien différens. J'ai ſubi la rigueur des Loix, & vous avez vécu dans la gloire & les délices. Mais ce n'eſt pas ſur la terre où le ſort répond aux œuvres.

Quoi! vous oſez encore me porter cette atteinte cruelle, s'écria Voltaire, atterré par ce trait? Vous me direz ſourdement que j'aurois mérité votre ſort? Moi, bienfaiteur de l'humanité & de la Patrie. Vous, ſéditieux, rébelle & meurtrier. Non, reprit Arnaud, je ne le dis pas, & je ne le penſe pas. J'expoſe ſimplement la différence de notre ſort. J'avoue que j'ai mérité le mien. Je ne fus point livré à un cruel ſupplice, comme errant; mais

comme pertubateur de l'ordre. J'avois excité les Romains à la ſédition; pillé les maiſons des Cardinaux; profané les Egliſes; fait commettre mille excès : je méritois la mort. Quoique vous ayez voulu faire plus de maux à l'Egliſe, vous n'avez pas pris les moyens que puniſſent les Loix civiles. On ne devoit que vous impoſer ſilence. Mais puiſque nous parlons de mon ſupplice, ajouta-t-il, je dois vous rappeller votre opinion très-ſinguliere ſur cet objet.

„ Ne choquez jamais, dites-vous, „ la ſuperſtition dominante, ſi vous „ n'êtes pas aſſez puiſſant pour lui ré- „ ſiſter, ou aſſez *habile* pour échap- „ per à ſa pourſuite. „ Je ne fus ni l'un ni l'autre, & je me rendis victime de mon imprudence. Vous avez eu ſans doute, ou la *puiſſance*, ou l'*habileté;* ainſi vous avez pu choquer ſans danger la Religion dominante.

Voltaire, malgré toutes ſes reſſources, ne put éluder la juſte application de ſa maxime. Mais, pourſuivit Arnaud, le plus ſingulier encore, eſt que vous en tiriez une ſorte de parallele entre J. C. & moi. Quoiqu'il me ſoit très-honorable, je l'ai

trouvé, je vous l'avoue, d'un grotesque révoltant ; je dirois même, impie. " Jesus-Christ, dites-vous, appelle souvent *sépulchres blanchis*, „ *races de viperes*, (*a*) les Pharisiens. „ Ils étoient pourtant des hommes „ constitués en dignité. Ils se vengerent par le dernier supplice. Arnaud „ de Bresse, Jean Hus, Jérôme de Prague, en dirent beaucoup moins des „ Pontifes de leurs jours, & ils furent „ suppliciés de même. (*b*) „ Et ailleurs vous dites qu'on ne souffriroit pas à Rome celui qui iroit par les rues, appellant le Pape & les Cardinaux, *viperes & sépulchres blanchis.* Quel est le sens de la pensée ?

Voltaire, sentant bien, qu'en suivant son feu, il s'étoit trop engagé, tâcha de modifier la proposition. Il prétendit n'avoir donné qu'une maxime générale de sagesse, pour ne pas choquer ouvertement les Puissances, lors même qu'on annonce la vérité.

(*a*) Ibid.

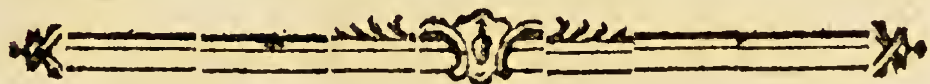
(*b*) Il est si sûr que les Philosophes sont nés pour instruire l'Univers, qu'ici M. D. V. donne de sages avis à J. C. S'il les eût prévus, il eût évité la Croix.

Il dit que le parallele ne portoit que ſur les faits, & non ſur l'égalité de la Doctrine. Détour inutile, repliqua Arnaud : le ſens eſt clair comme le jour. Vous ne frémiſſez pas d'accuſer Jeſus-Chriſt d'avoir manqué de ſageſſe, en inſultant les Phariſiens conſtitués en dignité, & en choquant la Synagogue, ſans être ni *aſſez puiſſant* pour lui réſiſter, ni *aſſez habile* pour échapper à ſa pourſuite. Vous dites encore que j'ai été ſupplicié de même, quoique j'en aie dit beaucoup moins. Qu'ajouterois-je à cette noire image?... Et il le quitta.

Que ces reproches ſont terribles & piquans, s'écria Voltaire!.. Un homme ſi mépriſable!.. m'accabler ainſi;.. comparer une Philoſophie de lumiere & d'humanité à ſes projets meurtriers! Cela eſt dur & amer, repartit l'Ombre; mais n'entrerez-vous jamais dans la juſte idée de ce ſéjour? Voudriez-vous qu'Arnaud pensât & parlât comme il l'a fait ſur la terre? La vérité lui a montré ſes erreurs, & il a ſaiſi avec force le parallele des vôtres. Un aveu ſincere eût prévenu cette triſte diſcuſſion. Un aveu, repartit Voltaire! Puis-

je

je, par déférence ou par crainte, parler contre ma pensée ? l'idée seule de cet indigne parallele me transporte. Hélas! reprit l'Ombre, c'est que vous ne voyez pas encore la vérité : toutes les Ombres cependant vous la présentent. Vous l'entendrez de la bouche d'Aristophanes. Aristophanes! repartit Voltaire. Ah! ce grand Poëte aura plus d'égard & plus d'équité.



XME. ENTRETIEN.

ARISTOPHANES ET VOLTAIRE.

JE vous connois parfaitement, dit Aristophanes. Séparé de vous par un intervalle de plus de vingt siecles, j'ai toujours vu un rapport singulier entre vous & moi. Voltaire, flatté de cette ressemblance, crut enfin avoir trouvé une Ombre équitable, qui sauroit apprécier ses talens. Il lui répondit avec politesse, lui témoignant la joie la plus vive de converser avec lui,

& la plus haute eſtime de ſes poéſies. Il vous eſt glorieux, lui dit-il, d'avoir brillé dans votre ſiecle, ſi éclairé & ſi floriſſant. Il eſt vrai, reprit Ariſtophanes, que j'ai vécu dans un des beaux ſiecles de la Grece, & dans une Ville où les arts & les ſciences étoient dans tout leur éclat. J'y jouis de la plus célebre réputation. On m'y combla publiquement d'éloges ; on m'y couvrit de fleurs ; & par un privilege unique, on me décerna une couronne de l'olivier ſacré, conſervé dans la Citadelle. Les principaux de la République m'honoroient ; & ce qui me flatta davantage encore, le Roi de Perſe eut pour moi de la conſidération, & me mit au rang des grands Hommes qui illuſtroient Athenes. Ces diſtinctions, reprit Voltaire, ne m'étonnent point : elles étoient dues à vos talens éminens ; j'en fus toujours l'admirateur.

Cette gloire, repliqua Ariſtophanes, vous l'avez partagée ; & même, vous avez réuni au titre de grand Poëte, celui de Littérateur & de Philoſophe. Auſſi, dans la nouvelle Athenes, dans le ſiecle des ſciences & des beaux arts, avez-vous été comblé de dons & d'é-

loges. Accueilli par les Grands, les Princes & les Rois; peu de Citoyens ſont parvenus par les ſciences, à ce point de conſidération. Je l'avoue, repartit Voltaire, les ſciences ont formé la gloire & les délices de mon ſort. Par une faveur rare, on a couronné de lauriers mon buſte en plein théâtre, & on m'a élevé une ſtatue. Je ne vous en parlois point, dit Ariſtophanes; la maniere m'a paru en diminuer la gloire : l'honneur de la ſtatue auroit dû vous être décerné par la Nation. Des amis vous l'ont élevée par ſouſcription. Elle eſt encore dans l'attelier de l'Artiſte : on ne ſait même ſi on la placera, ni en quel endroit. A de telles conditions, nous n'aurions point accepté cet honneur. (*a*) Voltaire fut ſenſible à ce trait, mais il ne voulut pas le relever.

Vous avez raiſon de ne pas être étonné, continua Ariſtophanes, de la gloire dont je jouis à Athenes. Le Théâtre étoit en quelque ſorte l'aſſemblée du Sénat & de la Nation. Là j'inſtrui-

(*a*) Ariſtophanes eſt diſcret. Il n'a pas voulu dire à M. de Voltaire, le Quatrain cité par M. Fréron, pour être mis au bas de la ſtatue.

ſois non-ſeulement les Citoyens, mais les Magiſtrats & les Généraux. J'y inſpirois le ſage Gouvernement & le courage militaire, au point que je me rendois redoutable à Sparte, rivale éternelle d'Athenes. Votre Théâtre n'eſt preſque que pour l'amuſement : l'objet & le dénouement des pieces eſt toujours une intrigue. Cela n'empêche point, repartit Voltaire, que ce genre d'écrits ne demande du génie, & n'entraîne l'admiration.

Quoique votre idée ait du vrai, répondit Ariſtophanes, j'ai cependant été ſurpris, depuis que je ſuis dans les Ombres, que mon ſuccès théâtral ait pu aveugler les Athéniens ſur mes très-grands défauts. Né ardent, railleur, hardi, bilieux, & avec une imagination vive & féconde, je ne pus ſouffrir ni rivaux, ni critiques. J'abuſai tellement de l'aſcendant que j'avois dans ma Nation, que j'oſai attaquer amérement en plein Théâtre, les Périclès, les Alcibiades, les plus grands hommes. Je pouſſai même l'audace juſqu'à inſulter le Peuple & les Magiſtrats; je les appellai *des foux*, *des infâmes*. Nos Théâtres, dit Voltaire, ſont plus réſervés, on y reſpecte le

Gouvernement; & même on n'y souffre aucune déclamation personnelle. Et l'*Ecossoise*, repartit Aristophanes?.. Au reste, je loue en cela vos usages. J'avois tort. Cette hardiesse a nui à ma réputation. Aussi l'Empereur Julien proscrivit mes pieces. Mais en me rendant ainsi justice, vous souffrirez que je vous peigne sous mes traits. Vous eûtes mes talens; vous eûtes mon caractere; & dans cent pieces badines ou caustiques, vous l'avez développé plus vivement que moi dans mes Comédies. Ainsi vous devez être surpris, comme moi, que tant de défauts n'aient pas anéanti la gloire que d'ailleurs vous méritiez.

N'avez-vous d'abord paru faire votre éloge & le mien, repartit Voltaire, que pour le changer en mordante censure? Je me rends justice, dit Aristophanes, en me peignant moi-même dans le vrai. Si mes traits sont précisément les vôtres, c'est à vous à les connoître, à les avouer. Mais allons à un point plus essentiel. Vous avez déclamé contre le Jugement injuste & barbare, qui dévoua Socrates à la mort. Oui, j'ai regardé ce jugement inique, repartit Voltaire, comme

l'opprobre d'Athenes. Vous avez eu raiſon, reprit Ariſtophanes. Eh bien, c'eſt moi qui ai perſécuté Socrates; &, ce qui va vous étonner, vous offenſer peut-être, en cela vous m'avez imité. Moi, repliqua Voltaire avec indignation; moi j'ai perſécuté les Socrates! moi qui les ai toujours chéris, reſpectés!...

Calmez-vous, Voltaire, dit Ariſtophanes. Voici le ſens de ma penſée. Socrates étoit un vrai Moraliſte, & un Citoyen vertueux. Ainſi avez-vous, comme moi, raillé, perſécuté les Citoyens fideles à la Religion, & à une vertu ſolide. Et pour vous montrer la juſteſſe du parallele, voici, dans l'exacte vérité, le fait de Socrates.

Anitus, Mélitus, & d'autres Citoyens d'Athenes, formerent une conjuration contre lui. J'y entrai; & plus que tout autre, je contribuai à ſon ſuccès. Pouvez-vous nier une conjuration formée par certains Savans contre le Chriſtianiſme? Vous en fûtes l'ame & le chef.... Conjuration, reprit Voltaire, à mots entrecoupés?... Moi le Chef!.. Moi, qui n'ai annoncé que la douceur & la concorde.... Moi! Oui, vous, repliqua Ariſtopha-

nes. Voyez vos écrits, ceux des vos ſavans, de vos protégés, &c. Ce concert mutuel eſt un complot des plus formels. Que ſeroit-ce, ſi on perçoit vos lettres, (*a*) vos démarches ſecretes!

Je haïſſois Socrates, pourſuivit Ariſtophanes; parce que ſes mœurs pures & ſes leçons rigides, condamnoient mon ſtyle & ma molleſſe; parce qu'il blâmoit mes pieces trop libres, & qu'il me préféroit Euripide, mon rival; parce qu'il humilioit les ſavans, en diſant que lui-même il ne ſavoit rien. Qu'eſt-ce qui a formé votre haine contre les Ecrivains Chrétiens? Leur morale, la cenſure de vos erreurs. Quels Socrates, répondit avec amertume Voltaire! quels Socrates, que des Ecrivains obſcurs, ignorans, calomnieux! Ce ſont là, reprit Ariſto-

(*a*) Voici une anecdote que M. D*** ne peut nier honnêtement. On la tient de lui. M. de Voltaire écrivit pour reprocher à quelques Philoſophes, leur ſilence & leur inertie. On lui répondit qu'il lui étoit aiſé de parler & d'écrire dans un Château hors du Royaume, avec cent mille livres de rente; mais qu'il ſeroit diſcret, s'il demeuroit dans la rue de M. le Procureur-Général, & près de la Baſtille.

phanes, les couleurs ordinaires dont vous vous ſervez pour peindre vos critiques. Le vrai eſt que vous les haïſſez par les mêmes motifs préciſément qui m'ont animé contre le ſage Athénien.

Je mépriſai Socrates & ſon école, au point de lui dire des injures en plein théâtre. " C'eſt là l'obſervatoire
„ de ces grands Philoſophes, de ces
„ ames ſages, qui prouvent que le
„ ciel eſt un four, & que nous en
„ ſommes les charbons...... Je les
„ connois, répond un Acteur, ce ſont
„ des miſérables, de vrais charlatans...
„ Vous voulez parler de ces viſages
„ pâles, de ces marauts qui marchent
„ nuds pieds, qui ont à leur tête ce
„ diable de Socrates. „ La critique étoit peu concluante, repartit Voltaire. Je n'y reconnois point le ſel & la fineſſe de vos penſées. Sans doute ces reproches avoient rapport à quelques uſages, ou circonſtances que nous ignorons. Non, dit Ariſtophanes, ces penſées faiſoient rire le théâtre, & inſpiroient un certain mépris pour ceux qu'elles peignoient. Voilà préciſément le ſecret heureux dont vous vous êtes ſervi en cent écrits. Vous

avez ſu *habiller* d'une maniere auſſi groteſque, les Prêtres & les Moines; & le Peuple en a ri. La nomenclature de ces ſatyres comiques en ſeroit trop vaſte.

Je prêtai encore à Socrates, continua Ariſtophanes, & dans le même deſſein, des leçons abſurdes. (*a*) "Prenez bien garde; ce ne ſont pas de „ petits myſteres. Tout-à-l'heure, une „ puce a piqué Caïrephon, & de là „ étant ſautée ſur la tête de Socrates, „ ce dernier a demandé combien il „ croyoit que cette petite bête ſau- „ toit de ſes propres ſemelles. „ La leçon *du merle ou de la merleſſe*, du *huche ou de la huche*, étoit de même force. Mais, dit Voltaire, toute Athenes ſavoit le ſérieux & la ſageſſe de l'école de Socrates; vos plaiſanteries ne pouvoient pas réuſſir. Elles réuſſiſſoient au mieux, reprit Ariſtophanes. Quelques auditeurs ſenſés, loin de les approuver, s'en indignoient; mais le grand nombre s'en amuſoit, & c'étoit là tout mon objet. Avouez-le, Voltaire, telle a été votre méthode. En prêtant aux Théologiens & aux dé-

(*a*) Acte II, Scene 2.

vots, des inepties auſſi froides que le *ſaut de la puce*, que la leçon *du merle ou de la merleſſe*, vous ſentiez bien vous-même, que ces inepties n'étoient pas des leçons de la Religion; mais ces ridicules imputés, préſentés ſous des ſaillies fines & groteſques, amuſoient le Peuple, inſpiroient du mépris. Voilà le ſuccès que vous vous propoſiez.... Le nierez-vous?.... Je vous citerai mille de vos textes...... La crainte retint Voltaire. Il aima mieux ne pas conteſter, que de s'expoſer à voir produire une foule d'extraits, d'un comique très-faux & très-injurieux.

Par une nouvelle dériſion, ajouta Ariſtophanes, je préſentai ſur le Théâtre Stépiade, diſciple de Socrates, à qui il ordonna de ſe mettre dans ſon lit, de fermer les yeux, de s'enfoncer enſuite dans ſes réflexions : puis j'expoſai à la riſée, les abſurdités qu'il débita dans ſa contemplation. Ainſi avez-vous critiqué en *Stépiades* les Chrétiens que vous appellez *contemplatifs & myſtiques*. Peut-on nier, répondit Voltaire, que ces myſtiques n'aient donné dans des viſions abſurdes? N'eſt-il pas du reſſort de la

Philoſophie, d'en peindre le ridicule? Et pour cela, repartit Ariſtophanes, falloit-il imputer ces travers à tous les Chrétiens pieux & retirés? Vous mettiez tant de grandeur dans les contemplations philoſophiques. Pourquoi railler les réflexions ſur la Religion & ſur ſon être?

Pour rendre Socrates odieux à la République, je l'accuſai de confondre le juſte & l'injuſte. Je produiſis un de ſes diſciples à qui il avoit appris à voler; un autre, qui, après avoir battu ſon pere, vint ſur le théâtre juſtifier cette action indigne par les ſophiſmes de ſon maître. Ces calomnies gagnoient. Auſſi fis-je brûler ſur le théâtre la maiſon de ce Philoſophe, pour inſinuer aux Juges qu'il méritoit la mort. Direz-vous encore, repartit Voltaire, que j'ai ſuivi cette calomnie, cette injuſtice? Oui, je le dirai, repliqua Ariſtophanes, & je le prouverai. En accuſant les Chrétiens d'être inutiles à la Patrie, mauvais Citoyens; d'être par leur intolérance, cruels & ſéditieux; de préférer leurs ſuperſtitions à leurs devoirs; vous tâchiez de les rendre odieux, & aux Peuples & aux Tribunaux..... Et ſi ces Tribu-

naux avoient écouté vos clameurs philoſophiques...... Je m'arrête..... Avouez, qu'en déclamant contre les perſécuteurs de Socrates, jamais vous n'avez jetté ces regards ſur vous-même.

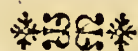
Il eſt inoui, dit Voltaire, que vous tranchiez une accuſation ſi fauſſe & ſi atroce, tandis que, tranquille amateur de l'humanité, mes ennemis m'ont toujours outragé, déchiré; & qu'ils ont tâché de renouveller contre moi, la barbare Loi de l'Oſtraciſme. Non, Voltaire, répondit Ariſtophanes, vous n'eûtes jamais d'ennemis parmi les Chrétiens. Je ne parle point ici de vos démêlés littéraires : il y eut ſouvent du fiel de part & d'autre. Je parle de *l'Oſtraciſme.* C'eſt ſe jouer du terme. Il étoit très-injuſte en Grece, d'éloigner un Citoyen, parce qu'il avoit trop de mérite. Mais en France, où les talens & les vertus ſont honorés & récompenſés; encore une fois : *Crier à l'Oſtraçiſme*, dès-lors qu'une ſage vigilance réprime les écarts de certains téméraires, c'eſt une dériſion. Croyez-moi, Voltaire, rappellez-vous tout ce que vous avez écrit contre la Religion & ſes Miniſtres, contre les Citoyens & le Gou-

vernement : ſentez l'indulgence des Tribunaux & des Loix, & ne parlez plus d'Oſtraciſme.

Eſt-il poſſible, dit Voltaire à l'Ombre, que vous me laiſſiez ainſi outrager injuſtement, ſans prendre ma défenſe? On méconnoît ici, répondit l'Ombre, & l'outrage & l'injuſtice. Ariſtophanes, témoin de la Loi de l'Oſtraciſme, a pu vous dire, ſans vous inſulter, qu'il eſt ridicule à certains Philoſophes, dont on réprime très-doucement les faux ſyſtêmes, de ſe croire en but à cette ancienne Loi; elle ne ſubſiſte plus. De grace, reprit Voltaire, permettez au moins que je ſorte. Un mot encore, repartit Ariſtophanes, & je vous quitte... Non, je ne répondrai plus, dit Voltaire : je crains de m'écarter. Vous répondrez, dit l'Ombre, & vous le ferez avec douceur & reſpect... Qu'eût fait Voltaire?

Je me moquai en plein Théâtre de Jupiter & des Dieux, dit Ariſtophanes; & dans la même Comédie, j'invoquai & fis invoquer aux Spectateurs les nuées comme des Déeſſes. Que penſez-vous de ma conduite? Se moquer des Divinités chimériques, dit

Voltaire, forcé de répondre, n'étoit pas une impiété; mais en invoquer en même tems d'autres aussi imaginaires, c'étoit tout au moins mal-adresse. Non, Voltaire, reprit Aristophanes, ou j'étois un impie, en insultant Jupiter; ou un imposteur, en invoquant les Déesses. Ainsi m'a-t-on jugé. Or, vous avez tout à la fois, tantôt outragé, tantôt feint de respecter le Christianisme; ainsi, jugez-vous.



Voltaire fut vivement irrité. Cependant, pour cacher son embarras & son dépit : je crois, dit-il tranquillement à l'Ombre, que tous ces dialogues ne sont qu'un jeu. Comment me persuader que le Poëte Aristophanes parle en dévot Chrétien? Tout est donc ici dissimulation, illusion. Tout y est la vérité, reprit l'Ombre : point d'autre langage. Je vois Moliere qui s'avance; vous verrez ses sentimens... Voltaire le reçut avec un air empressé. C'est donc vous, lui dit-il, *inimitable* Moliere! Vous, le créateur de la Scene Françoise, qui avez si

bien peint les mœurs, & qui les auriez corrigées, si *l'esprit humain pouvoit l'être* Nous ne recevons point ici d'éloges trompeurs, répondit froidement Moliere. Est-il rien de plus vrai, repartit Voltaire étonné? N'avez-vous pas attaqué & réprimé les vices? J'ai saisi, reprit Moliere, avec discernement, les travers, les faux caracteres, les ridicules, les nuances outrées de certains excès; & en cela, j'ai rendu service à la Société. Mais que le Théâtre arrache les passions du cœur, ou forme une vertu réelle; c'est ce que ne je prétendis jamais. Et c'est là repliqua Voltaire, le motif de toutes mes pieces. Je sais, reprit Moliere, que vous avez eu cette prétention singuliere. Dans la fiction d'*Ituriel*, vous préférez les Acteurs aux Prédicateurs Chrétiens; c'est là vraiment *du comique*. Le Théâtre ne fut jamais l'école de la vertu : on y va pour s'amuser, & non pour s'y réformer. Mais amuser utilement la Nation, n'est-ce pas la servir, dit Voltaire? Sans doute, répondit Moliere. Aussi ne condamne-t-on pas les spectacles comme spectacles : on s'éleve seulement contre leurs dangers. Tant

d'intrigues, tant de maximes humaines, tant d'exemples vicieux, tant de discours tendres & paſſionnés : joignez-y la ſéduction des Actrices, ſource des diviſions & de la ruine des maiſons. La belle école de vertu ! (*a*)

Voltaire étonné d'entendre parler ainſi Moliere, vouloit railler ce ſtyle moraliſte & dévot, & il ne l'oſoit. Mais, enfin, lui dit-il, nierez-vous que le Tartuffe n'ait été une piece plus utile que tous les ſermons ? Fût-elle la meilleure de mes pieces, reprit Moliere, c'eſt celle que je me reproche le plus amérement. Quoi, repartit Voltaire, le Tartuffe ? votre chef-d'œuvre ? le fléau de l'impoſture ? Oui, repartit Moliere, le Tartuffe. Il eſt des hypocrites qui abuſent de la Religion, pour couvrir leurs crimes : c'eſt le comble de la ſcélérateſſe. Mais le ſoin de les réformer eſt-il donc confié aux Comé-

(*a*) Les hommes entendent peu leurs intérêts quand ils ſe refuſent aux douces leçons de la Philoſophie moderne. N'eſt-il pas plus gracieux d'apprendre la vertu par la bouche d'une belle Actrice, que d'entendre des vérités fortes & ſéveres d'un Moine effrayant?

diens? La chaire de vérité ne tonne-t-elle pas ſans ceſſe contre ces ſcandales? Croyez-moi, Voltaire, quand on met ſur le Théâtre les abus, ou vrais ou ſuppoſés, de la Religion, devant une jeuneſſe curieuſe & critique, ſouvent même diſſolue; qu'il eſt à craindre que ſous le Tartuffe on ne joue le vrai Chrétien! Ne vous en a-t-on pas fait les reproches à vous-même? Qui, repartit vivement Voltaire? des ignorans, des cagots, des fanatiques. Les gens ſenſés ont bien vu que je n'en voulois qu'à la ſuperſtition & à l'impoſture.

Non, répondit Moliere; ce ſont les gens éclairés qui ont compris que ſous les Prêtres ſanguinaires, où impoſteurs ſous les faux oracles, ou le Mahométiſme, vous attaquiez ſourdement les Miniſtres Chrétiens. Le ſens naiſſoit de vos autres Ouvrages. Il eſt triſte pour moi, repartit Voltaire, que Moliere lui-même, ſe ſoit laiſſé prévenir par mes Calomniateurs. Vous vous trompez, dit Moliere. Je parle de vous & de moi. Je parle du Théâtre avec impartialité. La gloire que j'y ai acquiſe, n'eſt ici qu'un motif de regrets. J'aimerois mieux y

avoir renoncé pendant ma vie, que d'avoir emporté dans mon tombeau des lauriers si fragiles ; & il quitta Voltaire.

Je vous en avois prévenu, dit l'Ombre. Moliere ne parle plus comme les Poëtes sur la terre. Flattés du succès de leurs pieces, la gloire du Théâtre les enivre. Ici, ils le connoissent dans le vrai. Fixé bientôt dans ce séjour, vous penserez, vous parlerez comme Moliere. Non, dit Voltaire; mes sentimens seront immuables. Je vous y attends, repartit l'Ombre. Mais voici le séjour de Rabelais. De Rabelais, reprit Voltaire, ce faiseur de Contes & de Romans! Lui-même, dit l'Ombre, & le voici.



XIme. ENTRETIEN.

RABELAIS ET VOLTAIRE.

RABELAIS voyant approcher Voltaire, alla au devant de lui, & le reçut poliment. Vous devez, lui dit-il, trouver ce séjour bien différent de ce-

lui de la terre, ne fût-ce que par un Théâtre tout nouveau de ſociété. Vous n'y voyez aucun de vos Littérateurs, & vous y retrouvez ceux de tous les ſiecles. C'eſt là préciſément, repartit Voltaire, très-content de ce début, le motif qui m'y a conduit. Qu'il me ſeroit doux d'y jouir des entretiens de tant de Savans, de tant de Poëtes, dont j'honore le caractere & les écrits! Je le ſens, repliqua Rabelais; mais ici tout eſt ordre, & la curioſité rarement eſt ſatisfaite. Souvent on parle à ceux qu'on voudroit oublier, & l'on ne parle point à ceux que l'on rechercheroit avec ardeur. Je ſuis ſûr, par exemple, que vous ne me cherchiez pas. Et pourquoi, répondit Voltaire? Je ſais très-bien que vous aviez, dans le goût de votre ſiecle, de l'eſprit, des talens, de l'adreſſe, & beaucoup de naïveté dans votre ſtyle. Vous êtes fort honnête, reprit en riant Rabelais; c'eſt le beau côté de la médaille, mais le revers n'eſt pas flatteur; car vous avez appellé mon Ouvrage, *un ramas des plus impertinentes ordures qu'un Moine ivre puiſſe vomir.....* Voltaire, très-honteux de ce reproche, ne pouvoit ni le nier, ni le juſtifier; & n'o-

ſoit l'avouer.... Je vois votre embarras, reprit Rabelais. Raſſurez-vous; loin d'être piqué d'un portrait ſi vif, j'avoue que je le mérite preſque. Et d'ailleurs vous l'avez corrigé, en ajoutant, qu'on y trouve cependant *une ſatyre bien curieuſe de l'Egliſe, & des événemens de ce tems.* Cela ſuppoſe donc que, ſous les impertinences même, il y avoit de l'art & des réflexions. Voltaire ſaiſit cette occaſion, & donna beaucoup d'éloges à l'air intéreſſant de peindre & de critiquer, ſous des images plaiſantes, les mœurs & les événemens.

Il faut, reprit Rabelais, vous dire mon étonnement. Quel a été votre motif dans les huit lettres écrites à une Alteſſe, pour lui donner la notice & la clef de mes Ouvrages, & pour y joindre l'extrait de pluſieurs livres impies, de France, d'Allemagne & d'Italie? Ce n'eſt, répondit Voltaire, qu'une expoſition très-rapide; & loin de les louer, je les condamne. Fort bien, repartit Rabelais. Diriez-vous qu'on m'a aſſuré que cette Alteſſe étoit un perſonnage en l'air, pour donner à vos lettres un ton d'importance; que la notice & l'extrait affecté

de ces livres, ne tendoit qu'à en perpétuer le ſouvenir, à en inſpirer le goût? que le terme, *notre ſainte Religion*, n'étoit placé là, comme en bien d'autres endroits de vos écrits, que par ironie? Voyez comme on médit dans les Ombres. Cette médiſance, reprit Voltaire en riant, pour cacher ſon dépit, pourroit bien être de vous; j'y reconnois votre eſprit un peu malin, & quelquefois railleur. Quand cela ſeroit, repliqua Rabelais, vous devez me le paſſer. Vous avez eu le même caractere. Vous & moi, nous nous ſommes amuſés par des ſaillies tantôt comiques, tantôt piquantes. Quoi! dit Voltaire, vous compareriez nos ſtyles & nos Ouvrages? *La Henriade*, *Zaïre*, *Mérope*... avec *Pentagruel!*... Ne vous effrayez pas, interrompit Rabelais; je rends juſtice à la beauté de ces ouvrages, & ne prétends point y aſſimiler les miens : mais dans cette très-grande diſproportion, je trouve cependant des faces où notre parallele a de la juſteſſe. Vous ajoutez à mon étonnement, repartit Voltaire; vous me donnez même de la curioſité, pour connoître ces faces ſingulieres. Je vais vous ſatisfaire, reprit Rabelais.

Pentagruel eſt d'un comique auſſi extravagant que les Contes des Fées, & les livres de la Bibliotheque *bleue*. Or, Candide, Scarmentado, Micromégas, & vingt autres de vos pieces fugitives, ſont préciſément de la même trempe. Je cachois ſous mes contes amuſans, des allégories & des ſatyres. La clef étoit un peu obſcure; mais on ſavoit la trouver. Toutes vos fictions romaneſques ont le même but, avec cette différence, que le vrai ſens en eſt plus clair encore, & les applications plus fortes & plus hardies. Enfin mon caractere facétieux me portoit à traiter tout d'un ſtyle jovial, badin, ſatyrique; le ſuccès m'en paroiſſoit plus sûr & plus facile. Vous avez eu préciſément le même goût, la même trempe. Les *antithèſes*, les *railleries*, les *Epigrammes* vives, le *ridicule*, voilà vos armes; voilà d'où ſont venus vos ſuccès. Avouez que laiſſant à part, la Poéſie & la Littérature, Voltaire & Rabelais ſe reſſemblent beaucoup, & que l'élixir de pluſieurs de vos Ouvrages, formeroit plus d'un *Pentagruel*.

Voltaire étoit embarraſſé, & on l'eût été à moins. Il n'oſoit ſe fâcher, parce

que Rabelais ne parloit qu'en plaiſanterie. D'autre part, cette reſſemblance ſi malignement prouvée, l'humilioit & le piquoit. Quand je me ſerois égayé, dit-il, dans quelques pieces badines, eſt-ce là un motif, pour meſurer nos productions? Encore une fois, repliqua Rabelais, je vous laiſſe toute votre célébrité, & n'aſpire point à votre ſphere de littérature. Je vous dis ſimplement, que vos romans valent les miens; & j'ajoute que vous ne me cédez guères dans la licence du ſtyle... Voyez la *Pucelle d'Orléans*. Mes contes ſont-ils auſſi voluptueux?

A ce mot, Voltaire ne put s'empêcher de rougir. Vous me parlez, dit-il, d'une ſaillie de jeuneſſe... Au reſte, les écrits d'un Philoſophe, on l'a prouvé, en juſtifiant Bayle, n'ont rien, en général, qui inſpire la ſéduction. Elevés au deſſus des idées terreſtres, nous ſavons joindre aux penſées libres & naïves, un eſprit de ſageſſe & de morale. Je ſavois, dit Rabelais, après un éclat de rire, votre prétention vraiment comique. Je vais l'apprécier au vrai. J'avoue que mes écrits ont été, & ſur-tout pour la jeuneſſe, une ſource empoiſonnée; que mes rava-

ges durent encore, & dureront des ſiecles ; que par-là j'ai manqué aux égards, à la décence, à la Société, à la Religion, & me ſuis couvert d'opprobre. Voilà mon jugement : voici le vôtre. Le titre de Philoſophe augmente le ſcandale. Un roman licencieux eſt moins funeſte que des leçons prétendues de ſageſſe, qui juſtifient la volupté. Comment, repliqua avec feu Voltaire, oſez-vous aſſimiler des contes comiques à quelques images riantes & un peu libres de poéſie ? C'eſt comparer Horace à Ariſtipe. Point du tout, reprit Rabelais. La Pucelle d'Orléans eſt tout au moins dans la claſſe de mes contes. Mais vous avez ajouté ailleurs, ſous une fauſſe idée de ſageſſe, des leçons philoſophiques très-peu ſages ſur la volupté. Voilà ce que je n'ai pas fait.

Il eſt encore, pourſuivit Rabelais, un objet qui nous eſt commun ; je me trompe, un objet ſur lequel vous m'avez beaucoup ſurpaſſé, la dériſion des Ecritures. Voulant faire rire, n'importe comment, je me ſuis égayé par de bons mots, peu reſpectueux. Et vous, Voltaire ?.. J'avoue, répondit-il, que nourri dans la belle Littérature, j'ai

trouvé

trouvé le ſtyle de l'Ecriture trop ſimple. C'eſt-à-dire, reprit Rabelais, que vous l'avez jugé comme un Livre claſſique. " Les Métamorphoſes d'Ovide, „ dites-vous, (*a*) ſont, par la malice „ du démon, bien plus agréables que „ les Cantiques Juifs. „ Une Ombre, ces jours derniers, ajoutoit que vos Ouvrages étoient, *par la malice du démon, trop bien écrits.* Et toujours Rabelais s'égayera, dit Voltaire, par des traits malins. C'eſt notre caractere, répondit Rabelais. Paſſons-nous-le mutuellement.... Ailleurs, (*b*) vous trouvez que ces paroles des Pſeaumes : „ La montagne de Chantri, eſt une „ montagne graſſe : Il ne faut point re- „ garder les montagnes graſſes, „ ne formoient pas une priere pieuſe & éclairée? Ai-je tort, repartit Voltaire? Y voyez-vous un ſens? Non, ſans doute, dit Rabelais. Mais le même critique prétendoit que ce ſens groteſque étoit de votre création; que vous arrêtant à un terme, le traduiſant mal, & le ſéparant de l'enſemble du texte, vous-même formiez cette

(*a*) Mêl. phil. tome 4, page 41.
(*b*) Dict. phil. Premier Entretien.

priere ridicule. Ce badinage, répondit vivement Voltaire, commence à m'ennuyer. Ceſſez-le, je vous prie; je ne ſuis point fait pour l'eſſuyer, moins encore de votre part. Votre propos, repliqua Rabelais, n'eſt ni honnête, ni juſte. Vous avez amérement raillé tout l'univers, & un petit mot vous offenſe! C'eſt être trop délicat. Eh bien, je vais changer de ſtyle, & vous dire, que quoique je n'aie pas reſpecté l'Ecriture, jamais je ne pouſſai ſi loin que vous l'audace des critiques.

Prétendez-vous, dit Voltaire, entreprendre une diſcuſſion théologique ſur l'Ecriture? Non, repartit Rabelais; ce n'a été ni votre ſphere, ni la mienne. Je prétends ſeulement vous rappeller la liberté & l'indécence avec laquelle vous avez attaqué les Livres ſaints, & cela ſans en avoir les moindres principes: vos critiques ſont la frivolité même. Je n'ai, repliqua Voltaire irrité, aucune réponſe à vous faire. Vous me répondrez, reprit Rabelais ſur un ton d'autorité. Nous avons reçu l'ordre, moi de vous parler, & vous d'obéir.

Dites-le-moi: quel a été votre mo-

tif, en répétant plus de dix fois, jusques au dégoût, les traits *d'Olla*, *d'Oliba?* Parce que j'ai trouvé ces images trop libres, répondit Voltaire, bien humilié par une correction si impérieuse. Les Prophetes doivent s'exprimer avec plus de décence. Réserve admirable! s'écria Rabelais. Quoi, les Juifs, les Peres, si purs & si sensés, n'y ont jamais vu que les reproches faits à Juda & à Israël, sous le type d'épouses adulteres, type analogue aux figures orientales : & vos pudiques oreilles en sont choquées? Mais, dit Voltaire, doit-on voir dans les Prophetes, qui ne doivent annoncer qu'une austere sagesse, des termes si libres? Allez, Voltaire, réprimez ce zele pitoyable : adorons sous cette écorce la pure jalousie d'un Dieu, qui foudroie l'iniquité idolâtrique; & n'ayons pas l'audace de prêter à ses oracles, nos sentimens terrestres.

Cette audace, continua-t-il, paroît-elle moins dans le Drame sur David? Pour plaisanter sur ce saint Patriarche, vous mettez son histoire sur le théâtre; & de tous les Acteurs, vous en faites des fourbes, des imbécilles, des voluptueux. Mais, dit Voltaire, com-

bien de faits cruels ou injuſtes ? Le récit ne forme-t-il pas une ſcene variée ? Qu'on condamne avec l'Ecriture, le crime de David, reprit Rabelais ; pour cela faut-il peindre avec outrage, comme un ſcélérat, un Prince que Dieu lui-même a comblé d'éloges ?

Quel prétexte trouverez-vous encore pour juſtifier vos deux Homélies ſur l'ancien & le nouveau Teſtament ? N'ai-je pas, répondit Voltaire, expoſé un ſens moral, ſous bien des faits, qui d'abord paroiſſent bizarres & injuſtes ? En vain, dit Rabelais, voudriez-vous alléguer ce motif prétendu de ſageſſe. Il eſt évident, qu'en changeant tous les faits en morale allégorique, vous avez voulu les nier, inſulter les deux Teſtamens, ainſi que leurs ſages Commentateurs. Vous ne pouviez les attaquer par principes ; vous ſubſtituez le ridicule & la raillerie. La belle controverſe !

Deux mots encore. Avez-vous cru placer, à côté de *la Henriade*, votre Poëme ſur le Cantique des Cantiques ? Un Poëme, dit Voltaire, n'eſt pas toujours un grand Ouvrage. Celui de *la Loi naturelle* a eu un brillant ſuc-

cès. J'ai donc pu appeller ainſi un Précis poétique du Cantique de Salomon. Vous dirai-je encore, repartit Rabelais, le jugement qu'on en porte? Ce Cantique eſt une allégorie orientale, qui, ſous le type de l'époux, exprime l'amour de Jeſus-Chriſt pour les hommes. Qu'a fait Voltaire? Malgré le ſuffrage des Savans de tant de ſiecles; malgré le reſpect de l'Egliſe, Juive & Chrétienne, pour ce Livre ſacré, il en a écarté l'eſprit pour ſe borner à l'écorce. De cette écorce il en a fait un Roman tendre & paſſionné. Il a puiſé dans *Scaron*, l'art de faire *un Cantique traveſti.* Combattez mes opinions par la raiſon, repliqua Voltaire, déconcerté : ne m'accablez point par un ridicule outrageant. Et c'eſt ainſi préciſément, dit Rabelais, que vous avez cru renverſer l'Ecriture. Nouvelle preuve encore. Votre fameux Commentaire ſur l'Eccléſiaſte.

Pour faire un Commentaire en regle, il eût fallu la connoiſſance de la langue des Hébreux, de leurs uſages, de leur génie. Il eût fallu conſulter, extraire les doctes diſſertations de tant de Peres; ouvrage long & difficile pour un Poëte. Un plan plus court & plus

commode a été de trancher *le nœud gordien*, & de donner vos fausses opinions sous le nom de Salomon. Quoi, dit Voltaire ! tracer une idée juste & précise d'un ouvrage; n'est-ce pas un Commentaire plus utile, que des volumes énormes de rapsodies? Une idée juste & précise, s'écria Rabelais! un petit mot à dire. Salomon étale dans cet Ouvrage le néant & la vanité de tout ce qui est sur la terre; la frivolité des plaisirs de la bonne chere : il établit l'horreur du crime & ses châtimens; la certitude d'une autre vie; l'immortalité de l'ame; la beauté de la vertu, & son prix. Il donne en même-tems aux Princes les regles de la plus saine politique. Vous, très-finement, sans doute par équivoque, mais elle est violente, vous faites de quelques passages très-mal entendus, & pris à contre-sens, la doctrine de Salomon; & vous l'agrégez ainsi dans la Philosophie moderne (*a*).

Voltaire ne put y tenir. Il déclama

(*a*) Sans doute que M. de Voltaire a changé de façon de penser, sur le Roi d'Israël, depuis qu'il a reçu de Grenoble la nouvelle traduction de l'Ecclésiaste sur l'Hébreu, imprimée chez Claude Hérissant, en 1771.

vivement contre Rabelais, & lui fit les reproches les plus ſanglans. Rabelais lui laiſſa tranquillement jetter ſon feu. Tout cela, lui dit-il, eſt analogue à l'idée *du Moine ivre*. Je vous l'avois pardonné; je le pardonne encore. Ma ſeule vengeance ſera de vous répéter ce que me dit hier une Ombre, ſur ces deux Ouvrages. Il eſt comique de voir de très-minces productions, revêtues des grands noms, de *Poëmes*, *de Commentaires*. Leur vrai nom eſt: *Chanſons philoſophiques* de Voltaire.

Il me quitte, dit Voltaire courroucé. Arrêtez, Rabelais... J'ai des choſes importantes à vous dire... Mes cris ſont inutiles. Je ne le vois plus; & je ne puis me venger d'une Ombre ſi mépriſable. Vous venger, reprit l'Ombre? Ne ſentez-vous pas que l'idée ſeule de vengeance eſt ici d'un ridicule parfait? Cédez aux lumieres des Ombres, & vous n'aurez plus de reproches. Eſſayez enfin ce moyen ſi facile & ſi doux, en parlant à l'Empereur Julien. Julien, reprit Voltaire? Le grand homme! Quel plaiſir de parler à un Prince Philoſophe! Mais hélas! peut-être encore aura-t-il pris les *préjugés des Ombres.*



Voltaire ſuivoit ſa route, entre l'eſpérance & la crainte, lorqu'il ſe trouva près d'un aſyle majeſtueux. Sans doute, dit-il, il eſt habité par des Ombres illuſtres. Oui, répondit l'Ombre. J'apperçois Bourdaloue, Dagueſſeau, Fénelon, Sirmond, Pétau, &c. Voltaire ne put réſiſter à ſa curioſité; il les aborda. Rencontrant d'abord Bourdaloue, il fit l'éloge de ſes talens, & lui dit la grande idée que ſon ſiecle avoit encore de lui. Vous m'étonnez, lui dit froidement Bourdaloue. Je ſais qu'il y a encore un nombre de vrais Savans & de Citoyens ſenſés; mais le goût frivole d'une fauſſe Philoſophie a étouffé le goût ſolide des bonnes choſes. Au ſurplus, pourquoi me louez-vous? Ma réputation vient de mes ouvrages ſur la morale de la Religion. Ou je ſuis un impoſteur de l'avoir annoncée, ou vous un impie de l'avoir outragée; & il ſe retira.

Voltaire voulut ſe plaindre de cette ſatyre ſanglante à Pétau & à Sirmond. Nous ne pouvons, dit Pétau, blâmer

une cenſure vraie. J'ajouterai moi, que mon exemple auroit dû vous rendre plus ſage ſur l'Hiſtoire. J'ai, par des travaux immenſes, tâché de fixer, & de débrouiller les tems anciens; vous auriez pu en profiter. Par une méthode ſuperficielle, vous avez cru que le ſtyle & l'eſprit, que la manie de combiner des réſultats arbitraires, ſuffiſoient pour être Hiſtorien univerſel; & vous donnez pour Hiſtoire, des eſſais *découſus*, pleins de partialité. Une Ombre l'appelloit hier *la Gazette philoſophique.*

Voltaire n'oſant lutter contre des adverſaires ſi redoutables, vouloit ſortir, lorſque le célebre Dagueſſeau prit la parole. Son nom ſeul pénétra le Poëte de reſpect & de terreur. J'ai travaillé toute ma vie, lui dit Dagueſſeau avec une majeſtueuſe fermeté, pour le bien de l'Etat. Sans pouvoir exécuter tous mes plans profonds & patriotiques, j'ai réformé bien des abus; j'ai fait regner dans les Tribunaux la lumiere & l'équité; j'ai vu naître l'eſſaim de ces petits Philoſophes, qui, ſans rien connoître, ni dans les Loix, ni dans le Gouvernement, ont voulu

brouiller toutes les idées; & je les ai réprimés; mais prêt à mourir, j'ai prévu les ravages qui ſuivroient. Vous êtes un de leurs principaux chefs; oſez-vous paroître devant moi?



Cet Arrêt de l'immortel Dagueſſeau, fut pour Voltaire un coup de foudre. Il n'oſa même s'en plaindre, & dévora dans un morne ſilence ſa honte & ſa douleur. L'Ombre tâchoit en vain de l'en diſtraire. Les objets même les plus variés & les plus rians le trouvoient inſenſible. Il vit enfin une troupe de Savans, qui ſembloient former une Académie. Voulez-vous, lui dit l'Ombre, converſer avec eux? Vous y trouverez Ovide, Anacréon, & pluſieurs modernes. Voltaire y conſentit, & crut, par-là, ſoulager ſa triſteſſe. L'accueil fut gracieux: la ſéance continua; & il fut enchanté d'entendre Ovide & Anacréon diſcuter les beautés des anciens Poëtes Grecs & Latins... Si vous aviez vécu dans mon ſiecle, leur dit-il, je vous aurois donné une place brillante dans le Temple du

Goût. Le goût, répondit Ovide, étoit formé de mon tems ; on m'y a adjugé mon rang. Cela eſt vrai, reprit Voltaire; mais pour fixer la nature du bon goût, & en prévenir la décadence, j'en ai érigé le Temple, & j'y ai placé les Auteurs ſuivant leur génie & leurs talens. L'entrepriſe étoit hardie, répondit Ovide, elle a dû vous faire des ennemis. Toujours, repliqua Voltaire, la jalouſie a perſécuté les talens ſupérieurs. N'en avez-vous pas été la victime? Non, repartit Ovide. J'ai mérité ma diſgrace, par mon imprudence & mes poéſies licencieuſes; bien des Poëtes l'ont mérité mieux que moi; ils attribuent à l'envie, & à l'injuſtice, des dégoûts qu'ils ſe ſont attirés.

Voltaire feignit de ne rien entendre. Balzac, prénant la parole : je ne puis me plaindre, dit-il, de la place que vous m'avez donnée dans votre Temple. Vous décidez, qu'après y avoir brillé, Voiture & moi, nous avons cédé aux *véritablement grands hommes.* Nos écrits, dites-vous encore, nous mettent dans le rang des *beaux eſprits ;* mais non pas dans celui *des génies.* Tout cela eſt vrai. Voltaire, flatté que

Balzac applaudît à ſon Arrêt, en compenſa la critique par de grands éloges; lui dit, que ſes progrès avoient été très-grands pour ſon ſiecle. Laiſſons là ces éloges, repartit Balzac; encore une fois, je ſouſcris à votre Arrêt; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que vous vous y peignez vous-même. Vos écrits, quoique très-ſupérieurs aux miens, ne vous placeront jamais ni dans le rang des *génies*, ni dans celui des *véritablement grands hommes.*

L'Arrêt, dit Voltaire, eſt ſévere; mais c'eſt Balzac qui l'a porté. Oui, repartit Balzac, c'eſt moi-même, & je le prouve. Vos écrits, votre ſtyle, pleins de feu, de ſaillies, de belles images, d'antitheſes, d'épigrammes, de traits fins & heureux, annoncent le *bel eſprit;* mais cet eſprit réfléchi, ſolide, mâle, nerveux, profond, créateur; voilà ce qu'on appelle *génie.* Vous ne l'eûtes jamais. Votre ſiecle le donne à Rouſſeau, & vous le refuſe. Quoi, repartit Voltaire irrité, la poéſie ſublime ne ſuppoſe pas un génie? Un génie poétique, répondit Balzac, & rien de plus.

A l'égard des *véritablement grands hommes;* on ne donne ce titre émi-

nent, qu'à ceux qui, par leurs talens, leurs fonctions relevées, leurs exploits, ont servi avec éclat la Religion ou la Société. (*a*) Sont-ce là vos titres ?

Dacier & Saumaise, qui étoient présens, ne voulurent point, par politesse, rire de la situation violente de Voltaire : ils écouterent ses plaintes ameres. Votre peine, répondit Dacier, est très-juste. Mais avouez que l'amertume de vos critiques vous expose à ces dégoûts. N'avez-vous pas dit, un peu trop séchement, que mon érudition Grecque étoit une *savante fadaise?* Voltaire avoua qu'il avoit un peu tort : mais, dit-il, n'est-il pas vrai que des ouvrages hérissés d'étymologies, de Dissertations Grammaticales, ne peuvent pas plaire, comme ceux qui sont remplis de saillies fines & d'agrémens ? Nierez-vous aussi, repartit Dacier, que des Ouvrages, qui *déterrent* les richesses & le génie des

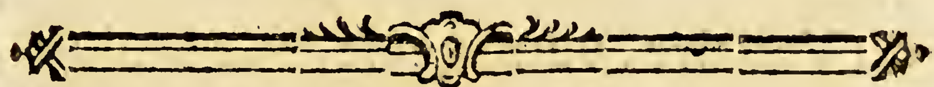
(*a*) La pensée de Balzac est d'un vrai qui frappe. L'ironie de Dacier est piquante. M. D. V. se proposoit tant de gloire parmi les Ombres. Ne pouvoit-on pas lui dire ce mot plaisant de Moliere : *Qu'alloit-il faire dans cette galere ?*

Auteurs anciens; qui livrent à leur ſiecle les beautés & les découvertes, la tournure des premiers Savans de la Grece, ne ſoient d'une importance & d'une utilité ſupérieure aux Livres qui ſont ſimplement *bien écrits?* Ne conteſtons point, dit Voltaire : vous parlez du fond des choſes, & moi je parlois du goût. D'accord, reprit Dacier; mais paſſez condamnation ſur le mot déplacé de *fadaiſe*. Recevez auſſi ce petit avis. Puiſque vous vouliez juger l'Ecriture, vous auriez très-bien fait de faire un peu moins de vers, & d'étudier davantage le Grec & l'Hébreu. Vous n'auriez pas eu le déſagrément de voir relever vos mépriſes & vos ſoléciſmes, dans le *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire*, dans les *Lettres des Juifs Portugais*; & à la page 188 de la *Traduction de l'Eccléſiaſte*, que nous avons cité plus haut.

Voltaire piqué, ſortit bruſquement; & Saumaiſe dit à Dacier en riant: nous liſions hier ſa piece mordante *du pauvre diable*; c'eſt bien le cas de la lui appliquer.

Voltaire, depuis ſi long-tems en bute aux ſorties vigoureuſes des Om-

bres, ne pouvoit s'y accoutumer; & de ſi ameres ſéances ne lui ouvroient pas les yeux. Ses préjugés étoient les mêmes. Il rencontra bientôt après Victorin, Arnobe & Lactance, qui demanderent à l'Ombre le ſujet de ſon voyage. Je conduis, dit-elle, Voltaire à l'Empereur Julien. Je ſerai charmé, dit Arnobe, d'être préſent à l'entretien. Je vais envoyer chercher Julien. Il arriva peu de tems après.



XIIME. ENTRETIEN.

L'EMPEREUR JULIEN ET VOLTAIRE.

IL m'eſt bien conſolant, grand Empereur, dit Voltaire, en abordant Julien, de vous voir, après vous avoir rendu une juſtice éclatante, en vengeant votre gloire outragée par des Théologiens ignares, ardens & injuſtes. Le propos eſt honnête, reprit Julien; mais eſt-il fondé ſur le vrai? C'eſt ce que je vais diſcuter avec candeur.

Je n'ignorai pas les vives ſatyres qu'on lança de toute part contre moi. Après ma mort, ma mémoire fut déteſtée parmi les Chrétiens. Elle l'a été pendant quatorze ſiecles, & je l'ai mérité. Tout d'un coup j'appris avec étonnement dans les Ombres, que la philoſophie de ces lieux chéris, où je réſidai long-tems avec délices, m'honoroit de ſes ſuffrages les plus diſtingués. J'en cherchai la cauſe, & ne pouvois la trouver. Vous me ſurprenez, dit Voltaire, votre génie, vos exploits, vos talens, vos vertus ne vous mettent-ils pas au rang des hommes les plus célebres, & des plus grands Empereurs? C'eſt cette gloire outragée, calomniée, que nous avons rétablie aux yeux de l'univers. Si j'étois ſur la terre, dit Julien, je vous rendrois des actions de graces d'un zele ſi nouveau pour moi. Ici je ne puis recevoir d'éloge trompeur. Le vôtre, fût-il même ſincere dans votre bouche, eſt de ce genre. Quoi! reprit Voltaire, plus étonné encore, joindre à toutes les qualités civiles & militaires, le titre de Philoſophe, titre ſi rare ſous la pourpre, n'eſt-ce pas là mériter les hommages de tous les ſiecles?

Le titre de Philoſophe, repartit Julien, c'eſt préciſément ce qui dégrada toutes mes qualités. Il n'eſt pas poſſible, grand Prince, que vous penſiez ainſi, reprit Voltaire ; vous voulez vous égayer, ou m'embarraſſer. Quoi ! la Philoſophie, qui toujours forma les *Héros*, illuſtra les *Sceptres*, rendit les *Monarques* les Dieux bienfaiſans de la terre ; cette Philoſophie auroit défiguré vos talens & vos vertus ? Elle-même, repartit Julien ; les faits le prouvent. Dans mon tems, comme dans le vôtre, le nom de Philoſophe étoit donné à des ſages, & uſurpé par des foux. Enivré de la gloire de ce titre, j'eus le malheur de me livrer à une folle Philoſophie. Si j'avois embraſſé celle des Baſile & des Grégoire, mes contemporains & mes émules ; ou même celle des Antonin, & des Marc-Aurele, elle eût formé mon eſprit & mon cœur ; elle m'eût inſpiré mes devoirs. Mais je me livrai aux ſuperſtitions des Maxime & des Chriſante. De là mes malheurs. J'avois été un ſage & vaillant Céſar ; j'avois fait la ſûreté & le bonheur des Gaules. Devenu Philoſophe, je fus un des plus minces Empereurs.

N'eſt-ce pas ſur le Trône, reprit Voltaire, où vous compoſâtes tant d'excellens ouvrages, qui, encore aujourd'hui, honorent la Pourpre? Je vous entends, dit Julien; vous meſurez ſur les Belles-Lettres, la gloire des Princes. Je vous dirois d'abord que mes écrits, quoique remplis d'eſprit, ont toujours paſſé pour des productions vaines & frivoles. Quoi qu'il en ſoit, le mérite des Princes, c'eſt la fidélité aux devoirs du Sceptre; & je vous le répete, c'eſt ma fauſſe Philoſophie qui a rendu tous mes talens inutiles, & m'a fait oublier mes devoirs eſſentiels. Ecoutez-en les preuves.

A peine arrivé à Conſtantinople, au-lieu de prendre les rênes de ce vaſte Empire, je remplis ma Cour de *Sophiſtes* de toutes eſpeces, de *Devins*, de *Charlatans*, d'*Augures*, d'*Hiérophantes*, de *Magiciens*. Je marchai dans ma Capitale, avec ce cortege groteſque, & même accompagné de *femmes proſtituées*, leur permettant des *bouffonneries*, des *huées* qui attiroient le mépris de la populace. Au-lieu de l'appareil majeſtueux d'un Empereur Romain, je me décorois du manteau & de la

barbe des Philoſophes. Approuvez-vous une conduite ſi baſſe & ſi mesſéante? Vous vouliez, dit Voltaire, honorer la Philoſophie; mais cela n'empêchoit point vos ſoins & vos travaux pour l'Empire. Mes ſoins, mes travaux, repartit Julien, je ne les donnai qu'à cette Philoſophie inſenſée, & je négligeai totalement l'Empire. Enfermé nuit & jour avec les *Sophiſtes* & les *Magiciens*, je ne m'occupai qu'à des *études ridicules*, à des *cérémonies magiques*. Je rebutai les Magiſtrats & les Généraux qui oſoient m'interrompre dans ces fonctions ſi auguſtes, pour venir traiter des grandes affaires de l'Etat. Je ne ſuivois que les conſeils aveugles des Philoſophes, pour le gouverner. Auſſi que de fautes énormes! J'entrepris légérement la guerre contre les Perſes; tandis que je me bornois à conſulter les entrailles des victimes, pour y lire ma marche & mes ſuccès. Je refuſai par vanité, les ſecours puiſſans des Alliés de l'Empire. Je brûlai ma flotte, pour imiter Alexandre. Je m'engageai dans des pays inconnus, ſans prudence, & même ſans pourvoir à la ſubſiſtance des troupes. Et quand je n'aurois pas été

tué, l'armée Romaine devoit périr. M'étois-je ainſi conduit dans les Gaules? C'eſt donc, & je vous défie de le nier, cette miſérable Philoſophie, qui, en déprimant toutes mes qualités, fit mon malheur & celui de tout l'Empire.

Eh bien, Voltaire! pourſuivit Julien, m'appellerez-vous encore un grand homme, un grand Empereur? Voltaire ne pouvoit revenir de ſon étonnement. Comment nier ces faits?

Il ſentoit la différence d'un portrait de la vérité dans les Ombres, & d'un éloge académique....... Mais, dit-il, pourquoi vous imputer les revers de la fortune? N'a-t-on pas vu de grands Rois, échouer dans leurs projets? Sans doute, repartit Julien; mais mes revers furent néceſſairement amenés par ma conduite pitoyable, depuis le moment que j'occupai le trône. Ainſi, commencez par rayer ce trait de mon éloge.

Je ſuis curieux encore, pourſuivit Julien, de ſavoir comment vous vous y êtes pris pour me laver du reproche d'avoir abandonné le Chriſtianiſme? Nous nous ſommes élevés avec un zele ardent, répondit Voltaire, con-

tre le terme injurieux d'Apoſtat. Peut-on ainſi outrager un Empereur Romain? Ce terme, repartit Julien, eſt bien amer, j'en conviens; mais en eſt-il un autre pour caractériſer, ſoit l'Empereur, ſoit le Citoyen, ſoit le Philoſophe qui quitte lâchement une vraie Religion? Voltaire feignoit de ne point entendre : J'ai allégué, dit-il, les motifs qui avoient pu vous détacher du Chriſtianiſme. Les crimes de Conſtantin, les diviſions des Chrétiens, l'orgueil & le faſte des Evêques. Pauvres motifs, interrompit Julien! Conſtantin, comparé à ſes predéceſſeurs, fut un Prince rempli de vertus. Eût-il eu des crimes, de là quel rapport poſſible à mon changement? La diviſion des ſectes Ariennes, donnoit-elle atteinte aux preuves fondamentales du Chriſtianiſme? A l'égard des Evêques, la plupart encore vivoient dans la ſimplicité & la piété.... Mais, reprit Voltaire, vous pouviez avoir des motifs d'Etat, des lumieres philoſophiques. Qui oſeroit vous juger? Les motifs d'Etat étoient contre moi, repartit Julien, & même je riſquois tout, ſi je n'avois été aſſuré de la fidé-

lité inébranlable des Chrétiens. A l'égard des raiſons philoſophiques, le Chriſtianiſme avoit jetté tant d'éclat dans tout l'Empire, depuis le regne de Conſtantin, qu'il falloit m'aveugler pour y réſiſter.

Je ne conçois pas, dit Voltaire, que vous détruiſiez ainſi vous-même tant de motifs ſpécieux que nous avons *déterrés*, pour vous juſtifier. Du moins ne nierez-vous pas qu'en quittant les Chrétiens, vous n'ayez uſé à leur égard d'une tolérance vraiment philoſophique. Voilà une gloire qui vous eſt propre. Vous rappellâtes même, tous ceux qu'avoit exilés le cruel Conſtantin. Oui, dit Julien, je les rappellai dans l'idée, que favoriſer toutes les ſectes, étoit le vrai moyen d'affoiblir les Chrétiens par eux-mêmes. A l'égard de la tolérance, vous me faites beaucoup d'honneur; car il n'eſt pas poſſible d'imaginer plus de moyens pour miner & détruire le Chriſtianiſme. Je donnai aux Chrétiens, par une loi, & comme un titre d'opprobre, le nom de Galiléens. Je les dépouillai des privileges, des penſions, des dons que leur avoit accordé Conſtantin. Je leur défendis de

plaider; & leur laiſſant enlever leurs biens, j'ajoutai avec dériſion, que par-là on leur donnoit le moyen de pratiquer plus parfaitement l'Evangile. Je m'attachai à chaſſer les Prêtres, les Miniſtres, pour leur ôter les inſtructions, la conſolation, la force, & les priver du culte. J'allai juſques à leur interdire les lettres & les ſciences, ſachant les avantages qu'ils tiroient contre nous des Auteurs Païens. Témoins Baſile & Grégoire, contre leſquels j'avois ſi ſouvent diſputé. Ces moyens, je l'avoue, dit Voltaire, naiſſoient d'une profonde Philoſophie. Ils étoient doux & ſages, mais puiſſans. C'eſt par cette ſageſſe très-ſinguliere, continua Julien, que j'imaginai un plan vraiment neuf : celui de rebâtir le Temple de Jéruſalem, pour démentir les Prophéties, & pour oppoſer les Juifs aux Chrétiens. Mais toute ma puiſſance échoua dans ce projet. Je ne fis par-là que cimenter les oracles du Très-Haut. Parlez-vous ſincérement, dit Voltaire? Nous avons traité de fables, & le projet & le miracle. C'eſt ce qu'il y a d'admirable, repartit Julien, que vous ayez nié gratuitement un fait public & ſi im-

portant, rapporté fidélement, il y a quinze ſiecles, je ne dis point par les Chrétiens, mais par Ammien-Marcellin, Hiſtorien Païen, mon contemporain & mon panégyriſte. Liſez-le, & ne pouſſez pas une fauſſe critique juſques à lutter contre la certitude hiſtorique, parce qu'elle combat vos préjugés.

Voltaire n'oſa inſiſter. J'avoue, dit-il, que vos prédéceſſeurs même, n'avoient pas imaginé des reſſources auſſi ingénieuſes & auſſi sûres. Mais enfin, comme eux vous n'avez pas répandu le ſang. Cette clémence, c'eſt la Philoſophie qui vous l'inſpira. Je n'imitai point, il eſt vrai, la barbarie des Maximin & des Galeres, dit Julien. Outre que je ne voulois pas donner aux Chrétiens la gloire & l'avantage qu'ils tiroient de leurs martyrs, outre que trois ſiecles m'avoient appris que les torrens de ſang n'avoient fait qu'étendre & cimenter le Chriſtianiſme, j'aurois riſqué d'ébranler, de bouleverſer l'Empire, devenu Chrétien preſque tout entier. J'eſpérois dans le cours de mon regne, détruire cette Religion, en conſervant le nom & la gloire d'un Prince clément & Philoſophe.

Dans

Dans cette idée, je ne fis point d'Edit général de perſécution. Cependant, quoique je n'aie regné que vingt mois, il y eut une multitude de Martyrs. Les ſéditions des villes païennes, qui ſe déchaînoient dans des émeutes de fureur, ſans être ni réprimées, ni punies; les prétextes des Temples abattus ſous Conſtantin; la ſévérité des Magiſtrats, qui, cherchant ſecrétement à me plaire, ranimoient les anciennes Loix : que d'autres moyens encore, qui immolerent un nombre prodigieux de Martyrs! Moi-même enfin, je commençois à me laſſer de ma clémence prétendue; & piqué de la fermeté des Chrétiens, ainſi que du peu de progrès de mon zele pour le Paganiſme, je formai la réſolution d'éteindre le Chriſtianiſme dans ſon ſang, à mon retour de l'expédition où je croyois triompher des Perſes. Que dites-vous à préſent de ma tolérance? Mais, enfin, dit Voltaire, vous n'étiez pas comptable, dans un Empire immenſe, des ſéditions des Païens, indignés des vexations des regnes de Conſtantin & de Conſtantius. Le ſang ne fut point répandu par vos ordres. A l'égard des autres moyens, de ſa-

ges politiques vous les avoient insinués pour le bien de l'Etat. Ceci, reprit Julien, est fort singulier. D'une part, je me juge avec candeur, en vous montrant mon histoire véridique; de l'autre, vous persistez à soutenir l'éloge de vos Philosophes. Ce débat ne fut jamais sur la terre. Il n'est possible que dans les Ombres, où chacun se juge suivant la vérité.

Mais comment se peut-il, continua Julien, que vos Philosophes aient pu justifier encore mon idolâtrie? L'Apologie, répondit Voltaire, est aussi simple qu'équitable. Que Porphire parle; elle est d'après lui, & d'après bien d'autres. La Mythologie offroit des superstitions au peuple grossier; mais pour les Philosophes, elle n'étoit qu'un emblême ou physique, ou moral, qui rapportoit & le culte & les sentimens à l'Auteur de la nature. Je fus bien forcé, répondit Porphire, de chercher ce *biais*. Les Chrétiens avoient démontré le néant & la stupidité de nos idoles; & ne voulant point abandonner le culte de l'Empire, nous tâchâmes de le pallier. Au reste, ce plan chimérique de spiritualiser l'Idolâtrie, concentré dans quelques discussions abs-

traites & philoſophiques, ne changea rien, ni dans les rits, ni dans les ſuperſtitions des Païens.

Il n'eſt pas ſurprenant, dit Julien à Voltaire, que vous ayez adopté ce *ſyſtême ſpirituel*, puiſque vous avez le zele d'anéantir l'exiſtence même de l'Idolâtrie. " Il paroît qu'il n'y a jamais „ eu aucun peuple ſur la terre, qui ait „ pris le nom d'Idolâtre. Ce mot eſt „ une injure, un terme outrageant... „ C'eſt une grande erreur d'appeller „ Idolâtres, les peuples qui rendoient „ un culte au ſoleil & aux étoiles. „* Ainſi donc, contre tous les oracles de l'Ecriture, qui proſcrivent l'Idolâtrie; contre toutes les lumieres de la raiſon, qui en démontre l'abſurdité, l'impiété; contre toutes les hiſtoires qui atteſtent ce profond égarement de tant de peuples, il n'y a jamais eu d'Idolâtrie. C'eſt pouſſer à la derniere perfection, l'indulgence & la charité pour les hommes. Je ſuis moins ſurpris dès-lors que vous m'ayez pardonné cette foibleſſe.

Mes éloges, repartit Voltaire, qui n'oſoit montrer ſon dépit ſecret, mé-

* Dict. phil. art. *Idole.*

ritoient-ils cette ironie amere ? Des éloges, repliqua Julien, contre le bon ſens & la raiſon, ne peuvent flatter les Ombres. En vous montrant avec candeur, un vrai qui m'humilie, je crois vous inſtruire. Pour revenir à l'*Idolâtrie ſpiritualiſée*; inſtruit & par mes lumieres, & par les plus grands maîtres dans cet état, j'aurois dû la profeſſer ainſi. Quelle fut cependant ma conduite ? Jamais le Pontife le plus ſuperſtitieux des Idoles, n'eut pour leur culte autant de zele & d'ardeur. Non-ſeulement je fis relever les Temples, j'en rétablis tous les privileges ; mais je donnai l'exemple le plus fanatique. Je conſultai tous les Oracles, je célébrai toutes les fêtes, même les plus licencieuſes ; je m'initiai à tous les Myſteres les plus cachés, les plus ſuſpects. Je ſacrifiai à tous les Dieux une telle multitude de victimes, qu'on diſoit que bientôt je dépeuplerois l'Empire d'animaux; je les offrois encore dans mes Palais & dans mes jardins; j'aidois moi-même, en ſoufflant le feu, en trempant mes mains dans le ſang. Encore une fois, Voltaire, étoit-ce là une *Idolâtrie ſpirituelle?*.... J'en conviens, dit Voltaire; il eût été plus ſage

& plus philoſophe de retrancher ces excès minutieux, & de vous borner à un ſymbole raiſonnable. Le culte de l'Empire, exercé avec plus de gravité & de modération, vous l'eût fourni. Mais que direz-vous encore, reprit Julien, de ces ſacrifices humains dont les cadavres étoient jettés dans l'Oronte, ou cachés dans les puits du Palais à Antioche? De cette femme, dans les entrailles de laquelle nous cherchâmes, Procope, mon Parent & moi, les ſignes de la victoire, en marchant contre les Perſes? Ces faits furent bientôt publics, & c'eſt ce qui rendit ma mémoire exécrable. Jugez ſi c'étoit là le pur emblême d'un culte offert à la Divinité?

Je ſais, dit Voltaire, que les Chrétiens vous imputerent ces noirceurs; mais je les ai regardées comme des calomnies. Ils étoient nombreux & puiſſans, ils étoient irrités. Vous n'étiez plus. Jovien les protégeoit. Dans ces momens on oſe tout. C'eſt-à-dire, reprit Julien, que vous imputez à la calomnie, ces faits odieux; & cela parce que les Chrétiens devoient naturellement me haïr. Mais une conjecture détruit-elle l'Hiſtoire? Mais

ces faits n'étoient-ils pas analogues à ma paſſion furieuſe de lire dans l'avenir, n'importe par quels moyens? L'Idolâtrie le cherchoit ſtupidement dans les entrailles des animaux; & moi, par les myſteres ſecrets de la Théurgie, je crus le trouver plus ſûrement dans celles des hommes. Voilà où alloit ma ſuperſtition effrénée. La vérité me force d'en faire l'aveu. C'eſt pour l'honneur de la Philoſophie & pour le vôtre, reprit Voltaire, que nous avons voulu vous laver de ces excès monſtrueux. Comment les auriez-vous alliés, avec le projet de réformer le Paganiſme? Voilà ce qui, ſous les rits de l'Empire, préſentoit, non pas le Païen, mais le Théiſte. Vous adoriez l'Etre ſuprême, puiſque vous vouliez rendre ſon culte plus pur & plus raiſonnable.

Il eſt vrai, dit Julien, que cette face de mon éloge eſt plus ſenſée. Honteux des abus en tout genre, qui rendoient le Paganiſme mépriſable, je voulus les ôter. Je m'élevai contre les ſpectacles impurs; je proſcrivis les Auteurs & les Comédies trop libres, les ſectes dangereuſes de la Philoſophie. J'écrivis aux princi-

paux Pontifes, pour les engager à apporter autant de discernement dans le choix de leurs candidats, que les Chrétiens dans celui de leurs Ministres ; de les former dans la connoissance exacte de leur Religion & de leurs devoirs, & dans la pureté des mœurs. Je proposai d'établir de saines écoles de morale, des Hôpitaux, & même des asyles de retraite, pour ceux qui voudroient embrasser une vie plus détachée du monde. (*a*) Est-il rien de plus sage, interrompit Voltaire? C'étoit rapprocher le culte de l'Empire, des vraies loix de la nature. Mais plus il étoit sage ce plan, repartit Julien, plus, tout-à-la-fois, il étoit insensé. Prétendre adapter au Paganisme, qui n'étoit qu'absurdité dans les dogmes & les rits, licence inouie dans les mœurs, la sainteté de la morale Chrétienne, étoit un vrai délire. Il annonçoit mes remords secrets, & la résistance à la vérité connue.

Je me résume, Voltaire. L'exposé fidele de mon caractere, de ma vie,

---

(*a*) Si du moins les ennemis de la Religion tentoient une pareille réforme de la *Philosophie naturelle*.

démontre le ridicule, & l'indécence des éloges que vos Philosophes m'ont prodigués. Ne soyez pas surpris de ce portrait si vif & si vrai, tracé par moi-même. Ainsi parlent les Ombres. Je ne vois dans vos éloges qu'un motif possible. Ma gloire à vos yeux, est moins venue de mes talens, de mes exploits, que de mon opposition au Christianisme. En justifiant mon apostasie, vous avez voulu plaider votre propre cause. Quoi, dit avec feu Voltaire, percé de ce trait, j'ai été indigné qu'on vous donnât le titre d'Apostat, (*a*) & vous-même m'en accablez! Où est la reconnoissance? où est l'équité? où est.... Doucement, Voltaire, reprit Julien avec tranquillité. Ecoutez-moi, & jugez-vous.

Je fus élevé sous les yeux des plus grands Maîtres, dans les principes du Christianisme. On vous les a de même inspirés dès votre enfance. Votre premiere école fut celle de la vérité & de la vertu. Envoyé en Grece pour y pui-

---

(*a*) Si le terme qui caractérise Julien est trop fort, on prie les Philosophes d'en créer un plus honnête, qui exprime le renoncement à la vraie Religion.

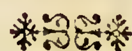
ſer les ſciences, je m'attachai de préférence à la fauſſe Philoſophie de Maxime & de Chriſante. Leurs ſciences curieuſes, noires & impies, me donnerent du mépris de l'Evangile. Ce ſont les ſyſtêmes hardis & curieux de la Philoſophie moderne qui ont étouffé dans vous le germe de la Foi Chrétienne.

Dès-lors mon penchant ſecret à l'Idolâtrie, commençoit à percer. *Quel mal nourrit l'Empire Romain*, dit Grégoire, en parlant de moi! Votre Profeſſeur d'éloquence, en admirant vos talens précoces, tira ſur vous le même horoſcope. Je profeſſai neuf ans l'extérieur du Chriſtianiſme. La crainte de Conſtantius m'y retint. J'étois déja nommé Empereur, lorſque j'aſſiſtai avec les Chrétiens, à Paris, à la Fête de l'Epiphanie. Je n'embraſſai hautement le Paganiſme qu'en Illyrie, en marchant contre Conſtantius. Votre diſſimulation a été plus couverte encore & plus longue. Peut-il être une image plus reſſemblante? Où eſt donc l'image, dit Voltaire, avec un dépit mêlé de courroux? où ai-je affiché mon renoncement au Chriſtianiſme? Où, reprit Julien? Dans tous vos

Ouvrages. Depuis *Uranie*, ſignal très-réel de votre changement, juſques aux Queſtions Encyclopédiques, dix mille traits philoſophiques, railleurs, mordans, lancés contre le Chriſtianiſme, ne le prouvent-ils pas ? Si, malgré cela, on vous a vu dans le Temple, comme moi, à la fête de l'Epiphanie ; & cela, alors même que vous inſultiez, que vous déchiriez la Religion ; votre diſſimulation n'eſt-elle pas auſſi démontrée que la mienne ?... Allez, & inſtruiſez-vous ſur Julien, qui gémit ſur ſon ancien bandeau.

Julien s'étant auſſi-tôt retiré, Arnobe parla avec douceur à Voltaire. Les Ombres, dit-il, ne veulent jamais ni humilier, ni irriter ; mais ſeulement montrer la vérité. Cédez enfin, & inſtruiſez-vous ſur l'exemple de ce Prince. Eh ! comment, dit Voltaire, changerois-je par une lâche complaiſance ? Ma raiſon m'imprime la conviction la plus intime ; puis-je m'y refuſer ? Illuſion de Julien & de tant d'autres, repartit Arnobe. Vous ſavez ces trois mots ſi connus : *Agnon*, *Anegnon*, *Categnon* ; j'ai lu, j'ai compris, j'ai condamné, auxquels on répondit par trois autres mots. Vous

avez lu, mais vous n'avez pas compris, car vous n'auriez pas condamné. Voilà votre image. En vain vous appuyez-vous ſur votre raiſon. Elle vous trompe, & vous cache la vérité. Voltaire inſiſta ſur la force invincible de ſa philoſophie.... Que je vous plains, dit Arnobe. Eh ! croyez-vous que j'aurois quitté tous les avantages de mon état, toutes les reſſources de la philoſophie païenne dans ſa ſplendeur, ſi je n'avois été frappé, entraîné par la vérité & la force du Chriſtianiſme? Croyez-vous que Juſtin, ce Philoſophe ſi profond, ſi verſé dans toutes les connoiſſances, l'auroit embraſſé, auroit répandu ſon ſang pour le ſoutenir, s'il n'eût pas été convaincu juſqu'à l'évidence? Croyez-vous que Victorin, ſans une conviction pareille, eût fait publiquement ſa profeſſion de foi, dans un âge avancé, & lorſqu'il jouiſſoit de la plus haute conſidération parmi les Païens? Ah, Voltaire! Suivez enfin de ſi beaux exemples... Voltaire garda le ſilence, & les Ombres le quitterent.



Voltaire renfermant ſa cruelle agitation, marchoit triſtement. L'ingratitude des Ombres même qu'il avoit vengées, préconiſées, perçoit ſon ame. Il rouloit ſes vifs ſentimens, lorſqu'une Ombre d'une figure extraordinaire vint l'aborder. Qui êtes-vous, lui dit Voltaire? Laiſſez-moi dans mon inquiétude; je n'ai rien à vous dire. Je ſuis Maxime, répondit l'Ombre, vous venez de parler à Julien, mon diſciple. Vous & moi, nous ſommes Philoſophes, & vous devez m'entendre. Voltaire traita avec mépris les ſciences noires & occultes. Donner, lui dit-il, à des Impoſteurs & des Magiciens, le titre de Philoſophes; c'eſt le proſtituer. Pourquoi donc, repartit Maxime, l'avez-vous donné à Julien? Je l'ai initié, il eſt vrai, dans mes principes; mais il les a ſuivis avec plus de ſuperſtitions & de fanatiſme que moi. Ne répétons rien. J'ai à vous dire du nouveau.

Je fus Magicien. Vous avez nié toute magie; ſur quelles preuves? Je l'ai nié, dit Voltaire, parce que la

raiſon ne nous y montre que menſonge & impoſture. Je ſais, dit Maxime, votre motif ſecret. En niant toute œuvre au deſſus du pouvoir de l'homme, vous avez prétendu nier, avec la magie, les oracles & les miracles du Chriſtianiſme. Inutilement : je vais vous montrer, moi, les bornes & l'uſage de la raiſon ſur cet objet.

La raiſon, continua-t-il, nous dit de traiter de fables, tout ce qui vient de l'adreſſe & de la fourberie des hommes. Tels, preſque tous les oracles & les preſtiges des Païens, & mille contes populaires. La raiſon ne nous montre point la poſſibilité naturelle des œuvres d'un eſprit malfaiſant, ſupérieur aux hommes. La raiſon...... Qu'ai-je dit autre choſe, interrompit Voltaire? Voilà la Philoſophie. Un moment encore, & je vais vous en prouver l'erreur, repartit Maxime. La raiſon peut-elle nier des faits exiſtans & réels, ſous le prétexte qu'elle n'en voit pas la cauſe phyſique dans les loix de la nature? Voltaire ne put le dire. Il ſe jetta ſur la fauſſeté des faits. Nous changeons de theſe, dit Maxime. J'avoue que tout fait doit être prouvé.

Je n'entre point dans ce détail ; il ſeroit immenſe. Je me borne au principe, & il eſt inconteſtable. Si, en prouvant invinciblement la date d'un oracle, on en montre l'accompliſſement, peut-on enſuite objecter ſenſément que la Prophétie eſt impoſſible ? Si on expoſe aux yeux du ſoleil la réſurrection d'un mort, peut-on la nier, parce qu'elle n'eſt pas dans les loix de la nature ? Cela ſeroit inſenſé. De là je viens à la magie.

Oui, j'ai trompé Julien par des fourberies & des preſtiges ; mais moi-même j'ai été trompé, & j'ai mérité de l'être. Parmi la multitude immenſe des faux oracles & des preſtiges, Dieu n'a-t-il pas pu, dans ſes deſſeins profonds, permettre ce qu'il avoit permis en Egypte, des œuvres du démon, ſupérieures au pouvoir des hommes ? Quand on fuit, quand on contredit la vérité ; quand on cherche le menſonge, ne peut-on pas, en punition de cet aveuglement volontaire, & de cette ſuperſtition criminelle, trouver dans ces œuvres de ténebres, qu'on invoque, une nouvelle ſéduction ? Eſt-elle contraire dans des gens déja abrutis par leur choix dé-

réglé, à l'équité & à la ſageſſe de Dieu? (*a*)

Voilà, Voltaire, le germe funeſte des œuvres magiques. Moi-même, j'ai vu, ainſi que Julien, des faits ſurprenans, effrayans, d'un eſprit ſupérieur à mes forces. Je les cherchois, je les méditois, & ils augmentoient ma ſéduction. Profitez de cet avis. Le Peuple, qui croit tout, eſt ignorant & inſenſé. Le Philoſophe qui ne veut rien croire, ne l'eſt pas moins. La vraie ſageſſe eſt de diſcerner le menſonge; mais ſans nier des faits ſurprenans, extraordinaires, prouvés par la raiſon, quoique hors du reſſort des loix phyſiques. Voilà ce que la vérité a appris à Maxime dans les Ombres. Je vous laiſſe.

Il eſt bien ſingulier, dit Voltaire à l'Ombre, que Maxime vienne me prouver ſa magie. Il me croit crédule & imbécille. Maxime, dit l'Ombre,

(*a*) On ſera peut-être étonné que M. de Voltaire n'ait pas objecté à Maxime, cet amas de railleries, *du Diable*, *des Sorciers*, *du Sabbat*, *des Exorciſmes*, qu'il a ſemé avec érudition dans ſes Écrits; mais il ſentit que ce Magicien en ſavoit plus que lui ſur cet objet.

a parlé avec équité & justesse. Il avoue l'imposture de l'Idolâtrie, & sa propre imposture; mais il prouve qu'il y a eu dans la Religion de vrais oracles & de vrais miracles. Il dit que Dieu, pour punir les superstitions criminelles & curieuses, a pu permettre des œuvres de l'esprit de ténebres. Suivez le sage discernement qu'il vous a exposé, & vous serez vrai Philosophe........ Mais voilà le Juif Tryphon, auquel je vous conduisois.





XIIIme. ENTRETIEN.

TRYPHON ET VOLTAIRE.

Je ſuis ſurpris, dit Tryphon à Voltaire, que voyant les Juifs dans un état d'humiliation, vous ayez encore inſulté ſi amérement ce Peuple malheureux. Je l'avoue, répondit Voltaire. Les Juifs, dans leur ignorance, leur abjection, leurs ſuperſtitions puériles, ne peuvent mériter des égards. La miſere, reprit Tryphon, inſpire de la compaſſion aux ames bien nées. L'aggraver encore, par la hauteur & le mépris, n'eſt ni d'un cœur humain, ni d'un Philoſophe. Je diſputai avec Juſtin ſur la Religion; mais de part & d'autre, on ne vit que raiſon & honnêteté. Nous parlâmes, lui de la Loi de Moïſe, & moi du Chriſt avec reſpect. Sont-ce là vos procédés? eſt-ce là votre ſtyle? Je n'étois point controverſiſte, dit Voltaire; je n'ai parlé des Juifs, que d'après l'hiſtoire & le bon ſens. Eſt-ce d'après l'hiſtoire, repartit

Tryphon, que vous avez comparé *Moïse à Bacchus*; que vous l'avez appellé *un chef de bergers*, *conducteur d'une horde chassée d'Egypte*; que vous avez tourné en dérision ses *œuvres* & ses *miracles?* Avez-vous cru renverser par-là l'Histoire primordiale d'une Nation, & constatée par les monumens de tous les siecles, attestée par les anciens Historiens étrangers, que Joseph & Philon citerent à Rome même? Est-ce d'après le bon sens, que vous avez dit : " C'est un Peuple à „ qui on a coupé le nez, & laissé les „ oreilles..... Ces polissons de Juifs „ sont si nouveaux, qu'ils n'avoient „ pas même dans leur langue, de nom „ pour signifier Dieu.....

Quelques anciens Rabins qui étoient avec Tryphon, choqués de la grossiéreté de ces injures, vouloient humilier Voltaire. Non, leur dit Tryphon, méprisons ces injures; elles ne déshonorent que le Philosophe, qui ne rougit pas d'un style si trivial. Ici, sans me servir de la force & de l'autorité des Ombres, je ne veux, pour confondre Voltaire, que lui opposer le raisonnement de quelques *bons Juifs*

Portugais. (*a*) Quoi, dit Voltaire? Tryphon emprunteroit le ſecours d'une critique ſi foible? Je ſais, repliqua Tryphon, que vous l'avez jugée *hardie*, *malhonnête*, *bonne ſeulement pour des critiques ſans goût; & qui ne vaut rien du tout pour les honnêtes gens un peu inſtruits.* Ces termes annoncent de l'humeur, & ne ſont pas une réponſe. Convenoit-il, dit Voltaire, à un Philoſophe de mon rang, de me meſurer à armes égales, avec des Juifs obſcurs & ignorans? Il eſt ſingulier, repartit Tryphon, que des ignorans vous aient répondu avec autant de juſteſſe & d'érudition; fort ſingulier encore, que vous les appelliez *malhonnêtes*, tandis qu'on leur a même obſervé, qu'ils vous parloient avec trop de reſpect. Il eſt vrai que ce reſpect, à l'examiner de près, eſt un peu illuſoire; en même tems qu'ils ren-

(*a*) Tryphon en ſavoit ſans doute bien plus que les Juifs Portugais; c'eſt peut-être par un petit trait de malice, qu'il a voulu ſe ſervir de leurs armes; elles étoient plus que ſuffiſantes. Peu d'ouvrages réuniſſent autant de modération, de juſteſſe & de force. L'Écriture y eſt ſolidement développée, vengée, & la fauſſe philoſophie confondue.

dent hommage à vos talens, ils relevent néanmoins les mépriſes, les imputations, les contradictions, les bévues *de l'illuſtre Ecrivain.* Ces Rabins en jugeront.

Voltaire ne pouvant s'accoutumer à reſpecter des Juifs, & ulcéré d'ailleurs contre la critique Portugaiſe, voulut parler avec hauteur; refuſoit d'entrer dans cette diſcuſſion. L'Ombre le lui ordonna d'un ton ſévere, il fallut obéir. Tryphon reprenant la parole: Avouez, Voltaire, dit-il, qu'avant que de prétendre attaquer nos livres ſaints, il eût fallu vous inſtruire dans les langues originales. Ces bons Juifs, en relevant vos fautes, vous les ont fait ſentir avec une fine ironie. *Baſiloi*, mis pour *Baſileis; Eidolos*, pour *Eidolon; Demonoi*, pour *Demones; Simbollein*, pour *Simballein.* D'autres mépriſes encore, ont prouvé que vous n'aviez qu'une notion très-ſuperficielle du Grec. (*a*) Ils ont feint de les croire poliment des fautes typographiques : le *malheureux Prothe! ont-ils dit; l'ignorant Compoſi-*

(*a*) M. de Voltaire pouvoit être grand Poëte, & ignorer le Grec & l'Hébreu. Le ſeul tort qu'il a eu, a été de raiſonner ſur ces Langues.

teur, le mal-adroit Correcteur d'épreuves! à quoi on eſt expoſé avec ces gens-là? Mais le Public ſavoit à quoi s'en tenir. La force d'un raiſonnement philoſophique dépend-elle d'une équivoque grammaticale, repartit Voltaire? „ Dieu ne nous demandera pas, ai-je „ dit quelque part, ſi nous avons pris „ un *Caph*, pour un *bêith*; un *ïod*, „ pour un *vau*: il nous jugera ſur nos „ actions, & non ſur l'intelligence de „ la langue Hébraïque. „ Vous avez raiſon, dit Tryphon; mais vous ont répondu vos Juifs: " Si un Ecrivain, avec „ une connoiſſance ſuperficielle de „ cette langue, avoit la témérité de s'é- „ lever contre ſes oracles, de calom- „ nier ſa parole; s'il repréſentoit les „ livres où elle eſt écrite, comme une „ compilation informe de faits faux, „ de récits abſurdes, d'actions barba- „ res... ſeroit-il innocent à ſes yeux?

Voilà ce qu'ils ont prouvé que vous aviez fait ſur Moïſe, Abraham, & les grands hommes de l'ancien Teſtament. Appellez-vous cela, prendre un *ïod* pour un *vau?* Non, Dieu ne vous jugera pas ſur votre ignorance de la langue Hébraïque, mais ſur votre témérité. Pourquoi avez-vous oſé

attaquer ſes oracles ? J'ai raiſonné, dit Voltaire, ſur les livres Hébreux, en Hiſtorien & en Philoſophe. Dites plutôt, repartit Tryphon, en ennemi, & en ennemi railleur & ulcéré. Je me borne aux principaux traits relevés par vos Juifs.

D'abord, vous appellez les Juifs, *un Peuple vil, toujours ignorant & groſſier, privé du commerce, privé des arts.* Je le ſais : ce ne ſeroit pas là un crime; mais c'eſt de votre part un mépris faux & déplacé. Il ne tend qu'à avilir le Peuple choiſi du Seigneur. Les compareriez-vous, dit Voltaire, aux Peuples fameux & policés de l'antiquité ? Avez-vous oublié, repartit Tryphon, la ſolide & ſavante réponſe de ces *bons Juifs ?* En voici un lambeau. " Ecrivain
„ du dix-huitieme ſiecle, il vous ſied
„ bien de reprocher l'ignorance aux
„ anciens Hébreux, à un peuple, qui,
„ lorſque vos barbares ancêtres, lorſ-
„ que les Latins, & les Grecs mêmes,
„ errant dans les forêts, pouvoient à
„ peine ſe procurer des vêtemens,
„ & une ſubſiſtance aſſurée, poſſédoit
„ déja tous les arts néceſſaires, & quel-
„ ques-uns d'agrémens. „ Et après un détail très-conſtaté dans nos faſtes, ils

vous montrent qu'aux arts utiles & néceſſaires, ils joignoient la Poéſie, la Géométrie, l'Aſtronomie, la Muſique, & d'autres ſciences encore. En diriez-vous autant des Velches de ces anciens ſiecles? Voltaire ſentit bien que comparer les arts actuels de l'Europe, avec ceux des ſiecles des Juges, étoit un anachroniſme un peu fort; il n'inſiſta pas ſur ce parallele.

Vous avez, pourſuivit Tryphon, accuſé la Légiſlation de Moïſe, d'*abſurdité & de barbarie :* ſur quels motifs? Sur les Loix elles-mêmes, dit Voltaire, & ſur les faits. Et c'eſt par ces Loix, reprit Tryphon, que ces *bons Juifs* vous ont prouvé la fauſſeté & l'indécence de ce reproche. Ils vous ont démontré, & même par le parallele le plus exact des Loix des Peuples, la ſageſſe profonde de toutes les Loix religieuſes, morales, civiles & guerrieres des Hébreux. Il n'y a donc dans votre reproche ni équité, ni principe de légiſlation. Il ne naît que du mépris & de la haine. (*a*)

(*a*) M. D. V. a écrit aux Juifs Portugais: *Bien des gens ne peuvent ſouffrir ni vos Loix, ni vos Livres.* Il eſt aiſé de deviner quels ſont ces gens, & leurs motifs.

Mais voici des imputations plus grieves. Les Juifs *étoient un peuple superstitieux, & le plus superstitieux des peuples de la terre.* Le ramas énorme des fables Talmudiques, dit Voltaire, n'en est-il pas la preuve? Défaite pitoyable, reprit Tryphon, & vous ne pouvez cependant en donner une autre. Le Talmud est-il la Loi? Les Chrétiens qui adorent cette Loi, ne méprisent-ils pas le Talmud? Votre sens est donc clair comme le jour. Ce sont les rites donnés à Moïse par le Seigneur, que vous traitez de superstitions. Or, vos Juifs vous ont prouvé la sagesse & la sainteté de ce culte. Ils vous ont reproché l'indécence révoltante du parallele qui les assimiloit aux superstitions absurdes du Paganisme. Pensiez-vous, quand vous vous déchaîniez ainsi contre ma Nation, que des Juifs cachés dans le Portugal, vous répondroient avec tant de force, tant de justesse & d'érudition?

Un objet, continua-t-il, sur lequel ils vous ont assez mal mené, c'est sur les Prophetes que vous osez railler & critiquer. Quoi! dit Voltaire, n'ai-je pas hautement avancé, que je n'avois pas *le dessein de confondre les Nabims &*

& les Rabeims des Hébreux, *avec les imposteurs des autres Nations?* Subterfuge ridicule, reprit Tryphon, tandis que réellement, vous n'en voulez qu'aux Prophetes d'Israël.

Vous combattez d'abord la possibilité de la Prophétie, par une démonstration que vous jugez *évidente.* Et en voici la force : " *Il est évident qu'on ne peut savoir l'avenir, parce qu'on ne peut savoir ce qui n'est pas.* „ *RISUM TENEATIS AMICI.* Le passé n'est plus, vous ont répondu les Juifs; & vous le connoissez. Dieu connoît ce qui sera; il peut donc le faire connoître. Il se trouve que votre évidence n'est pas même un sophisme.

Mais voici, continua Tryphon, une critique originale. Vous dites que le titre de Prophete étoit *un mauvais métier.* Voltaire fut un peu interdit. Il comprit que l'objection n'étoit pas théologique. Le vrai sens de ce mot s'apperçoit aisément, dit-il. Les Prophetes n'ont-ils pas souvent été emprisonnés, persécutés, mis à mort?... Eh quoi! Vous appellez donc, repartit Tryphon, la Prophétie, *un métier?* Tous les gens vertueux, qui sacrifient à la Patrie leurs travaux, leurs jours,

leur vie, ont de *mauvais métiers!...* *Oui*, vous diſent avec fermeté vos bons Juifs, quoique d'ailleurs très-reſpectueux, *aux yeux du petit Philoſophe égoïſtique de nos jours....* O *Philoſophe moderne, que tes vues ſont étroites, tes ſentimens petits, tes railleries déplacées!...* Voltaire piqué, chercha une épigramme en réponſe, & ne put rien trouver.

Voici, reprit encore Tryphon, des traits ſur les Prophetes, qui annoncent ou l'ignorance, ou très-peu de bonne foi: choiſiſſez. Ce n'eſt point ainſi, dit Voltaire avec feu, qu'un Juif, même dans les Ombres, doit parler à un Philoſophe. Ainſi, & plus vivement encore, pourroit vous parler le dernier des Juifs ſur la terre, repartit Tryphon, quand vous-même oſez inſulter les Prophetes d'Iſraël. Pour railler certains faits, que vous jugez bizarres, parce que vous voulez ignorer les allégories Orientales, voici votre marche. Jérémie ſe charge de chaînes, & d'un joug pour prédire l'eſclavage de ſon peuple; & vous lui mettez *un bât.* Iſaie ſe dépouille dans le même motif de quelques vêtemens, il quitte ſes ſouliers, & vous ſuppoſez qu'il mar-

che *nud* dans Jérusalem. Osée prend, par ordre du Seigneur, une femme de fornication, c'est-à-dire, d'un pays d'infidélité ; c'est le sens des savans Commentateurs (*a*); il l'épouse, & il en a des enfans légitimes. *Ces Commandemens scandalisent*, dites-vous. *Dieu n'a pu ordonner à un Prophete, d'être débauché & adultere.* Ezéchiel peint les égaremens d'Israël & de Juda, sous l'image de deux prostituées. Vous dites que ces *expressions ne sont point déshonnêtes en Hébreu, & le sont en notre langue.* Et précisément vous le répétez dix fois dans votre langue, pour les condamner dans l'Hébreu. Où est la bonne foi? Tout cela est de *vos bons Juifs*. Quand je me serois trompé de leçons dans l'Hébreu, répondit Voltaire, ce ne seroit qu'après d'autres Commentateurs. Avouez franchement, repartit Tryphon, que vous n'y avez jamais rien cherché : de là vos méprises très-volontaires. En voici une bien basse, & que vous avez sans doute cru dire en plaisantant ; du pain cuit sous

(*a*) Et sur-tout des Auteurs des *Principes discutés*, à la page 210 du tome VIII. de l'Ouvrage qui porte ce titre.

la cendre, de la fiente de bœuf, vous les métamorphosez en confitures de... ajoutant cette saillie fine & ingénieuse : " Quiconque aime les Prophéties
„ d'Ezéchiel, mérite de déjeûner avec
„ lui... Fi, vous répondent vos Juifs ;
„ ce n'est pas là le déjeûner d'Ezéchiel ;
„ c'est le vôtre, Monsieur, c'est vous
„ qui l'avez apprêté, & qui en régalez vos Lecteurs...... Fi, encore
„ une fois... „ O grand Homme, que vous vous abaissez, & que nous vous plaignons ! Eh bien, Voltaire ! vous avez voulu plaisanter grossiérement sur les Prophetes. De quel côté sont les rieurs ?.... Et Voltaire, confus, garda le silence....

Maimonides, & les autres Savans Rabbins furent indignés. Est-il possible, dit-il, qu'un Philosophe ait osé attaquer aussi indécemment la Loi & les Prophetes d'Israël ; & cela, au milieu d'une Nation qui adore ces oracles ? Mais enfin, quel motif ? quel intérêt ? Il est visible, reprit Tryphon. Le vrai but de Voltaire & des Philosophes de sa trempe, n'est pas précisément de nuire aux Juifs ; daigneroient-ils abaisser leurs regards sur eux ? mais d'attaquer le Christianisme,

en renverſant la Loi ancienne, qui en eſt le fondement. Ce plan ſourd & artificieux, dit Maimonides, eſt bien indigne de la Philoſophie. La forme n'eſt pas moins révoltante. Les *ſarcaſmes*, les *outrages*, les *railleries*, ſont-ce là des preuves? En voici, repartit Tryphon, un noble eſſai, & qui décele la ſecrete fureur de ce projet. C'eſt en parlant de l'Etat & du Gouvernement des Juifs. " On penſe qu'il étoit un
„ compoſé de fanatiſme & de fourbe-
„ rie. Ce ſyſtême Diabolico-Théocra-
„ trique dure juſqu'à ce qu'il y ait des
„ Princes qui aient aſſez d'eſprit &
„ de courage, pour rogner les ongles
„ aux *Samuel*, & aux *Grégoire*. „ Ce texte eſt effréné, & je ne daigne pas le commenter, dit Tryphon, s'adreſſant à Voltaire. Il préſente de lui-même ſa décence & ſon énergie; mais je vous demanderai pourquoi, vous étant ſi ſouvent & ſi amérement élevé contre les calomniateurs, vous-même avez lancé contre ma Nation des calomnies atroces?

Moi, des calomnies, repartit Voltaire! J'ai toujours condamné ce vice comme le plus infâme de tous. Si j'ai parlé vivement contre les Juifs, c'eſt

d'après des Auteurs. Aurois-je osé inventer des faits? Sans les inventer directement, reprit Tryphon, je vais vous exposer trois imputations calomnieuses; mais si noires, si indécentes, qu'elles doivent vous couvrir d'opprobre. Voici la premiere. " Les sacrifices humains sont clairement établis dans la Loi de ce détestable peuple. Il n'y a aucun point d'histoire mieux constaté. " (*a*) Où est-elle cette Loi, qui déshonoreroit le Code des Mexicains & des Negres?... Parlez...... Voltaire la cherchoit en vain, & ne savoit comment répondre à une question si précise... Enfin il cita le vœu de Jephté. Le vœu de Jephté, repartit Tryphon? Vos Juifs ne vous ont-ils pas dit que la mort de sa fille étoit un fait très-douteux au moins? Un fait d'ailleurs, qui ne prouveroit que le zele indiscret & condamnable de Jephté? Et que bien loin que la Loi de Moïse autorisât les sacrifices humains, elle les réprouvoit avec horreur? Mais, reprit modestement Voltaire, l'ordre d'exterminer les Chananéens.... Osez-vous nous dire, repartit Tryphon, que l'ordre

(*a*) Tome 2, page 82.

d'exterminer des Nations coupables de mille crimes, ſoit un ſacrifice humain? En vain tâchez-vous ailleurs de confondre (*a*) ces traits de juſtice, avec les victimes humaines, immolées aux Idoles. “ Les Savans, dites-vous, ont „ agité la queſtion, ſi les hommes ſacrifioient en effet des hommes à la „ Divinité. C'eſt une queſtion de nom. „ Ceux que ce peuple conſacroit à l'anathême, n'étoient point égorgés „ ſur un Autel, avec des rits religieux; „ mais ils n'en étoient pas moins immolés. „ Oui, ils étoient mis à mort par une autorité légitime; mais qu'on les offrît à Dieu, par une loi religieuſe, comme victimes humaines, c'eſt une imputation fauſſe & atroce.

Seconde calomnie, continua Tryphon. Vous accuſez les Juifs d'avoir été des Antropophages; & après avoir cité pluſieurs peuples tachés de cette coutume horrible : “ Pourquoi, dites- „ vous, (*b*) les Juifs n'auroient-ils „ pas été Antropophages? ç'eût été „ la ſeule choſe qui eût manqué au „ peuple de Dieu, pour être le peu-

(*a*) Œuvre de V. t. 5, art. *Juifs.*
(*b*) Dict. Phil. art. *Antropophages.*

„ ple le plus abominable de la terre. „ Voyez l'épithete honnête, & la fine antitheſe, *de Peuple de Dieu ; & de peuple abominable*..... Mais où avez-vous vu dans la Loi, ces feſtins d'Œdipe?... Voltaire cita des textes où les Hébreux étoient menacés d'être réduits à manger de la chair humaine. Celui d'Ezéchiel, où Dieu leur promet de les raſſaſier à ſa table, du ſang de leurs ennemis. Je n'ajouterai rien, dit Tryphon, à ce que vous ont dit vos Juifs ſur ce commentaire..... " Finiſ-
„ ſons, vous diſent-ils, & après avoir
„ un peu ri des raiſonnemens, plai-
„ gnons ſincérement le raiſonneur.
„ Convenoit-il, Monſieur, à un hom-
„ me de votre mérite, à un Philoſo-
„ phe ennemi des préjugés, au pre-
„ mier Hiſtorien de la nation, de dés-
„ honorer ſes Ouvrages par des ca-
„ lomnies ſi groſſieres & des citations
„ ſi fauſſes, & pour uſer de vos ex-
„ preſſions, (*a*) *d'inſulter juſques à ce*
„ *point, & à la vérité, & à ſes Lec-*
„ *teurs?* „ Voltaire eut la modeſtie de ne rien répondre.

Je viens, pourſuivit Tryphon, à

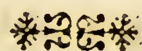
(*a*) Pag. 235.

la troiſieme calomnie, auſſi horrible. „ Il faut bien que la beſtialité ait été „ commune chez les Juifs, puiſque „ c'eſt la ſeule nation connue, chez „ qui les Loix aient été forcées de „ prohiber un crime, qui n'a été ſoup- „ çonné ailleurs par aucun Légiſla- „ teur. „ Puis, en les accuſant d'être les auteurs du Sabbat, & de turpitudes inconcevables. " Quel peuple, dites- „ vous! une ſi étrange infamie ſem- „ bloit mériter un châtiment pareil à „ celui que le veau d'or leur attira. Et „ pourtant le Légiſlateur ſe contente „ de leur en faire une ſimple défenſe. „ On ne rapporte ici ce fait, que pour „ faire connoître la Nation Juive. „ Voilà votre accuſation formelle : il s'agit de la prouver.... Voltaire voulut citer quelques Hiſtoriens, & tâcher de conclure ſa noire imputation. Tel eſt donc le creuſet de votre Hiſtoire philoſophique! de quelques traits obſcurs mal compilés, vous en tirez un réſultat venimeux. Vos Juifs vous ont montré que vos citations étoient infidelles; que la Loi avoit défendu ces abominations ſi communes chez les peuples voiſins, & qu'elle les puniſſoit de mort. Ils vous ont dit qu'en aſſurant

que les autres Légiſlateurs ne les ſoupçonnoient même pas, vous ignoriez les Loix civiles & criminelles de votre Pays, puiſque cette défenſe y étoit formelle ; & que, pour ſe ſervir de vos expreſſions, *il étoit tems de quitter l'indigne uſage de calomnier toutes les ſectes, & d'inſulter toutes les Religions.*

Voltaire ne pouvant ſoutenir la force & la vérité de tant de reproches, ſe vit contraint d'avouer, pour la premiere fois, ſon tort. J'en ſuis convenu, dit-il, en répondant à des Juifs Portugais, qui m'en avoient écrit. Voici mes paroles. " Les lignes dont „ vous vous plaignez, Monſieur, ſont „ violentes & injuſtes. J'aurai ſoin d'en „ faire un carton, dans la nouvelle „ édition. Quand on a un tort, il faut „ le réparer ; & j'ai eu tort d'attribuer „ à toute une Nation, les vices d'un „ Particulier. „ Que peut-on exiger de plus ? Je l'avoue, dit Tryphon ; le moindre aveu étonne dans celui qui ne ſut jamais céder au vrai : mais vous parlez d'un *carton*. On en met pour une mépriſe, pour une faute rapide & légere, échappée ou à l'imagination, ou à un eſprit prévenu. *Quel*

carton peut donc réparer cette multitude d'outrages, dont vous avez accablé & la Loi, & le Peuple du Dieu d'Israël? Non, ni les Rabsacès & les Antiochus, ni les Celse & les Porphire, n'en ont jamais parlé avec tant d'indécence & de fureur. Le seul moyen de prévenir encore le jugement de la vérité, n'est donc pas de mettre *un carton;* mais de brûler les éditions entieres, & d'en faire aux yeux de l'Univers & des siecles, une rétractation d'amertume & de gémissemens. Allez; & désormais apprenez à respecter la Nation & la Religion Juive.



Il seroit difficile d'exprimer la confusion & le ressentiment de Voltaire, si sévérement traité par les Juifs, *Nation vile*, *Peuple abominable*, & cela sans pouvoir repousser des traits aussi victorieux, & aussi atterrans. Il n'osa même s'en plaindre à l'Ombre. Après un morne silence, ces courses, dit-il tristement, finiront-elles bientôt? Quoi, je ne vois ici que des ennemis acharnés, & je ne trouverai pas un ami, pour verser mon cœur affligé

dans ſon ſein? Il faut, répondit l'Ombre, que vous en ayez eu bien peu ſur la terre. Preſque toutes les Ombres Littéraires de votre ſiecle, ſe plaignent de vous. J'ai vu depuis peu Maupertuis, près du ſéjour duquel nous allons paſſer. Quoique très-doux, il m'a paru mécontent de vos procédés. Quoi! lui, repartit vivement Voltaire, lui qui m'a ſi cruellement perſécuté! Il n'oſera le ſoutenir devant moi. Je le crois, dit l'Ombre, droit & ſincere. Au reſte, je n'entre point dans vos diſcuſſions... Mais le voici, il vient à nous....

Vous ne penſiez pas, Voltaire, lui dit Maupertuis, quand, vous & moi, ſous la protection d'un Monarque éclairé, nous jouiſſions de tant de gloire à Berlin, que des griefs amers nous diviſeroient; & que nous nous reverrions dans le ſéjour des Ombres. Vous avez ſans doute oublié ces griefs? Non, répondit froidement Voltaire; rien ne peut m'ôter le ſouvenir cuiſant des malheurs dont vous avez été la cauſe. Vos plaintes ne ſont pas juſtes, repartit Maupertuis: mais puiſque vous avez encore ſi fort à cœur nos différends, je veux, pour me juſtifier, en faire un expoſé

fidele, en présence de cette Ombre respectable.

Vous conviendrez d'abord que vous m'avez pris pour votre Maître, en me priant instamment & humblement de corriger un de vos Ouvrages; que vous avez fait de moi les éloges les plus flatteurs, en mettant ces vers au bas de mon portrait :

„ Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
„ Devient un monument où sa gloire se fonde,
„ Son sort est de fixer la figure du monde,
„ De lui plaire, & de l'éclairer. „

Cet éloge, si flatteur, repartit Voltaire, dépose contre vous. Il prouve mes sentimens, & aggrave vos torts. Voyons, dit Maupertuis, si ce ne seroit pas les vôtres ? Rappellez-vous le tems de notre union, soit dans nos travaux, soit dans une société intime d'un Prince bienfaisant. Là, & partout, je respectai ma Religion, je n'en rougis jamais. Je répondis cent fois avec aménité, à vos plaisanteries sur cet objet. Est-ce là mon tort? Non, reprit Voltaire, comme je n'en avois point en voulant guérir vos préjugés.

Préjugés, ſi vous le voulez, dit Maupertuis, avec un ſourire de triomphe. Toujours eſt-il vrai, que ce fut la premiere ſource de votre changement à mon égard. Il éclata bientôt.

Kenig, notre Confrere, m'accuſe fauſſement de plagiat. L'Académie juge & venge ma cauſe. Le Prince, indigné du procédé de Kenig, daigne me défendre lui-même. Avouez que, ſoit par équité, ſoit par politique, ſoit même par patriotiſme & amitié, vous ne deviez pas prendre parti contre moi. Je vous dirai même *tout bas*, que la queſtion étoit très-peu de votre reſſort. Prétendez-vous, dit Voltaire, que dans une cauſe littéraire, je ne pouvois ni ouvrir mon opinion, ni m'égayer? Je prétends, répondit Maupertuis, que Kenig ayant tort, que l'Académie ayant décidé, que le Roi de Pruſſe ayant écrit, il étoit peu honnête, & très-indiſcret de faire contre moi trois libelles. *Le Docteur Akakia*, *le Décret de l'Inquiſition*, *& le jugement des Profeſſeurs du College de Sapience*; de dire *que ma cervelle étoit exaltée, que j'allois bientôt prophétiſer, & que vous craigniez que je ne fuſſe un Prophete de malheur.* Je ſupprime le

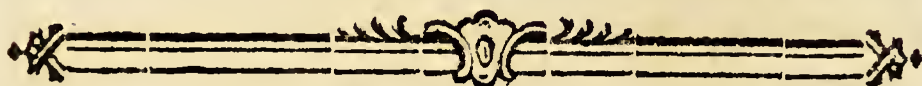
reſte. Votre crainte fut vérifiée. Vous eûtes le *malheur* de voir brûler votre Ouvrage par la main du Bourreau, dans toutes les places de Berlin; mais le malheur ne vint que de vous. Oſez-vous, dit Voltaire avec feu, me rappeller un ſouvenir ſi piquant? C'eſt vous ſeul qui me ſuſcitâtes cette perſécution. Non, encore une fois, repartit Maupertuis; c'eſt vous. Au reſte, pourquoi y être ſi ſenſible? Vous avez eu plus d'un événement en ce genre. La *brûlure* augmente ſouvent la célébrité d'un Ouvrage. Quelque choſe de plus réel fut votre diſgrace. Un Roi bienfaiteur vous ôta l'amitié dont il vous honoroit. En vain, repliqua Voltaire, voudriez-vous m'arracher des plaintes. Je n'exprimai jamais que ma reconnoiſſance, mon reſpect & mon amour. Oui, quand il fallut appaiſer le Monarque, dit Maupertuis, & vous y parvîntes. Mais les nouvelles ſatyres écrites de Leipſic, contre vos paroles données, contre vos proteſtations de repentir: mais *la vie privée du Roi de Pruſſe*, piece d'une hardieſſe & d'une ingratitude unique... Voilà la ſource de votre expulſion, de votre priſon à Francfort. Pourquoi donc m'en accuſez-vous?

Voltaire ne put nier un fait public, & qui l'avoit pénétré d'amertume & de confuſion aux yeux de toute l'Europe; mais l'attribuant à la paſſion & aux calomnies de ſes ennemis, il cita des lettres obligeantes dont le Prince avoit encore daigné l'honorer. Cela ne m'étonne point, reprit Maupertuis; j'y reconnois la bonté, la généroſité de ſon cœur. Vous voyez par-là, combien il vous eût été aiſé de vivre avec gloire & délices, ſoit à Paris, ſoit à Berlin, ſi l'attrait des ſatyres ne vous eût entraîné. Pouvez-vous nier, repliqua Voltaire, votre haine perſévérante? Vous l'exprimâtes d'une maniere très-ſinguliere, pour un Philoſophe, dans un cartel en forme. Il eſt vrai, dit Maupertuis, que, piqué de vos nouvelles ſatyres encore, j'eus l'imprudence de vous offrir un duel. Je me condamne, & je vous paſſe les plaiſanteries très-vives de votre réponſe. Au fond je les méritois. Croyez-moi, Voltaire; ſi vous faites un long ſéjour parmi les Ombres, oubliez vos démêlés de la terre. Faites comme moi, avouez *naïvement* vos torts : c'eſt le vrai moyen de vous y former une ſociété douce & gracieuſe.

Je m'y prêterai avec zele ; & vous retrouverez dans moi, l'Académicien qui vous reçut avec tant d'accueil à Berlin.

L'Ombre alors continua ſa route avec Voltaire, & lui dit : Vous voyez le vrai moyen d'éviter toute diſcuſſion amere avec les Ombres. Ayez de la douceur & de l'équité, aucune alors ne penſera à vous mortifier. Oui, dit Voltaire, ſi je cede avec baſſeſſe à tous leurs ſentimens. Le puis-je? Ce ſeroit forcer mon eſprit, éteindre ma raiſon. Ah! Voltaire, reprit l'Ombre, que cette obſtination prouve bien votre bandeau! Quoi, dans les Ombres même, vous ne voyez pas la vérité?... Le ſéjour des Ombres peut-il donc changer la raiſon? n'eſt-elle pas la même que ſur la terre? Oui, ſans doute, dit l'Ombre, elle eſt immuable. Mais les voiles qui la couvrent ſi ſouvent parmi les mortels, ſont ici briſés. On vous la montre cette raiſon; refuſeriez-vous encore d'ouvrir les yeux?... Mais j'apperçois le ſéjour de Celſe. Vous devez conférer avec lui. Après avoir été ſi mal reçu par Julien, repartit Voltaire, que puis-je attendre de Celſe?.... Que je me ſuis abuſé

dans mon riant ſonge! La ſeule idée de voir d'anciens Philoſophes, me tranſportoit; & je n'y trouve que des cenſeurs! Regrets impuiſſans..... Il faut que j'obéiſſe.



XIVme. ENTRETIEN.

CELSE ET VOLTAIRE.

Celse étoit avec Porphire, Plotin, & d'autres Philoſophes Romains. *Exoriare aliquis, meis ex oſſibus ultor*, (*a*) dit-il, en voyant entrer Voltaire. Le Poëte interdit par ce début ſingulier, ne ſut point d'abord, ſi c'étoit un éloge, ou un reproche. Je vais, lui dit Celſe, vous tirer d'embarras, & vous rendre ma penſée. Vous ſavez le zele amer avec lequel j'attaquai le Chriſtianiſme naiſſant. Bientôt il s'éleva, il triompha ſur les débris de la Philoſophie & de l'Idolâtrie Romaine. Vous

(*a*) Cette *Epigraphe* peint d'après nature le plan de la philoſophie Romaine.

avez plus fortement encore, repris mon projet. Ne dois-je pas croire que vous avez lu ſur nos cendres? *Exoriare, &c.* En quelque ſens, dit Voltaire, que vous m'adreſſiez cette penſée ſi vivement exprimée, je vais vous répondre avec franchiſe. J'eſtimai vos talens; mais je ne ſongeai point à vous prendre pour modele. La philoſophie de nos jours s'eſt élevée par un vol plus ſublime. Je ſais, repartit Celſe, que quinze ſiecles ont ajouté aux lumieres philoſophiques. Ici, je vous parle uniquement du plan que j'avois formé, pour détruire le Chriſtianiſme, & je vous dis que le vôtre eſt tellement *calqué* ſur le mien, qu'on peut inſcrire au bas de vos eſtampes : *Celſe moderne.*

Voltaire comprit alors que ce titre étoit une vive cenſure. Ne voulant pas y répondre directement, & n'oſant marquer ſon dépit : Si j'ai fait, dit-il, des réflexions philoſophiques, je ne fus jamais plagiaire. Je ne les ai puiſées que dans ma raiſon. N'importe, repartit Celſe, qu'elles naiſſent de vous; que vous les ayez tirées des Auteurs Anglois, qui m'ont copié, il n'en eſt pas moins vrai que quinze ſiecles avant

vous, j'avois dit les mêmes choſes, & qu'Origene déja y a répondu victorieuſement. Ces Philoſophes le ſavent, & ils en jugeront.

D'abord, ce n'eſt ſûrement pas dans la philoſophie, où vous avez trouvé la fable miſérable de Pander, de la magie, appriſe en Egypte, & de tant d'autres calomnies groſſieres, inventées par la lie des Juifs & des Païens. Je les avois coulées, mais ſans preuves, dans mes écrits. Comment avez-vous pu en ſalir les vôtres? Je les expoſai, dit Voltaire, ſans beaucoup inſiſter; parce que je les avois vus dans d'anciens Auteurs..... Dans d'anciens Auteurs, reprit Celſe? Quoi! vous niez les faits les plus avérés, quand ils prouvent la Religion; & pour l'inſulter, vous cherchez des faits, qui toujours furent d'une fauſſeté abſurde; des faits dont vous ſentez le ridicule & l'impoſture. Telle eſt donc la juſteſſe & l'équité de votre critique?

J'appellai les Docteurs chrétiens, *des charlatans* (*a*), & Origene, en prouvant la ſageſſe & la vérité des leçons

---

(*a*) Mêl. phil. tome 1, page 257.

évangéliques, qualifie ce terme, *de menſonge impudent.* Et vous qu'avez-vous dit? (*a*) " Si je m'étois trouvé
„ vis-à-vis quelques-uns de ces grands
„ Charlatans, dans la place publique,
„ je lui aurois crié : Arrête, ne com-
„ promets pas ainſi la Divinité. Tu
„ veux me tromper, ſi tu nous la fais
„ deſcendre du Ciel, pour nous en-
„ ſeigner ce que nous ſavons tous. „
Je n'ai adreſſé, dit Voltaire, de reproche qu'aux impoſteurs. N'en vit-on pas dans tous les ſiecles? Défaite *uſée*, reprit Celſe. L'équivoque même n'eſt pas poſſible, tant le ſens en eſt clair dans tous vos écrits. *Charlatan*, à vos yeux, eſt quiconque prétend que la Divinité a révélé autre choſe que ce que *nous ſavons tous*, par la raiſon. Mais n'eſt-ce pas là vous expoſer à une juſte rétorſion? Qu'eſt-on, me dit Origene, quand on donne avec emphaſe, l'*erreur* pour la vérité, & la *folie* pour la ſageſſe?

Je traitai, continua Celſe, les Chrétiens avec hauteur & mépris. Mon

(*a*) Quand on appelle ſaint Pierre, un *bonhomme*, & ſaint Paul *un brutal;* on peut bien appeller les Prêtres *Charlatans.*

rang, mes talents, la confidération où j'étois, me firent penfer que je pouvois les humilier impunément. Je les appellai des *vers*, des *grenouilles*, des *hiboux*. Je compofai contr'eux des Diatribes, remplies d'injures. Ainfi avez-vous regardé ce ftyle haut & méprifant, comme le privilege & le droit d'un Philofophe célebre. Vous rappellerai-je vos *diagrammes* amers, & ce tas groffier d'injures? Eft-il aifé, interrompit Voltaire, de parler tranquillement, quand du haut rang des fciences, on voit des ignorants orgueilleux, qui donnent leurs idées pour des oracles? J'avoue m'être fouvent égayé à leurs dépens. Cette maniere de difputer, pourfuivit Celfe, ne convient qu'à la lie du Peuple; elle eft indigne de la Philofophie. Il n'y a qu'un bouffon qui puiffe parler ainfi. Il infulte, parce qu'il n'a point de raifons à dire. Voilà ce que me dit Origene. Il ajouta que fi la baffeffe des fentimens méritoit le nom de *vers* & de *grenouilles*, on pourroit mieux l'adapter à bien des Philofophes. Tout ceci, Voltaire, ce n'eft pas moi qui vous l'adreffe. Voyez vous-même ce qui peut convenir à votre ftyle.

J'ai comparé les Myſteres Chrétiens aux Myſteres abſurdes de l'Egypte, de la Perſe, &c. J'ai rapporté le ſonge de Jupiter, qui en s'éveillant, envoya Mercure aux Mortels, & je l'adaptai à l'Incarnation. Ainſi avez-vous aſſimilé ces Myſteres à toutes les abſurdités de l'Amérique & des Indes; l'Incarnation, à celle de certains Dieux Indiens. Il n'eſt pas poſſible d'expoſer deux méthodes plus identiques. Quelle différence, repartit Voltaire? Vous inſultiez directement les Myſteres; & moi, je n'attaquai que le menſonge & l'impoſture en général. C'eſt traiter, dit Celſe, tous vos Lecteurs en Automates, que de prétendre ainſi leur donner le change. Et moi, je vous dis, que quand vous mettriez le *nom* à la marge, le ſens n'en ſeroit pas plus clair. Mais, reprit Voltaire, n'avois-je pas prouvé ailleurs, la contradiction des Myſteres? D'après ces démonſtrations, un ſtyle badin eſt-il ſi déplacé? Raiſonnement, dit Celſe, auſſi foible que vos prétextes. Origene, en confondant mon audace & mes *Diatribes*, m'avoit répondu victorieuſement, que la raiſon étant bornée, & les vérités de Dieu infinies, il étoit

absurde de vouloir les comprendre par la raison; que ne concevant pas le fond du moindre objet de la Nature, prétendre concevoir l'essence de Dieu, étoit orgueil & délire; que le seul usage sensé de la raison, étoit de croire & d'adorer les oracles constatés de sa vérité suprême. Pas un mot qui ne porte contre vous.

Je jugeai comme vous, & par les mêmes motifs que vous, la morale Chrétienne, févere, outrée, impossible. Je l'attaquai cependant avec moins de colere & de mépris. Mais, quoique dans la licence effrénée du Paganisme, nous estimions le célibat; témoins les Vestales & quelques Pontifes qui y étoient astreints.

Origene s'est servi de cette estime, pour me prouver la sainteté & la force de la Morale Chrétienne. Le Pontife des Athéniens, me disoit-il, obligé à garder la continence, pour remplir ses fonctions, usoit de ciguë, & de remedes, pour réprimer ses passions. Mais les Chrétiens ont une multitude de Continens en tout état, qui, avec le seul secours de la priere, & de la parole de Dieu, gardent une pureté sublime.

Or,

Or, comment ſe peut-il que l'*Ordre des Continens*, cité *aux Païens de Rome*, comme la preuve & la gloire du Chriſtianiſme, ſoit propoſé *aux Chrétiens*, & *à Paris*, comme la lie & l'opprobre de ce Chriſtianiſme? C'eſt à regret que je vous rappelle un extrait. Il eſt dégoûtant; mais il forme un contraſte trop précieux de celui d'Origene, pour le taire. Voici donc ce que vous dites ſur l'extinction des Monaſteres de Continens & de Vierges, par les Proteſtans. (*a*) " On avoit banni „ de tous ces Etats un uſage inſenſé „ d'enterrer tout vivans, dans de vaſtes cachots, un nombre infini des „ deux ſexes, éternellement ſéparés „ l'un de l'autre..... Les Princes du „ Nord avoient à la fin compris, que „ ſi l'on vouloit avoir des haras, il ne „ falloit pas ſéparer les plus forts chevaux des cavales. „ (*b*) Commenter

(*a*) Mél. phil. tome 6, page 336.

(*b*) Il eſt ſingulier que M. de Voltaire, qui a ſi ſouvent & ſi indécemment déclamé contre le Célibat, ait été lui-même Célibataire. Sans doute il a puiſé ſa force dans la Philoſophie; mais ſi elle a ſuffi pour l'élever au-deſſus des ſens, pourquoi inſulter ceux qui s'y élevent par les principes de la Religion? Pourquoi traiter d'abus,

une preuve si fine & si indécente, ce seroit la gâter.

Porphire alors prit la parole. Vous voyez, dit-il à Voltaire, la modération des Ombres. Celse pourroit vous parler avec bien plus de rigueur; détruire avec empire & amertume tous vos sophismes, il se borne à vous montrer que tout ce qu'il avoit opposé au Christianisme, vous l'avez répété, & en des termes plus forts encore. Peut-il mieux vous éclairer que par lui-même? Ce n'est pas tout, reprit Celse, Voltaire a tâché de renverser précisément, comme moi, les appuis du Christianisme. J'attaquai, dit-il à Voltaire, les Prophéties. Ne pouvant contester ni leurs dates, ni leur accomplissement, je les assimilai cependant à nos oracles. Je les examinai en détail, sur les obscurités, sur les petits faits, ou sur d'autres que je jugeai bizarres & extraordinaires. Ainsi crus-je détruire leur autorité. Avez-vous eu une autre méthode? J'ai suivi, répondit

l'état qui refuse de donner des enfans à la Patrie? Si c'est là un crime, comment, en s'en rendant lui-même coupable, a-t-il l'assurance de le condamner?

Voltaire, avec un peu de timidité, celle qui m'a paru philoſophique. En relevant ce qui, dans les Prophetes, n'étoit ni *ſage*, ni *raiſonnable*, ni *décent*, je montrois qu'ils n'étoient pas de vrais Prophetes. Méthode auſſi fauſſe que téméraire, repartit Celſe. Origene me l'apprit. Les Prophetes ayant prouvé à Iſraël leur autorité, leur miſſion divine, par leurs prodiges, par leurs vertus éminentes, par leurs leçons de ſageſſe, par l'accompliſſement des prédictions, ſoit particulieres, ſoit générales, & vérifiées clairement dans la ſuite des ſiecles; peut-on alors examiner leurs Oracles, comme un Livre humain; & ſur un mot, ſur un fait de détail, qui ne ſera pas conforme à nos idées, s'élever contre ces Interpretes céleſtes? Voyez où conduit cette Philoſophie pointilleuſe.

Par le même préjugé, je mépriſai la ſimplicité apparente des Ecritures. Je n'y vis rien qui approchât de l'éloquence de nos Orateurs, & de l'emphaſe de nos Philoſophes. Pouvez-vous nier que le même motif ne fût celui de vos critiques?

Voltaire en convint ingénument. Il avoua qu'il n'avoit pû croire que des

écrits, où il trouvoit si peu de feu d'imagination & d'éloquence; des écrits, dont le style paroissoit trivial & rampant, fussent inspirés. Comme si Dieu, pour nous instruire de ses vérités, repartit Celse, daignoit employer les petits agrémens du style des hommes: comme si la vraie grandeur n'étoit pas dans la majesté & l'importance des objets. Ah, Voltaire ! ce que me dit Origene, est d'une instruction profonde : *L'homme animal & terrestre, ne saisit pas les choses de Dieu.* Ce qui lui paroît *sagesse* est *folie;* ce qu'il regarde comme *folie*, est la vraie *sagesse.*

Venons aux miracles. Ne pouvant les nier, ils étoient trop notoires, je les attribuai à la magie. Je trouve vraiment curieux que vous ayez, vous, tant de siecles après, osé nier hardiment, des faits dont je ne pus, moi, décéler, alléguer le faux, & cela à leur naissance presque. Pourriez-vous résoudre ce paradoxe? Ce n'est point un paradoxe, répondit Voltaire, la chose est toute simple. Nourri dans les fables Mythologiques, vous fûtes moins surpris des fables Chrétiennes; mais la lumiere philosophique s'éle-

vant au deſſus de ces préjugés, a appris aux hommes que toute doctrine doit être prouvée par la raiſon, & non par des faits. Il n'eſt pas queſtion de dire, un miracle a prouvé telle choſe; mais telle choſe eſt-elle vraie, d'après les principes de la raiſon. Voilà donc, repartit Celſe, ce qui vous paroît *chef-d'œuvre de ſageſſe*, *invention neuve*; & ce n'eſt au fond qu'un raiſonnement pitoyable. C'eſt-à-dire, que, ſuivant vous, Dieu ne peut rien nous apprendre, rien nous ordonner, que par un argument *en forme*. Mais enfin, répondez-moi: Si Dieu vous diſoit; je vous atteſte telle doctrine, tel objet; & pour vous convaincre que cette doctrine vient de moi, qu'elle eſt la vérité même, j'interromps ſous vos yeux, une loi de la nature, réſiſteriez-vous à ce langage de majeſté & de force?... Je vous dis moi, qu'il n'y a point de démonſtration mathématique qui l'emporte en certitude ſur ce langage divin. Voltaire chercha en vain une réponſe. Tous ſes ſophiſmes échouerent contre la force de ce raiſonnement. Mais enfin, dit-il, en prouvant que tout miracle eſt impoſſible, que les loix de

la nature ſont immuables, on prouve que Dieu n'en a jamais fait. Je ſavois, dit Celſe, cette reſſource de vos Philoſophes. Elle montre un déſeſpoir de cauſe. Quoi! Dieu, qui a fixé le cours du Soleil, ne peut pas l'interrompre, ou changer noblement un effet de la nature? Quoi! il ne peut tirer du tombeau, un corps qu'il y a précipité? Le nier, c'eſt dériſion, c'eſt délire. Voilà de vrais miracles très-poſſibles, & qui deviennent un ſceau infaillible de vérité.

Parlons enfin des Martyrs. C'eſt encore là une des fortes preuves du Chriſtianiſme, celle qui a très contribué à ſes progrès. Toujours vous avez ou nié, ou mépriſé les Martyrs; vous les avez regardés comme des enthouſiaſtes. Je ne les ai pas abſolument niés, répondit Voltaire : j'en ai ſeulement diminué le nombre; & je n'ai jamais cru que la mort fût une preuve de la Doctrine. Fort bien, repliqua Celſe. Mieux inſtruit que vous, puiſque ces Martyrs étoient ſous mes yeux, je vais vous dire la vérité. En vain prétendez-vous que *le génie du Sénat, ne fut jamais de perſécuter perſonne pour*

ſa croyance. (*a*) En cela, vous allez gratuitement contre les faits. Rien n'a jamais égalé la fureur des perſécutions Romaines. Les Juges oublierent toutes les Loix, toutes les regles de l'humanité. Cette fureur préſente quelque choſe d'extraordinaire. Témoin de ces exécutions, je penſai que ces Chrétiens couroient follement à la mort. Mais, malgré moi, ce ſpectacle me frappoit. Oui, je les ai vus arrachés à leurs familles, traînés dans les cachots, & aux pieds des Tribunaux; je les ai vus réſiſter aux ſollicitations, aux promeſſes, voler aux tortures, & expirer avec paix & intrépidité dans les ſupplices. Je cherchois le principe de cette force; je ne le trouvois ni dans la Nature, ni dans la Philoſophie. Y a-t-il eu, dit Voltaire, une ſecte dans l'Univers, où l'on n'ait pas vu des Martyrs? Comment oſez-vous confondre, repliqua Celſe, avec quelques fanatiques enthouſiaſtes, la

(*a*) M. de Voltaire avoit oublié qu'il aſſuroit que les Apôtres alloient prêcher *de cave en cave*, *de galetas en galetas*, & qu'alors ils n'avoient point de *Trône Epiſcopal.* Cela ſuppoſe des perſécutions.

multitude immenſe des Martyrs Chrétiens, qui, pendant près de trois ſiecles, inonderent tout l'Empire de leur ſang ? Ce ſpectacle eſt unique dans les faſtes de l'Univers. Auſſi ce ſang, loin d'éteindre le Chriſtianiſme, le rendoit fécond. Ce n'étoit pas préciſément leur mort; mais leur douceur, leur conſtance, leur courage, leur modeſtie, ſouvent même leur joie, qui annonçoient la ſublimité de leur ame; leur conviction inébranlable, la foi de l'immortalité, ou plutôt le bras viſible du Très-Haut, la force & la vérité de ſa Religion. Ces ſentimens frappoient les ſpectateurs, & les bourreaux eux-mêmes, qui ſouvent, à la vue de ces prodiges, devinrent Chrétiens & Martyrs. Faſciné par vos préjugés philoſophiques, jamais vous n'y avez apperçu ces merveilles.

Je reprends en deux mots : Je vous ai dit d'abord que tout ce que j'avois oppoſé, ſoit au fond, ſoit aux preuves du Chriſtianiſme, vous l'aviez répété, & je vous l'ai prouvé par vos extraits. Voilà mon objet rempli. Je n'ai point prétendu diſcuter à fond nos objections. Liſez Origene. En me confondant, il vous a répondu.

Il me reſte trois queſtions à vous faire. Comment eſt-il poſſible que vous m'ayez imité? Car enfin, qu'aveuglé par la Philoſophie païenne, j'aie attaqué le Chriſtianiſme naiſſant, ennemi de l'Idolâtrie & de nos ſectes; le Chriſtianiſme, que je ne connoiſſois qu'à travers les préjugés les plus violens, cela ſe conçoit.... Mais vous, Voltaire... vous, élevé dans les lumieres & les principes de cette Religion ſainte!... vous qui voyiez dans la pouſſiere & le néant, le Paganiſme & la Philoſophie de l'Empire .... que vous ayez voulu la faire revivre!.... Non, ce n'eſt plus erreur, c'eſt obſtination contre la vérité..... Vous ne dites rien? Parlez. Que dirois-je, reprit triſtement Voltaire, quand on ne veut point m'entendre? La raiſon n'eſt-elle pas immuable, & de tous les ſiecles? C'eſt d'après elle, que ſans égard humain, & en attaquant de front les plus anciens préjugés, j'ai établi ſur leurs débris, la loi immortelle de la nature.

Je vous entends, reprit Celſe. Mais 2°. comment eſt-il poſſible que vous oſiez appeller *préjugé*, ce qui ſous mes yeux a détruit tous les préjugés réu-

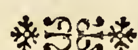
nis de la terre? Remontez à mon ſiecle, au local où j'étois. Voyez-y la Philoſophie, les Princes, les Magiſtrats, les Loix, l'Empire entier, ligués contre le Chriſtianiſme. Dites enſuite, s'il a pu naître & s'affermir, que par la conviction la plus éclairée, la plus intrépide. Dites encore, s'il ſe peut, que ce qui a été vérité & force; que ce qui a confondu tous les préjugés, ſoit devenu dans votre ſiecle, préjugé. Les Chrétiens, répondit Voltaire, croient, ſans avoir jamais rien examiné, ce qu'on leur a inſinué dès leur enfance. Ils croient ſur l'autorité d'autrui. La raiſon ne dit-elle pas hautement que c'eſt là un préjugé? Grand argument philoſophique, repartit Celſe! La maniere très-ſalutaire d'inſpirer dès l'enfance, la vérité & la vertu, les dépouille-t-elle de leurs racines, & de leurs preuves? La Religion empêche-t-elle que les hommes enſuite, connoiſſent & apprécient ces preuves, pour éclairer & animer leur foi? Ne montre-t-elle pas à l'Univers ſes appuis immuables? Où eſt donc le préjugé? Dans votre bandeau volontaire.

Comment enfin eſt-il poſſible qu'ayant échoué dans mon projet, vous ayez pu le renouveller? Car enfin, j'avois comme vous, l'eſprit, les talens, & toutes les connoiſſances de mon ſiecle; je touchois au berceau du Chriſtianiſme; je pouvois en dévoiler l'impoſture, ſi elle eût été réelle; je poſſédois les Hiſtoires anciennes, qui n'exiſtent plus, & j'aurois renverſé celle de Moïſe, ſi elle n'eût été inconteſtable. J'avois pour moi, l'appui des ſectes philoſophiques, des Peuples, des Magiſtrats & des Loix. La haine & les mépris des Chrétiens, m'animoient d'une part; de l'autre, le motif de la gloire, & des récompenſes. Mes adverſaires étoient obſcurs, foibles, perſécutés, & pour la plupart ignorans. J'aurois dû réduire dans le néant cette ſecte: point du tout; elle a triomphé de mes efforts. Et vous jugez les vôtres plus puiſſans? Meſureriez-vous, dit Voltaire, avec une ſecrete confiance, la force des raiſons ſur des moyens extérieurs? Vous aviez plus de puiſſance, mais les progrès de la Philoſophie ont plus de ſuccès. Voyez.... Je vous entends, interrompit Celſe: vous avez ſéduit une multitude de Citoyens. Pour

cela croyez-vous ébranler une Religion immuable? Comme vous, j'ai cru la voir périr. Aveugle! qu'eſt-il arrivé? Cette Religion, attaquée, mépriſée, perſécutée, inondée de ſang, s'eſt ſoutenue, malgré tant de ſecouſſes. Elle a rempli l'Empire, & paſſé ſes bornes. Le fait me paroiſſoit incroyable, extravagant, & il exiſte. D'où naît-il? En eſt-il un ſemblable dans l'Univers? N'a-t-on pas vu, dit Voltaire, des ſectes foibles dans leur naiſſance, faire d'immenſes progrès? Voyez celle de Mahomet. Oui, repartit Celſe, quand elles ont été ſoutenues par les armes, ou protégées par les paſſions & les intérêts; mais qu'une Religion, qui immole l'eſprit & le cœur, qui détruit toutes les paſſions; qu'une Religion qui arrachoit les biens, les plaiſirs; qui ne promettoit que les ſouffrances & la mort; qu'une Religion, dont les Empereurs avoient juré la ruine, ait ſoumis, ſans moyen humain, l'Empire & l'Univers; voilà ce qui atteſte le bras de Dieu, comme le ſoleil, l'auteur de la nature. Malheur à vous, ſi vous réſiſtez à ce fait étonnant, qui frappe vos regards!...

Celſe abandonnant Voltaire à ſes propres réflexions, le quitta... Je ſens, lui dit alors Porphire, votre trouble, & votre étonnement. Vous ne pouvez concevoir que des Philoſophes Romains, eux-mêmes, combattent vos préventions contre le Chriſtianiſme. C'eſt cependant cela préciſément qui devroit vous ouvrir les yeux. Un Celſe!.. vous dire qu'il s'eſt trompé, & que vous vous êtes trompé avec lui? Comment réſiſter à cet aveu? Que m'a-t-il dit Celſe?.. L'écorce de quelques objections. Eſt-il entré dans la profondeur de nos diſſertations philoſophiques? Il ne le vouloit pas, repartit Porphire; il ne le devoit pas. Les Ombres ne ſont pas des Sophiſtes; elles annoncent la vérité; elles avouent & rétractent leurs erreurs: voilà ce qu'a rempli Celſe. Cela doit vous ſuffire. Cédez à l'éclat & à la terreur de la vérité. Le ſilence de Voltaire, annonçant ſon obſtination; je vous plains, ajouta Porphire. Vous voulez donc porter votre bandeau, & attendre que le glaive de la vérité le déchire? Eh bien, ſachez que Celſe a été notre interprete. Vous voyez ici les Savans Romains, autrefois les plus acharnés contre le

Chriſtianiſme naiſſant. Ils vous inſtruiſent. Nos ouvrages, notre gloire, nos noms même, ont été enſevelis dans le néant & l'opprobre. Allez, & dites aux Philoſophes de votre trempe, qu'euſſent-ils plus de talens & de gloire encore, le même ſort les attend. (*a*)



A peine Voltaire étoit-il ſorti, qu'il rencontra, près d'un aſyle majeſtueux, une troupe d'Ombres vénérables. Voilà, lui dit l'Ombre, une aſſemblée de Peres illuſtres. J'apperçois entr'autres Origene; il s'avance... Voltaire ſe hâtoit de l'éviter; mais Origene l'aborda. Nous ſommes inſtruits, lui dit-il, du mépris que vous avez fait de nous; mais ne craignez rien; ce ſuffrage nous eſt trop indifférent. Puiſſiez-vous profiter des leçons ſalutaires qui vous ont été données dans ce ſéjour. Appellez-vous leçons ſalutaires, répondit Voltaire, les vifs reproches que Celſe vient de me faire? Il ne vous a dit que la vérité, reprit Origene, & n'a pu que vous répéter ce que je lui adreſſai moi-

(*a*) On n'a pu ſavoir ſi M. D. V. a fidélement rendu cette prédiction menaçante, à nos Philoſophes.

même en confondant ſes erreurs. Mais puiſque vous me parlez de Celſe, j'ai un mot à vous dire. Faites-en part à vos Philoſophes.

Je ſuis fort étonné, qu'ils ſe donnent pour *créateurs*, alors même qu'ils ne font que renouveller des ſyſtêmes d'erreurs, que j'ai détruits; tels ceux des Hobbes, Spinoſa, Téliamed & autres, dont je comparai les fatras à la tour de Babel. Mais, pour me borner à vous, quand je voudrois attaquer directement vos Ouvrages, je ne pourrois que répéter ce que j'ai dit à Celſe. Vous devez être étonné d'y voir votre portrait, quinze ſiecles avant votre naiſſance. On trouve, repartit Voltaire, ces portraits vagues, par-tout où l'on veut. Ce ſont les Châteaux dans les nues. Non, non, répondit Origene, c'eſt un tableau précis, reſſemblant; & pour vous l'offrir, je n'ai qu'à réunir les traits principaux ſous leſquels j'ai caractériſé Celſe. (*a*)

(*a*) L'eſquiſſe de la Philoſophie moderne, clairement tracée & confondue dans un Ouvrage du troiſieme ſiecle, a quelque choſe de frappant. Cela démontre que la vérité eſt une, eſt immuable. Elle ſeule peut former un rapport ſi ſingulier.

Vous intitulez votre Ouvrage, lui ai-je dit, *Discours de vérité*, & tout y est rempli d'erreurs & de mensonges. Vous prétendez connoître à fond la Religion Chrétienne, & vous n'en connoissez ni l'écorce, ni l'esprit. Vous croyez la trouver dans vos lumieres, & vous ne voyez pas qu'elles vous égarent; & que pour trouver la vérité, il vous faut un secours surnaturel.

Vous attaquez, lui ai-je dit encore, le Christianisme; mais c'est avec haine & préjugé, ou plutôt sans bonne foi. Vous croyez renverser l'Ecriture, en vous attachant à quelques mots, à quelques faits isolés, dont vous écartez le vrai sens, & que vous présentez sous un faux jour, pour les rendre ridicules. Vous lui imputez ce qu'elle ne dit pas, pour la combattre avec avantage, vous élevant contre des fantômes, que vous-même avez créés. Vous vous répétez sans cesse, en multipliant les tournures & les images, pour persuader que vous multipliez les objections. Vous prenez souvent un style de hauteur, d'aigreur, des railleries ameres, indignes, & de la Philosophie & de la Religion.

Vous ne connoissez pas le vrai Dieu,

ai-je ajouté ; vous lui ôtez ſes perfections eſſentielles, ſa *ſainteté*, ſa *providence.* Vous outragez ſa *juſtice*, en ſuppoſant qu'il n'a pas plus d'indignation contre les pécheurs, que contre les *rats* & les *ſinges.* En prétendant connoître Dieu, vous ne le glorifiez pas comme tel, puiſque vous niez ſes Loix, & que vous jugez indifférent d'invoquer *Jupiter* ou *Sabaoth.*

Vous ne rapportez point, ai-je dit enfin, la nature phyſique à ſon Auteur; & en croyant ſes loix, une chaîne immuable, vous en faites *une Déité.* Vous ignorez également la nature de l'homme. En voulant la fixer ſur votre raiſon ſeule, vous ne ſentez pas que Dieu, ſans contredire ſa raiſon, peut l'élever à une nature plus noble. Vous dégradez même ſa nature raiſonnable, en l'aſſimilant au genre des animaux.

Voilà, Voltaire, un très-court précis du portrait de Celſe, développé au long dans mon Ouvrage. Si ce fait n'étoit pas réel, (liſez-le vous-même,) vous diriez que c'eſt là le ſtyle de vos envieux, de vos critiques, de vos ennemis. Qu'en penſez-vous ? Puis-je,

dit Voltaire, répondre en deux périodes, à un aſſemblage d'idées, qui demanderoit un raiſonnement philoſophique & étendu, pour les éclaircir, pour les réfuter? Ce n'eſt point là ma vraie queſtion, & la voici, repartit Origene. Ce portrait au naturel, de votre philoſophie moderne, eſt tracé depuis quinze ſiecles, donc elle n'eſt pas neuve ? donc elle a été détruite avec la philoſophie de l'Empire? donc la Religion, qui en a triomphé, triomphera de la vôtre? donc, tranchons le terme, vous devez rougir de l'avoir renouvellée?

Je ne veux point, continua Origene, vous offenſer; mais vous éclairer, vous conſoler même. Vous avez eu le malheur d'être ennemi de la vérité; cédez enfin à ſa lumiere; il en eſt tems, & elle vous recevra dans ſon ſein..... Vous gardez le ſilence?..... Quelle obſtination!... qu'il me ſeroit triſte de vous adreſſer ce que je dis à Celſe!... " Rien d'étonnant, ſi Dieu,
„ dont les jugemens ſont grands &
„ impénétrables, permet que ces cœurs
„ ſuperbes ſe précipitent dans les té-
„ nebres....... „

Origene ayant ainſi quitté Voltaire,

le laiſſa en proie à ſes vives idées. Il fit une longue route, ſans même appercevoir les objets qui auroient dû le frapper. Etant arrivé près d'un triſte ſéjour. C'eſt ici, lui dit l'Ombre, où eſt Spinoſa. Que me dira cet impie, que toujours j'ai déteſté? Vous l'entendrez, reprit l'Ombre : le voici.



XVME. ENTRETIEN.

SPINOSA ET VOLTAIRE.

Vous venez donc, Voltaire, dans le ſéjour des Ombres, pour y diſcuter vos écrits. Suivra bientôt le jugement de la vérité. N'avez-vous pas quelque terreur? La vôtre, répondit Voltaire, a donc dû être plus grande encore. J'ai pu me tromper, mais j'ai toujours reconnu & adoré l'Etre ſuprême. Je connois mon égarement, & j'en frémis, dit Spinoſa ; ce n'eſt point, au reſte, à vous à me le reprocher. C'eſt la fauſſe philoſophie qui m'a précipité dans cet abyme.

Le paradoxe eſt ſingulier, repartit Voltaire. Quoi, la philoſophie qui démontre l'exiſtence du premier Etre, ſa loi, ſes perfections; c'eſt elle qui vous a rendu Athée! Oui, répondit Spinoſa, c'eſt elle, & voici la marche de mes erreurs. Né Juif, je voulus examiner ma Religion, par la raiſon. Les rêveries des Rabins m'en détacherent. Je me tournai vers le Chriſtianiſme. La hauteur des myſteres me rebuta. Je reſtai quelque tems dans le Pirrhoniſme.... C'étoit là le moment, interrompit Voltaire, de trouver la vérité. La philoſophie vous l'eût montrée. Et c'eſt le moment, repliqua Spinoſa, où je devins Athée. N'étant ni Juif, ni Chrétien, je voulus examiner le Déiſme. Je ſondai l'être de Dieu, qu'on me propoſoit comme l'abyme infini des perfections. Je ne pus comprendre par la raiſon, aucune de ces perfections, moins encore les concilier enſemble. Comment, me diſois-je, eſt-il *éternel*, & tient-il de lui ſon *eſſence?* Comment a-t-il pu *créer* ce qui n'étoit pas? Comment eſt-il, tout à la fois, infiniment *juſte*, pour punir, & infiniment *bon* pour pardonner? Comment eſt-il *ſage*, & permet-il tant de *confu-*

ſion? Comment eſt-il *ſaint*, *puiſſant*, & voit-on tant de *crimes?* Comment.... Ne concevant rien dans ces idées oppoſées ; ne trouvant dans Dieu que des profondeurs inacceſſibles, & ne voulant ſuivre que ma raiſon, je rejettai le Déiſme. Mais, dit Voltaire, en cela, loin de ſuivre la raiſon, vous la combattiez directement. Elle démontre l'exiſtence de Dieu, comme celle du Soleil. Votre objection, répartit Spinoſa, eſt la foibleſſe même pour un Philoſophe. Peut-on démontrer un objet impoſſible? N'eſt-ce pas ce que vous oppoſez vous-même aux démonſtrations de l'exiſtence des Myſteres? Je raiſonnai préciſément de même ſur l'exiſtence de Dieu, & en cela je fus plus conſéquent que vous.

Eſt-il poſſible, repliqua avec feu Voltaire, que vous oſiez comparer nos méthodes? La nôtre, c'eſt la *juſteſſe*, la *lumiere* : la vôtre, la *folie* & le *délire.* Je les compare, repartit Spinoſa, parce que dans leur principe, elles ſont ſemblables. Vous n'admettez point de Myſteres, parce que votre raiſon les juge impoſſibles : je n'admis point l'être de Dieu, parce que ma raiſon me dit qu'il étoit con-

tradictoire. Ainsi, en suivant toujours ce principe d'erreur, je cherchai mon système de Divinité dans la nature, & dans l'ensemble des êtres : je l'étudiai jour & nuit. Je crus trouver dans ce Sanctuaire, la racine, l'accord, les propriétés de tous les êtres, & ces propriétés différentes, sauvoient à mes yeux les contradictions d'un Dieu unique, dont tous les attributs étoient opposés. Ainsi pensai-je qu'il n'y avoit point d'autre Dieu, que l'ensemble de la nature. Mais, reprit Voltaire, n'y avoit-il pas autant de ténebres & de contradictions dans ce Dieu chimérique de la nature ? Pourquoi abandonner celui que la raison vous démontroit ? Sans doute, répondit Spinosa, j'y voyois des ténebres ; mais j'y voyois une aurore qui m'annonçoit des lumieres que je cherchois. Ce n'étoit encore que l'essai de mon système. Je tâchois de l'approfondir, de l'appuyer. La mort, qui m'enleva à l'âge de 44 ans, fit avorter mes projets. Si, comme vous, j'avois fourni une très-longue carriere, rebuté de ne trouver que des ténebres & des contradictions dans l'Athéisme, peut-être serois-je revenu à la vérité. Le Dieu

que j'avois outragé, ne m'en donna pas le tems.

C'eſt en vain, dit Voltaire, que vous voudriez pallier, par la recherche prétendue de la vérité, l'horreur de votre ſyſtême. Il n'y a qu'une voix dans l'Univers. Tous le déteſtent avec indignation. Prétends-je l'excuſer, repliqua Spinoſa? Non, non, malgré ce deſir apparent de trouver le vrai; malgré l'activité de mon travail, & la régularité de mes mœurs, je me rendis, par l'audace & le délire de ma raiſon, coupable de la plus noire impiété.

Mais d'après cet aveu ſincere, je puis à préſent examiner votre ſyſtême. Le croyez-vous bien différent du mien? Quelle calomnie, dit avec feu Voltaire! Tout, dans mes écrits, reſpire l'idée ſublime de la Divinité. J'ai ſouvent, dit Spinoſa, employé le nom de Dieu, & preſque ſur un ton d'onction, quoique réellement, ce mot, dans mon ſyſtême, fût chimérique. Or, il ne l'eſt guères moins dans le vôtre. Car enfin, ôter à Dieu ſes perfections eſſentielles, eſt-ce-là le reconnoître? Tel eſt cependant *le Dieu Philoſophique*. Voltaire irrité, déclama vi-

vement contre les Athées, étala la haute idée que la Philoſophie donnoit du premier Etre. Je mérite, dit tranquillement Spinoſa, tous vos reproches. Je m'en fais de plus vifs encore; mais revenons à ma theſe.

Vous avez dit très-fauſſement, que les Chrétiens, en établiſſant la *juſtice vengereſſe* de Dieu, lui prêtoient nos *fureurs*, nos *cruautés*, nos *injuſtices*, & par-là, déshonoroient l'Etre Suprême, le mettoient au-deſſous des Dieux de l'Olympe. Et moi, je vous dis très-ſenſément, qu'ôter à Dieu ſes attributs, c'eſt tout à la fois, l'admettre & le nier. Dès-lors les Matérialiſtes, ſecte ſi ſourdement répandue, ſont des Athées comme moi. En ôtant le *prix* de la vertu, le *châtiment* du vice, le *ſiecle* futur de l'ordre, ils nient la *ſageſſe*, l'*équité*, la *bonté*, la *juſtice* de Dieu. Ils nient *Dieu* dès-lors. Ceux qui tirent la vertu & le vice, des conventions arbitraires des hommes, & de leur utilité, ſont des Athées, parce qu'ils nient l'ordre éternel & immuable, qui eſt Dieu même. Quoi, dit Voltaire, vous m'imputez ces noirs ſyſtêmes? Non, reprit Spinoſa. Je dis ſimplement que ces ſectes philoſophiques,

ques, qui ne ſont que trop multipliées, ſont des branches de mon Athéiſme.

Mais vous, Voltaire, qui avez reconnu le premier Etre, comment avez-vous raiſonné ſur ſon eſſence, en parlant de l'éternité de la matiere? „ Pardonnez de grace à l'Univers entier, qui s'eſt trompé, en croyant „ la matiere exiſtante par elle-même. „ Pouvoit-il faire autrement? Comment imaginer que ce qui eſt ſans „ ſucceſſion, n'a pas toujours été? S'il „ n'étoit pas néceſſaire que la matiere exiſtât, pourquoi exiſte-t-elle? „ Et s'il falloit qu'elle fût, pourquoi „ n'auroit-elle pas toujours été? „ (*a*) Voilà donc notre principe commun, *l'éternité de la matiere*. Moi, j'ai conclu de-là, que ce *Tout Eternel* étoit Dieu. Vous, en admettant ce Tout, vous avez cependant reconnu un Dieu, ſéparé de la matiere. Qui de vous ou de moi a mieux raiſonné?

Oſez-vous, dit Voltaire, comparer un doute philoſophique, ſur l'éter-

---

(*a*) Raiſon par alph. Art. *Matiere*.

nité de la matiere, à un ſyſtême réfléchi, combiné d'Athéiſme? Oui, je les compare, dit Spinoſa, parce que ſi Dieu n'a pas créé les êtres, il n'eſt pas Dieu, & les êtres en ſont indépendans dans leur eſſence. Vous avez vous-même prévu ce raiſonnement, & il ne vous a pas effrayé.

„ (*a*) Comment, en admettant un
„ Dieu, pouvez-vous ſoutenir, par hy-
„ potheſe, que le monde eſt éternel?

A

„ Comme je ſoutiens par voie de
„ theſe, que les rayons du Soleil ſont
„ auſſi anciens que cet aſtre.

B

„ .... Quoi! du *fumier!* des *Bache-*
„ *liers* en Théologie, des *puces*, des
„ *ſinges*; & *nous*, nous ſerions des
„ émanations de la Divinité? &c.„

Laiſſons la nobleſſe du ſtyle : allons au principe. Si la matiere eſt, ainſi que

---

(*a*) Raiſonnement par alph. Dix-ſeptieme Entretien.

le rayon du Soleil, éternelle comme Dieu, ſi c'eſt une *émanation de la Divinité*, un pas inévitable vous conduit au *Tout de la Nature.* En deux mots, mon ſyſtême a été plus impie, & le vôtre plus inconſéquent. (*a*)

Autre ſyſtême encore, continua Spinoſa, qui rentre dans le mien. " Leur „ Jupiter étoit le Dieu ſeul qu'on re„ gardât comme le Maître du ton„ nerre; comme le ſeul qu'on nom„ mât le Dieu très-grand, & très-bon: „ *Deus optimus, maximus.* Ainſi, de „ l'Italie à l'Inde & à la Chine, vous „ trouvez le culte d'un Dieu ſuprême. „ (*b*)

De-là, concluons. Si le culte de Jupiter eſt le *culte du Dieu ſuprême*; pourquoi ſerois-je Athée, moi, en diſant que ce Dieu ſuprême, eſt le Tout de la Nature? Eſt-il plus impie, plus extravagant, d'attacher cette idée à l'Univers, qu'à un homme pêtri de foibleſſes & de vices? Cet homme, dit Voltaire, je ne l'ai regardé que

(*a*) Sans imputer l'Athéiſme à la Philoſophie, il en réſulte du moins que ſes principes ſont faux & dangereux, puiſqu'en raiſonnant juſte, ils y conduiſent.

(*b*) Mél. Phil. tome 1, p. 242.

comme emblême, & non comme Divinité. Ce qui étoit regardé, *comme le Dieu très-grand & très-bon*, n'étoit pas un emblême, repartit Spinoſa. Il eſt évident, que dans la Mythologie Grecque & Romaine, on adoroit, ſinon les Idoles, au moins leurs originaux, qui ne valoient pas mieux. Il eſt donc ſûr que ces Dieux étoient au-deſſous de mon *tout*. Ainſi votre tolérance qui a prouvé ce culte, eſt analogue à mon ſyſtême.

Je pourrois vous dire encore, que dans mon enſemble de la Nature, tout y étant *propriété néceſſaire*, tout y étoit dans ſa place, même le déſordre; mais vous, en ſuppoſant l'homme, ſoumis comme les Aſtres, & les animaux, à *la néceſſité*, par-là vous rendez votre Dieu, l'*auteur* de tous les crimes, puiſqu'ils viennent de ſa Loi inévitable; & d'autre part vous le faites aſſez injuſte pour les punir. Voltaire voulut répondre à ces raiſons par des ſophiſmes abſtraits. Toute défaite eſt inutile, repliqua Spinoſa. Il eſt évident qu'en traçant ainſi ſur vos propres idées, les Loix & les attributs de Dieu, vous renverſez ſon eſſence. Ainſi, en le reconnoiſſant de

nom, vous le détruiſez de fait comme moi.

Il eſt encore un objet où mon jugement devient le vôtre. Vous regardez ſans doute, comme des blaſphêmes mes écrits contre la Divinité? En eſt-il de plus avérés, repartit Voltaire, de plus odieux? J'en conviens en gémiſſant, reprit Spinoſa; mais qu'appellez-vous tant de ſarcaſmes lancés contre les Myſteres du Chriſtianiſme? Je vous en citerai, & encore avec regret, un ſeul ſur mille. " Pourquoi „ Dieu auroit-il fait des miracles, pour „ être condamné à la potence chez les „ Juifs? „ (*a*) J'avoue, répondit Voltaire, timide & embarraſſé, que je me ſuis trop égayé ſur ces objets, dans mes pieces badines; mais je n'ai attaqué que les dogmes ſuperflus. J'aurois frémi d'inſulter le premier Être. Examinons cette excuſe prétendue, reprit Spinoſa.

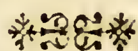
Croyez-vous donc que pour blaſphémer, il faille outrager directement le Dieu même qu'on adore?...... Si

(*a*) Mél. phil. tome 7.

cela eſt, Rabſacès ne ſeroit pas coupable ; il ne reconnoiſſoit pas le Dieu d'Iſraël. Je ne le ſuis pas moi. En niant le premier Etre, j'ai cru nier un être factice. Je ne voyois d'autre Dieu, que le *Tout*...... Cette ignorance volontaire a-t-elle juſtifié Rabſacès? M'a-t-elle juſtifié ?... Parlez... Voltaire ſentoit ſon embarras ; il n'oſoit abſoudre les Athées ; il craignoit en les condamnant, de ſe condamner... Après avoir bien réfléchi, il trouva une différence dans ces hypotheſes.

Les Athées, dit-il, & les impies pechent contre la raiſon, & ne peuvent alléguer de la bonne foi ; mais ceux qui combattent des dogmes, que leur raiſon juge faux, loin d'outrager Dieu, rendent hommage à la vérité. Voilà, repartit Spinoſa, ce que vous avez de plus ſpécieux ; & ce ſophiſme adroit ne vous lave point. En niant, en inſultant des Idoles, dont la raiſon démontre l'impoſture, point d'impiété poſſible. Mais outrager le Sanctuaire & la Religion du vrai Dieu, en ſuppoſant même l'incertitude, ſi c'eſt ſon vrai Sanctuaire, n'eſt-ce pas s'expoſer à outrager ce Dieu, & dès-lors même

l'outrager ? Voilà, Voltaire, la baſe de votre jugement. D'une part, la Religion Chrétienne eſt démontrée ; de l'autre vous niez ces preuves. Or, les nier, eſt-ce les anéantir ? Vous étoit-il démontré que la Religion fût fauſſe ? Vous n'oſeriez le dire. Vous n'avez donc été, & vous n'avez pu être que dans la perplexité. Quand vous ne l'avoueriez pas, vos inconſéquences, vos craintes, vos remords vous trahiroient. Or, dans ces ténebres volontaires, outrager les Myſteres & le culte de votre Dieu, n'étoit-ce pas blaſphémer ?.. Plus de réponſe. Allez, & dites que Spinoſa, lui-même, vous a condamné.



Sont-elles enfin finies, ces ſéances cruelles, dit Voltaire à l'Ombre en ſoupirant ? Que pourrois-je encore eſſuyer de plus humiliant & de plus piquant ? Spinoſa y a mis le comble. Quoi ! par un concert réfléchi & accablant, chaque Ombre m'attendoit ! Pas un ſyſtême de ma Philoſophie, qui n'ait été atterré !... J'ai ſubi l'amer-

tume & l'opprobre de ces ſcenes foudroyantes!... Ah! c'eſt aſſez!.... Ouvrez-moi la porte du ſéjour des vivans. Vous allez y retourner, répondit l'Ombre; puiſſiez-vous y emporter le ſouvenir éternel de ces diſcours, plus ſalutaires encore que terribles! Mais reſte à vous montrer le jugement de la vérité ſur vos écrits...... Voyez-vous dans cette perſpective éloignée, ce Temple auguſte, & d'une noble ſimplicité? C'eſt celui de la Vérité. Puiſſe-t-il être pour vous celui du goût! Là, ſont écrits en caracteres immortels, ou de gloire, ou d'opprobre, tous les Ouvrages ſur la Religion. Il n'eſt plus ici queſtion, ni des éloges, ni des critiques de la terre. Toute la gloire du Parnaſſe, toutes les beautés du goût, tous les lauriers des Savans y ſont anéantis. On n'y loue que la vérité & la vertu; on y foudroie le menſonge & le vice. C'eſt à vous à préſent de prévoir l'empreinte redoutable qui va caractériſer vos Ouvrages dans les ſiecles des ſiecles.

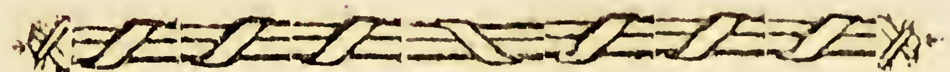
Cependant Voltaire avançoit vers le Temple. Gardons ici, lui dit l'Ombre, un religieux ſilence. Soyez dans

le respect & la terreur. Suivez cette route. Arrêtez-vous à la porte du Temple ; n'ayez pas l'audace d'y entrer..... Il seroit difficile de rendre les sentimens de Voltaire pendant cette route. La confusion, la crainte, le dépit, la consternation, tout l'agitoit, le déchiroit. Le silence même de l'Ombre, l'effrayoit. Près du Temple, il vit un cortege illustre & nombreux d'Ombres, qui sans daigner lui dire un mot, ne s'étoient assemblées que pour être témoins du jugement. Arrêté par une barriere redoutable, il attendit avec une terreur désolante, le moment qui devoit fixer la place & le sort de ses Ouvrages.

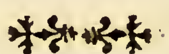
Les portes de ce Sanctuaire s'ouvrirent enfin ; il y vit, & ce spectacle le perça ; il y vit dans des Tables de gloire & d'immortalité, l'Evangile, qu'il avoit osé outrager, & les écrits immortels des Peres qui l'avoient analysé, expliqué, défendu ; il y vit autant de traits d'opprobre & d'anathême, que d'écrits qu'il avoit loués, encensés. Ce renversement étrange l'absorba ; & cet état cruel fut consommé, lorsqu'une Ombre auguste

& terrible, ſans lui parler, expoſa à ſes regards, la table fatale où étoit imprimé, en caractères ineffaçables, l'Arrêt ſur ſes Ouvrages. Il fut forcé de le lire & de le prononcer lui-même à haute voix. Et voici ce monument formidable.





SCEAU
DES ŒUVRES
DE VOLTAIRE.



FAUSSE PHILOSOPHIE, ABUS ET FANATISME DE LA RAISON.

POLITIQUE HARDIE, INJUSTE, FLÉAU DE LA SOCIÉTÉ.

INDIFFÉRENCE CRIMINELLE SUR LA RELIGION ET LE CULTE.

DOCTRINE FAUSSE ET TÉMÉRAIRE SUR

L'HOMME, SA NATURE, SES DEVOIRS, SON SORT.

HISTOIRE ULCÉRÉE DE L'ÉGLISE DU DIEU VIVANT.

HAINE ENVÉNIMÉE ET CALOMNIEUSE DU SAINT MINISTERE.

SATYRE CAUSTIQUE DE LA RELIGION ET DE SES ADORATEURS.

CRITIQUE INDÉCENTE DES ORACLES SACRÉS.

ANTI-CHRISTIANISME, PLUS ACHARNÉ QUE CELUI DES JULIEN ET DES CELSE.

FAUX DÉISME, RENTRANT DANS L'ATHÉISME.

Voltaire foudroyé de terreur, ſe jetta par terre, ne pouvant ſoutenir le regard de ces traits vengeurs. Levez-vous, lui dit l'Ombre, plus de réponſe, plus de ſupplication. Ce monument d'opprobre durera autant que la vérité. Un Arrêt auſſi formidable attend les Philoſophes dont vous êtes le chef. *Envoyez-leur*, dit Voltaire tremblant, pour les avertir & les détromper. *Ils ont Moïſe, & les Prophetes, qu'ils les écoutent*, répondit l'Ombre. *Non*, reprit Voltaire; *mais ſi quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence. S'ils n'écoutent ni Moïſe ni les Prophetes*, repliqua l'Ombre, *ils ne croiroient pas, quand même quelqu'un des morts reſſuſciteroit*. Au reſte, allez vous-même les inſtruire. (*a*) Et elle lui ouvrit la porte redoutable du ſéjour des Ombres.

(*a*) On oſe eſpérer que M. de Voltaire remplira l'ordre de l'Ombre. Attendons le ſuccès.

F I N.

TABLE.

Fin de la Table.

78-86

